— 50 —

Roman Illustré de 6 lithographies Hors-texte
pp. 3, 53, 107, 181, 216, 273
par Léonce de P...

Desbois
O65A
SMRS

PQ
2209
.C45
Q7
1835

[Recueil de six Nouvelles]

QUELQUES DESTINÉES.

Marie pp. 1-5[illegible]
[illegible] pp. [illegible]
Une faute pp. 10[illegible]-1[illegible]7
La Nouvelle Nina pp. 179-214
Dévouement pp. 215-269
Une passion Germanique pp. 271-300...

(manque la fin)

Auxonne, Imprimerie de X.-T. Saunié. 1834.

QUELQUES
DESTINÉES,

PAR MADAME

LA BARONNE VIRGINIE DE COINTET.

PARIS,
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,
Rue des Beaux-Arts, 3.

MDCCCXXXV.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/quelquesdestin00coin

A Madame

Pauline Vivier de L***.

C'est à vous, ma soeur d'adoption, ma meilleure amie, que j'adresse cet ouvrage. Puissiez-vous y reconnaître l'expression de ma tendresse pour vous, & de mon admiration sincère pour les précieuses qualités dont la nature vous a si richement dotée.

En l'écrivant, j'ai consulté mes souvenirs, et chaque fois que j'ai voulu peindre l'esprit, la bonté, la grace naïve, la sensibilité, c'est vous qui posiez devant moi, vous, que je tâchais de reproduire. Si j'ai pu émouvoir le coeur, si j'ai tracé quelques tableaux touchans, graces vous soient rendues, c'est vous qui m'avez inspirée! mais combien les portraits sont au-dessous du modèle.

Permettez-moi de déposer ici un tribut de reconnaissance pour un ami qui a bien voulu prêter à ma plume l'appui de son crayon, & embellir par son talent un aussi faible ouvrage.

MARIE.

La Drière.

Elle était de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Malherbe.

Lithe de Jobard à Dijon

LA PRIÈRE.

—

A genoux, Madeleine, à genoux, s'écrie d'une voix forte et sévère un homme d'un âge avancé qui gravissait avec peine un chemin creusé entre deux rochers, et venait d'arriver devant une croix grossièrement taillée, surmontant une petite éminence. La route était de chaque côté encaissée par la montagne, et bordée de massifs d'églantiers et de buissons de ronces, les

uns chargés de leurs graines rouges et luisantes; les autres étendant leurs longues branches, pliant sous le poids de leurs fruits noirs et sucrés. Des clématites sauvages entrelaçaient leurs rameaux flexibles, couverts d'aigrettes argentées que le moindre souffle éparpillait; quelques campanules montraient leurs jolies clochettes bleues, et des touffes de serpolet répandaient une odeur aromatique et embaumée. Ailleurs des roches moussues, d'autres blanches et polies, présentaient leur face brillante aux derniers rayons d'un beau soleil d'automne qui dardait sur la croix et les objets environnans. La soirée s'avançait calme et douce, seulement quelques bouffées d'un vent tiède et léger enlevaient par moment les feuilles jaunies des arbres, qui roulaient en tourbillonnant jusqu'au fond de la vallée, ou s'entassaient dans un détour du chemin; quelques filets d'eau passaient à travers les fissures des rochers, et coulaient doucement dans un sillon. Un peu au-dessus, un large plateau s'étendait à mi-côte; il était couvert de jolies maisons, entourées de vergers, formant le village de

Mont-Hairon. Au pied de la croix, la terre semblait avoir été remuée depuis peu, et l'on n'y voyait que çà et là quelques brins d'herbe. La petite fille à qui s'adressait l'injonction du vieillard, paraissait âgée de douze ans; elle était vêtue d'une jupe de serge rayée, et sa taille étroite était enfermée dans un corset de gros drap; un tablier de cotonnade dont les pièces bariolées et mises en tous sens attestaient la vétusté, et un fichu à carreaux complétaient sa parure; cependant tout était propre, et sous sa grande coiffe blanche, garnie de linon, on voyait briller des yeux dont l'expression était pleine de malice et de gaîté; des mèches de cheveux noirs s'échappaient en dessous du bonnet, et faisaient ressortir la blancheur du cou de la petite fille dans les endroits que le fichu mal attaché laissait apercevoir. Elle portait à la main un panier rempli de pommes, et marchait un peu en avant; mais à la voix de son grand-père elle se retourna, et déposant précipitamment son fardeau, elle tomba à deux genoux sur le tertre en joignant les mains et élevant vers le vieillard des yeux supplians qui sem-

blaient lui demander pardon d'un oubli involontaire. Dans le mouvement qu'elle fit, un de ses sabots quitta le petit pied qui ballotait dedans, et roula à quelque distance; mais elle se garda bien de le ramasser, et même de se retourner, dans la crainte de s'attirer une nouvelle réprimande de son grand-père. Celui-ci s'était arrêté en appelant Madeleine, puis ôtant son chapeau, il s'était incliné devant la croix, le front appuyé sur le manche de sa pioche. On voyait au mouvement de ses lèvres et à l'expression de son regard qu'il ne s'était pas arrêté là seulement par le respect qu'inspire à tout homme religieux la vue du signe de notre rédemption, mais qu'un sentiment plus intime l'agitait, et qu'il s'y mêlait des pensées douloureuses, car deux larmes, longtemps suspendues à ses paupières, roulèrent le long de ses joues ridées et tombèrent sur la terre fraîchement remuée. La petite fille avait fini sa prière; elle s'était déjà levée pour remettre son sabot, que son grand-père restait toujours dans la même attitude. Enfin il releva la tête, salua encore la croix, et prenant Madeleine par la main,

il arriva en peu d'instans devant une petite maison où il entra.

A l'extrémité du village, et dans un endroit un peu élevé, on voyait une fort belle maison; cependant elle n'était pas entièrement moderne, et sur la gauche, le bâtiment composé de pierres noirâtres, et garni de fenêtres à vitraux plombés, irrégulièrement placées, ornées au-dessus de figures bizarres et grimaçantes et de sculptures grotesques, prouvait qu'elle avait été bâtie sur les ruines de quelque demeure féodale, et que le nouveau propriétaire avait tâché d'y conserver et entretenir tout ce qui pouvait rappeler son ancienne splendeur. On y arrivait par une pente douce tapissée de gazon et précédée d'une grille en fer à travers laquelle on apercevait la grande rue du village. Le rez-de-chaussée était composé d'un grand nombre de pièces meublées avec infiniment de goût et de recherche, et l'étage supérieur était également bien distribué. Dans la partie du bâtiment qui conservait son origine gothique, une tourelle, ornée d'un grand balcon

en fer, dominait la campagne, et la vue qu'on y découvrait s'étendait au loin sur des sites pittoresques et variés; le bas formait une étable, et plus d'une fois le mugissement des animaux qui l'occupaient vint interrompre le sommeil de celle qui habitait l'appartement situé au-dessus; mais elle préférait supporter cet inconvénient passager que renoncer au magnifique spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Cette maison, autrefois la demeure des seigneurs du village, appartenait à un négociant qui, jeune encore, possesseur d'une fortune immense, s'était retiré du commerce. Il avait vécu garçon; le soin de ses affaires l'absorbait entièrement, et l'avait empêché de songer au mariage; mais, riche et désoccupé de ce qui jusqu'alors suffisait à son existence, il s'ennuya d'être seul, et résolut de s'associer une compagne. Comme il ne tenait point à la fortune, il put étendre son choix, et parvint à trouver une jeune personne dont les heureuses qualités comblèrent tous ses vœux. Ils vécurent ainsi pendant dix-huit mois; la jeune

femme arrivait au terme d'une grossesse pénible, et attendait avec impatience l'être qui devait doubler son existence et son bonheur. Mais hélas! elle n'eut que le temps de déposer un baiser sur le front de sa fille, et ses yeux se fermèrent pour toujours avant que ceux de son enfant se fussent ouverts. Le malheureux époux tomba dans un affaissement total, et sa douleur augmentant de jour en jour, altéra sa santé au point de donner les plus vives inquiétudes. Il s'aperçut bientôt de son état, et faisant avertir son frère aîné, veuf comme lui, et comme lui père d'un seul enfant, il le nomma tuteur de sa fille, la lui recommanda de toutes ses forces, et mourut dans ses bras.

Celui-ci, attéré du nouveau malheur qui l'accablait et qui rouvrait toutes ses blessures, se livra tout entier à sa douleur. Mais au bout de quelques jours la raison reprit son empire; il sentit toute l'importance de la tâche qui lui était imposée, à cinquante ans chargé du sort de deux enfans, son fils et sa nièce..... Ernest a huit ans, il est au collége et son éducation peut se faire

sans que le bon père éprouve trop d'inquiétude; mais une fille, un enfant au berceau!.... Pendant les premières années Gertrude en prendra soin; Gertrude, ancienne femme de chambre, mariée et dotée par le père de Marie, a quitté son ménage, ses enfans, pour venir soigner et nourrir la fille de sa bonne maîtresse. Elle sera pour l'orpheline une seconde mère; mais il faut qu'elle reste au château, car M. Bertin ne veut point se séparer de son petit ange. Gertrude va souvent visiter sa maison, et lorsqu'en y entrant elle trouve quelque besogne à faire, elle dépose son nourrisson dans les bras du vieux Jérôme, son père, qui le berce et l'endort.

Belle et Bonne.

Comme elle court ; voyez par les poudreux sentiers,
Par les gazons tout pleins de touffes d'églantiers,
    Par les blés où le pavot brille,
Par les chemins battus, par les chemins frayés,
Par les monts, par les bois, par les plaines, voyez
    Comme elle court la jeune fille.

Victor Hugo.

BELLE ET BONNE.

—

Marie a grandi; elle a sept ans, et déjà gracieuse et légère, elle court du matin au soir dans les vastes jardins de son habitation. Gertrude est retournée chez elle depuis long-temps. On a choisi pour la petite fille une gouvernante qu'elle aime de tout son cœur, mais qui ne lui fait point oublier sa bonne mère nourrice. Aussi, bien souvent elle s'échappe, arrive en courant à la maison

de Gertrude, et partage avec les enfans le laitage ou les fruits qui composent leur déjeuner. Si l'un d'eux est souffrant, elle remplit un petit panier de toutes sortes de friandises, l'apporte toute essoufflée, et le dépose sur le lit du malade dont les yeux étincellent de plaisir. Mais celui de la famille qu'elle chérit le plus, et qui est l'objet de ses constantes attentions, c'est Jérôme, le vieux père; Jérôme qui a vu sa mère enfant comme elle, qui lui en parle sans cesse, qui la fait prier pour elle; avec quelle attention elle l'écoute, ses grands yeux bleus fixés sur les siens! elle recueille ses moindres paroles, et long-temps après qu'il a fini elle écoute encore, puis le fait recommencer; enfin lorsqu'il cesse tout-à-fait, elle joint ses petites mains, lui présente son front et lui dit de sa voix douce et touchante : « grand-père, embrasse-moi comme tu embrassais maman. »

Le bon oncle songe à l'éducation de Marie, il sent qu'il est temps de lui donner de l'instruction; mais comment faire? la vie du pensionnat lui déplaît, et d'ailleurs il ne peut supporter l'idée de

se séparer de cette chère enfant qui, par son babil et ses caresses enfantines, charme son existence et parvient à calmer ses douleurs. Après bien des réflexions, il prend la résolution de n'abandonner à personne le soin d'instruire Marie; sans doute elle ne sera pas savante, mais elle sera bonne : c'est donc lui qui étudie, qui écrit avec elle; il revient sur le passé, se rapproche de son enfance pour instruire un enfant. Le seul étranger qui soit admis dans la maison, c'est un maître de musique; Marie a la voix faible, mais elle module gracieusement les airs qu'elle entend chanter, pendant les longues veillées d'hiver, aux domestiques réunis autour du foyer, ou bien la chanson rustique du chevrier qui ramène son troupeau. Marie est musicienne plus par instinct que par science, et si, au bout de quelques années, le maître ne peut citer dans son élève un talent supérieur, il aime a entendre la voix de Marie, soutenue de quelques accords, répéter le soir les accens que le vent dérobe aux échos pour les apporter jusqu'à elle. Marie a profité des leçons de son oncle; elle sait tout ce qu'une femme doit

savoir pour n'être déplacée nulle part, et pour comprendre toute conversation qui ne roule pas sur des sujets abstraits. Sa gouvernante lui a enseigné divers ouvrages d'aiguille, et bientôt son oncle se repose dans un vaste fauteuil dont elle a nuancé la broderie; un coussin supporte ses pieds, c'est encore l'ouvrage de Marie, et les pauvres trouvent en toute saison du linge et des vêtemens qu'elle-même a cousus et qu'elle leur distribue. Marie est d'une taille moyenne, mais souple et flexible; sa figure annonce habituellement la gaîté et l'enjouement; ses traits son fins et délicats; ses grands yeux bleus veloutés sont bordés de cils noirs qui projètent une ombre sur ses joues ordinairement pâles, et qui ne s'animent qu'à la course ou au récit d'une belle action; sa bouche souriante laisse voir des dents blanches et bien rangées; et les veines bleues qui parcourent son cou et ses tempes, font encore ressortir la finesse et la blancheur de sa peau; sa poitrine est un peu étroite; ses bras un peu allongés; mais tous ses mouvemens sont si gracieux qu'on oublie ces légers défauts pour admirer cette grâce naturelle,

ce je ne sais quoi, indicible, fugitif, insaisissable, qui disparaît pour se reproduire sous mille formes nouvelles; son pied est mignon, sa jambe fine et déliée; en tout Marie est peut-être trop mince, mais cette nature frêle et délicate n'est pas sans charmes, et contraste singulièrement avec la taille arrondie et les joues vermeilles des paysannes qui l'entourent. Marie est toujours vêtue de blanc. M. Bertin n'épargne rien pour la toilette de sa nièce, et les chiffons les plus frais, les modes les plus gracieuses viennent orner et non pas embellir les attraits de la jeune fille. Marie ignore sa beauté. Elle a bientôt seize ans, et ses desirs ne s'étendent pas au-delà du village. Tout son bonheur consiste dans les soins qu'elle prodigue à son vieil oncle devenu infirme, et dans les bienfaits qu'elle répand sur les habitans des chaumières qui l'environnent; c'est surtout sa nourrice qui, parmi eux, est l'objet constant de sa sollicitude. M. Bertin met tous les ans à sa disposition une somme assez forte qu'elle emploie à faire des cadeaux aux domestiques qui sont à son service, et à procurer aux malheureux les remè-

des et les secours dont ils peuvent avoir besoin; mais la plus forte partie de cet argent est destiné à la bonne Gertrude, et déjà la chaumière qui tombait en ruines a été relevée par ses soins, et présente l'aspect de l'aisance et du bonheur. Un champ voisin du sien se trouve-t-il à vendre, Marie l'apprend, elle court chez le propriétaire, lui paie à sa valeur ce qu'il eût abandonné à vil prix à tout autre; car elle est trop délicate pour profiter de sa misère; elle saisit même cette occasion de venir au secours d'un malheureux, et reçoit en échange ses bénédictions; puis toute joyeuse elle entre chez Gertrude, s'empare de Jérôme, appuie son bras blanc et frêle sur la main rude et calleuse du vieillard, l'entraîne en souriant de sa surprise. A la voir ainsi descendre la montagne, on s'arrête muet d'admiration; le vent agite ses cheveux blonds et soulève les plis de sa robe flottante; on croirait voir un ange aux ailes déployées. Enfin elle arrive près du champ qu'elle vient d'acquérir, et annonce au vieillard le nouveau don qu'elle fait à sa fille.

Le premier amour.

Non !... son regard est brillant de tendresse ;
Non !... du printemps elle attend le retour ;
Non !... elle croit en sa jeunesse ;
En ce Dieu que pour nous a prié son amour ;
Elle fait des projets naïfs et purs comme elle.

Gustave Drouineau.

LE PREMIER AMOUR.

—

Marie n'a jamais quitté le village, et pourtant elle est recherchée par les plus brillans partis de la province. Aucun jeune homme n'est admis chez elle; mais plus d'un cavalier, désireux de la voir, a traversé la montagne, et l'a aperçue, rieuse et folâtre, appuyée sur le bras de Jérôme, ou bien assise devant la chaumière, montrant à lire à Madeleine, sa filleule, le plus jeune des enfans

de Gertrude. Tous ont été enchantés de sa grâce et de sa beauté, que rehaussait à leurs yeux l'éclat d'une dot considérable. Plusieurs demandes ont été adressées à M. Bertin qui ne s'est point pressé de les communiquer à sa nièce; il attend qu'elle ait seize ans accomplis. L'époque approche et le bon vieillard tremble à l'idée que sa fille chérie va peut-être faire un choix, le quitter pour toujours, et qu'il va retomber dans l'isolement où le laissa la mort de tous ceux qui lui furent chers. Il lui reste son fils, son fils orgueil de sa vieillesse; mais il est militaire, et par état éloigné de son père qu'il ne vient voir que de temps en temps. Dans ses courts séjours au château, Ernest, jeune, vif, en proie aux passions les plus ardentes, n'est pas resté insensible aux charmes de sa cousine; mais il n'ose arrêter sa pensée sur la possibilité de son union avec elle. Marie est si riche, lui n'a presque rien, et sans doute il doit bannir de son cœur le sentiment qui l'agite en sa présence : d'ailleurs elle est avec lui si simple, si naturelle, son ton et ses manières ressemblent si peu au manège adroit des jeunes personnes qu'il

rencontre dans le monde, qu'il repousse toute idée d'amour; souvent il compare leur modestie affectée à la douce pudeur de Marie.... Celle-ci témoigne tant de joie à son arrivée, elle lui saute au cou avec tant de franchise et d'abandon lorsqu'il descend de cheval, elle est envers lui si prévenante, si attentive, s'informe avec tant d'intérêt de ce qu'il a fait pendant son absence, que parfois il se croit aimé; mais lorsqu'il la voit continuer ses occupations ordinaires, lorsqu'il s'aperçoit que sa vie n'est point dérangée et que ses regards de feu ne sont point compris de la jeune fille, il s'arrache par dépit au bonheur qu'il goûtait auprès d'elle, et retourne à sa garnison chercher au milieu des plaisirs et du tumulte du monde l'oubli d'une félicité qu'il avait rêvée et qui n'est pas faite pour lui. Alors il recherche avec avidité les bals, les spectacles; il veut être remarqué des femmes les plus renommées par leur esprit et leur beauté. Souvent il croit aimer et parvient à se faire aimer d'elle; mais au milieu d'une fête, lorsque près de celle qu'il adore, il s'enivre de ses regards et frémit au contact de sa

robe soyeuse, l'image de Marie lui apparaît; il ferme les yeux, il lui semble respirer son haleine suave, comme au moment du coucher, lorsqu'après avoir reçu au front le baiser de son père, elle lui tendait innocemment sa joue qu'il osait à peine effleurer. Il se croit l'époux de Marie; il croit la voir douce et caressante l'entourer de ses jolis bras, appuyer doucement sa tête sur son épaule et lui dire : Ernest, je t'aime.... C'est que les passions désordonnées ne font point le bonheur du ménage, et que l'homme qui s'y abandonne le plus, sent parfois qu'il faut dans le mariage des émotions chastes et pures, et qu'il n'y a qu'un amour chaste et pur qui puisse le procurer.

Le 15 décembre, Marie atteint seize ans; c'est le jour que M. Bertin a choisi pour lui apprendre les nombreuses recherches dont elle est l'objet, et pour la rendre maîtresse de son sort. Le bon oncle s'est levé de grand matin, il espère la devancer au salon. Le temps est affreux, la neige tombe à gros flocons, le vent souffle avec vio-

lence, et Marie, d'ordinaire si matinale, repose peut-être encore; il aura donc quelques instans pour se recueillir. En descendant l'escalier, il rencontre la gouvernante qui lui apprend que Marie est sortie de bonne heure pour s'informer de la santé de Jérôme, retenu au lit par une chute violente, qui donne beaucoup d'inquiétude à sa famille, et qu'elle s'est fait accompagner par un domestique chargé de deux bouteilles d'un vin dont le médecin a ordonné l'usage, et qui doit ranimer les forces du vieillard. M. Bertin entre dans le salon, il s'assied près de la cheminée gothique dans laquelle brille un feu ardent qui semble défier la rigueur de la saison; il fait préparer le déjeuner et attend avec impatience son aimable compagne. Enfin elle arrive, jète sur un canapé son chapeau ombragé d'une longue plume et recouvert d'un voile de blonde; elle s'avance près de son oncle, appuie ses lèvres violettes et glacées sur les mains du vieillard, qui sent le reproche expirer sur les siennes, s'assied sur un tabouret, et présente à la flamme ses doigts blancs et effilés qui se teignent d'une nuance rosée. Elle

appuie sa tête couverte d'un petit bonnet sur les genoux de M. Bertin, et son œil s'élève vers lui si doux, si caressant, que celui-ci, ému, tâche de retenir les larmes prêtes à s'échapper de ses yeux, et puis elle est si jolie dans cette toilette simple du matin, sa taille souple se dessine avec tant d'élégance dans sa douillette de marceline garnie de fourrure, et son cou ressort si bien à travers la collerette de dentelle qui l'entoure. Après quelques instans, elle se lève, attache devant elle un petit tablier de foulard et se dispose à servir le déjeuner. Ils se mettent à table; Marie s'excuse près de son oncle d'être restée si long-temps et de l'avoir fait attendre; elle lui raconte sa course du matin, l'état de Jérôme et sa joie en la voyant paraître de si bonne heure. Mais M. Bertin est préoccupé et n'accorde aucune attention à ses paroles; alors elle se tait, et porte sur lui un regard qui semble l'interroger. Celui-ci, faisant un effort, tire son porte-feuille et lui présente les lettres contenant les diverses demandes qu'il a reçues. Lorsque Marie en a fait la lecture, il lui énumère longuement les qualités et les avantages

de ses prétendans. C'est à présent au tour de Marie d'être distraite; elle paraît réfléchir, puis l'interrompant brusquement : « Mais, mon bon père, dit-elle, je ne comprends rien à tout ceci et je croyais qu'Ernest.... Que croyais-tu, ma chère enfant, reprend M. Bertin, tout tremblant d'espérance, achève! Eh bien, dit-elle en baissant les yeux, je croyais qu'Ernest m'aimait assez pour désirer d'être mon époux, et je n'ai jamais pensé à donner ce titre à d'autre qu'à lui. Le bon vieillard croit rêver, il ne peut imaginer que le bonheur, objet de tous ses vœux, va se réaliser; il a lu dans le cœur d'Ernest, il a vu les efforts du jeune homme pour bannir de sa pensée l'image de celle qu'il ne croyait pas devoir lui appartenir. Ému, attendri, le cœur plein de reconnaissance, il ne peut retenir ses larmes, il est près de tomber aux genoux de Marie, qui s'apercevant de ce mouvement, et ne sachant comment interpréter cette émotion, glisse aux pieds de son oncle, puis inclinant son front, lui dit : bon père, bénis ta fille! Celui-ci la relève, la prend dans ses bras, essaie de parler, mais inutilement; la joie l'op-

presse, il ne peut articuler une parole. Ce n'est pas seulement l'idée du bonheur de son fils qui l'émeut à ce point, mais il ne sera point séparé de Marie; il sera donc toujours entouré de soins et de caresses; il se verra revivre dans ses petits enfans; il croit déjà les sentir grimper sur ses genoux; enfin il dévance l'avenir! Marie a repris son attitude pensive; elle paraît agitée d'un sentiment pénible et fixe sur son oncle ses grands yeux pleins de larmes : Si Ernest ne m'aimait pas, dit-elle! Ne pas t'aimer, mon ange, reprend le vieux père, le crois-tu insensé! Ne pas t'aimer, lui qui n'ose venir ici parce qu'il te croit destinée à un autre et qu'il redoute son cœur; ne pas t'aimer, répétait-il encore, toi si jolie, si bonne, si gracieuse, toi la providence des malheureux, toi que Dieu envoya sur la terre pour essuyer leurs larmes et faire taire leur douleur, ne pas t'aimer!... Va, sois sûre au contraire, qu'il sera fier d'être ton époux, et que je suis le plus heureux des pères.

La journée se passe entre eux en doux épan-

chemens. Marie se fait répéter cent fois ces riens qu'il a surpris et qui lui ont révélé l'amour d'Ernest. Son ame est attachée aux lèvres du vieillard, et chaque parole qui en découle se grave dans son cœur. Elle veut qu'il écrive à Ernest; il est éloigné.... elle calcule le temps qu'il faut pour avoir une réponse.... et si Ernest allait venir?.... Elle craint et désire cet instant, et pourtant elle ne comprend pas cette crainte en se rappelant le plaisir qu'elle éprouvait chaque fois à le revoir. Le temps est si mauvais qu'elle ne peut sortir; alors prenant son ouvrage, elle travaille près de son oncle qui lit tout bas, mais qui, livré aux plus délicieuses sensations, interrompt à chaque instant sa lecture pour admirer la jeune fille, et recommence vingt fois une phrase sans la comprendre. Marie est occupée d'une layette dont elle veut faire cadeau à une pauvre femme, sa voisine, qui va donner le jour à son septième enfant. La vue de ces petits vêtemens agite Marie des plus douces pensées; elle sera mère aussi, et déjà elle se représente ses enfans jouant sur la pelouse du château, et quittant leurs jeux pour

venir se jeter dans ses bras; pour elle l'illusion est complète, elle s'étreint elle-même et croit presser son enfant sur son sein. Marie innocente ignore les plaisirs de l'amour, et songe aux douceurs de la maternité.... Ce sentiment est tellement inhérent au cœur de la femme, qu'il est inséparable de ses rêves de bonheur.

Ernest a répondu, il est ivre de joie, il ne peut croire à sa félicité; sa lettre est un amas de phrases incohérentes, il ne sait ce qu'il dit ni ce qu'il fait : cependant il annonce qu'il a obtenu un congé de son colonel, et dans quelques jours il sera aux pieds de Marie. Elle attend assez tranquillement; mais au jour fixé pour son arrivée, elle éprouve une émotion indéfinissable, elle ne peut rester en place; elle court dans toute la maison, essaie toutes les croisées pour choisir celle d'où l'on découvre le mieux la grande route; elle entre vingt fois dans sa chambre, se met au piano dont elle fait résonner les touches, puis s'avance sur le balcon dans l'espoir d'apercevoir, la première, la voiture qu'on a, dès le matin, envoyée à

la poste voisine, et qui doit en ramener Ernest. Le village est éloigné de la grande route et c'est le seul moyen de communiquer avec les lieux environnans. Enfin Marie n'y pouvant plus tenir, se décide à sortir : quand l'ame est agitée d'un sentiment profond, on a besoin de mouvement, de distraction. Elle se dit qu'elle va voir Jérôme; elle espère que pendant son absence Ernest arrivera et qu'elle le trouvera au château à son retour. La journée est froide, mais belle; le givre, suspendu aux arbres, brille aux rayons du soleil; elle chausse ses brodequins, s'enveloppe de son manteau, et sort précipitamment. Son projet était d'abord d'aller chez sa nourrice; mais elle pense qu'on l'accablera de questions, et pour la première fois de sa vie, elle sent qu'elle ne pourrait y répondre sans impatience. Elle suit la route d'un pas pressé, sans se rendre compte du lieu où elle veut aller; enfin elle sort du village et arrive au pied de la croix : elle s'arrête un moment, murmure une prière, puis il lui vient à l'idée qu'en montant sur le rocher, elle verra plus au loin; elle grimpe avec agilité, et la voilà arrivée au sommet,

parcourant d'un œil avide le chemin qui descend en tournoyant dans la vallée. Elle s'appuie sur la croix, l'enlace de ses bras, et pense qu'ainsi placée, Ernest pourra la voir, puis portant ses regards sur la maison, il lui semble voir son vieil oncle, à l'embrasure d'une croisée, épiant, comme elle, l'arrivée de son fils. Cependant le froid la gagne, la croix est couverte de givre qui se fond à la douce chaleur de son bras, et qui pénètre ses vêtemens. Elle compare cette triste parure avec les fleurs dont elle vient, tous les ans, l'entourer pour la Fête-Dieu; et sourit à l'idée que dans quelques mois la terre sera de nouveau couverte de verdure, et qu'elle pourra déposer une couronne sur la croix qui lui sert d'appui. Soudain un cri de joie lui échappe, elle a aperçu la calèche, elle voit Ernest qui l'a reconnue et qui agite son mouchoir; elle répond à ce signal; ses jambes fléchissent, ses yeux se voilent, elle est près de succomber à son émotion. La voiture va lentement, la pente est si rapide; Ernest ne peut contenir son impatience, et sans dire au cocher d'arrêter, il s'élance hors de la calèche, et monte

d'un pas précipité la côte ardue et pierreuse, enfin il arrive près de la croix, Marie est descendue, elle est si pâle, si tremblante, qu'Ernest est obligé de la soutenir ; il balbutie quelques mots, mais ses yeux expriment mieux que ses paroles le trouble et le délire de son cœur. Il passe sous son bras, le bras de Marie, elle sent le cœur d'Ernest battre avec tant de force qu'on dirait qu'il va briser sa poitrine, elle n'ose lever les yeux vers lui et rougit sous ses regards ; enfin ils arrivent au château, et le bon père reçoit en même temps ses deux enfans dans ses bras.

Pressentiment.

Si nous n'avions jamais aimé si tendrement; si nous n'avions jamais aimé si aveuglement; si nous ne nous étions jamais vus, jamais quittés, nous n'aurions jamais eu nos cœurs brisés.

Burns.

Quand les cloches du soir, dans leur lente volée,
Feront descendre l'heure au fond de la vallée,
Quand tu n'auras d'amis, ni d'amour près de toi,
Pense à moi, pense à moi.

Madame Desbordes-Valmore.

PRESSENTIMENT.

—

Le mariage de Marie est fixé à l'automne suivant. Ernest prendra un sémestre, et du moins il jouira du bonheur de rester longtemps auprès de sa jeune femme. Son congé expire, leurs adieux sont pénibles; Marie d'ordinaire si enjouée ne peut dans ce moment retenir ses larmes, un triste pressentiment l'oppresse, il lui semble qu'elle embrasse Ernest pour la dernière fois; mais elle ca-

che avec soin des pensées affligeantes, et qui lui paraissent déraisonnables, puisqu'elles sont sans fondement. Pendant plusieurs jours, Marie est désœuvrée, il lui manque quelque chose, Ernest l'accompagnait partout, et lorsqu'elle veut sortir elle l'appelle, puis se souvient qu'il n'est plus là. Chaque fois son cœur se gonfle, elle est prête à pleurer. C'est qu'entre personnes qui s'aiment et qui sont séparées, la plus à plaindre est celle qui reste; pour elle tout est souvenir : un livre, une fleur, la place qu'on occupait, un ouvrage commencé, tout lui rappelle son bonheur et souvent un bonheur qui ne doit plus revenir... Cependant ces idées s'effacent et la belle saison s'écoule pour elle dans ses innocens plaisirs.

L'été touche à sa fin, la chaleur est accablante; il a fallu se renfermer chez soi, pour échapper à l'air étouffant qu'on respire. Marie a passé tout le jour près de son oncle, espérant que vers le soir, le temps se rafraîchira et qu'elle pourra aller faire à la croix sa prière accoutumée. Ce lieu lui est devenu bien cher. C'est là qu'elle a

reçu l'aveu de l'amour d'Ernest, et c'est là aussi qu'il lui a fait ses adieux. Elle assiste au coucher de son oncle, arrange ses oreillers, lui présente l'eau sucrée qu'il prend d'habitude, puis après avoir reçu un baiser et sa bénédiction, elle descend au salon et se dispose à sortir; mais elle se sent tout-à-coup saisie d'un malaise indéfinissable; elle éprouve de nouveau les tristes pressentimens qui l'accablaient au départ d'Ernest; elle sent le besoin de pleurer, et ses yeux n'ont point de larmes; elle s'assied, appuie sa tête sur une table, et se livre aux pensées les plus douloureuses. Enfin elle essaie de se lever; la lune brille à travers les fenêtres et éclaire l'appartement; le temps est si beau, qu'il l'invite à jouir de cette soirée et à mettre son projet à exécution. Il est tard, elle hésite, elle s'est longtemps oubliée en rêvant; cependant ne pas prier pour Ernest! il lui semble qu'elle commet une faute. Mais en se levant elle sent encore ce serrement de cœur affreux qui la torturait tout-à-l'heure, et se croyant malade elle se décide à demander de la lumière et à monter dans sa chambre. Elle se déshabille à moitié,

passe un peignoir de mousseline et va s'appuyer sur la rampe en fer du balcon; là elle respire. Un air frais monte de la vallée et lui apporte le parfum des plantes aromatiques dont elle est tapissée. La lune se montre radieuse; Marie distingue à sa douce clarté, les villages épars sur les flancs de la montagne. Tout est tranquille, tout sommeille, seulement à quelque distance un chévrier sonne doucement dans son cornet d'écorce de bouleau, pour appeler à lui une chèvre égarée dont on distingue la clochette. Ce bruit et celui des hauts peupliers qui entourent le château et dont les feuilles frissonnent agitées par le vent, sont les seuls qui troublent le silence de la nuit. L'horloge du village sonne onze heures, Marie s'aperçoit alors que ses vêtemens sont imprégnés d'humidité et que ses cheveux sont couverts de rosée; elle songe à rentrer et pourtant il lui en coûte de quitter la vue de ces belles contrées sur lesquelles elle plane et dont on la prendrait à cette heure pour la divinité protectrice, tant sa pose et ses vêtemens ont quelque chose de vague et de fantastique. Avant de se retirer, elle se re-

cueille un moment, puis appuyant une main sur son cœur, et élevant l'autre vers le ciel, elle prie avec ferveur et demande à Dieu d'étendre sa bénédiction sur tous les êtres et de préserver ces chaumières, ces villages qui l'entourent, des fléaux dont nous sommes incessamment menacés. Elle rentre enfin dans son appartement, se couche et s'endort paisiblement. Quelques heures après, le son de la cloche se fait entendre, il éveille Marie; mais cette fois ce n'est pas ce son lent et grave qu'elle a compté avant de s'endormir, c'est le tintement vif et pressé qui appelle aux secours les populations voisines. Une lueur rouge éclaire sa chambre, elle se précipite au balcon, pour voir le lieu de l'incendie, mais quel est son effroi en se voyant elle-même environnée de flammes. Le feu a pris dans l'étable et s'est communiqué rapidement à l'étage supérieur; elle entend déjà le craquement du plancher qui pétille et se rompt, elle voit s'écrouler une partie de l'escalier qui conduit à son appartement, sans que les secours et les efforts de la foule qui s'empresse au-dessous soient encore parvenus à arrêter les progrès de

l'incendie. Marie tend les bras, elle appelle, déjà plusieurs personnes ont dressé des échelles et essayé de parvenir jusqu'à elle, mais vainement. La flamme trouvant à chaque instant de nouveaux alimens, s'élève plus vive et plus ardente, et les courageux libérateurs de Marie, retombent asphixiés avant d'être arrivés à la moitié de la hauteur qu'il faut parcourir. Marie va donc périr, la mort l'environne de tous côtés, elle sent déjà la flamme gagner ses légers vêtemens, et ses mains ne peuvent plus s'appuyer sur la rampe rougie par l'action du feu. Elle jette un dernier regard sur cette vallée naguère si paisible et si belle, et dont les échos répètent au loin le son effrayant des cloches qui se répondent de toutes parts; alors elle s'agenouille et se résigne à mourir, lorsqu'un vieillard s'avance, il dresse encore une fois une échelle, malgré les cris des assistans qui lui présagent une mort certaine. Il profite d'un instant où la flamme semble moins ardente, monte les échelons avec une vivacité que le cœur seul peut inspirer à son âge et se perd dans les tourbillons de fumée. On s'écrie de nouveau, on

n'espère plus le revoir, lorsqu'il reparaît tout-à-coup, portant dans ses bras Marie évanouie; elle vit encore! s'écrie Jérôme (car c'était lui). Il court vers un appartement situé à l'extrémité du bâtiment et la dépose dans un fauteuil près de son oncle, qui se désespérant de ne pouvoir aller au secours de sa chère enfant, prodiguait les promesses pour exciter le courage des assistans et la croyait perdue à jamais. Cependant on s'empresse autour d'elle, elle revient à la vie, mais c'est pour donner les signes de souffrances intolérables; c'est alors qu'on connaît toute l'étendue de son malheur, elle est enveloppée de couvertures, sa main les écarte, et laisse voir deux os flétris et scoriés; ses jambes étaient brûlées jusqu'aux genoux!

Adieu.

« A vous encore, mes sœurs, cet avenir qui brille ;
« A vous tous ces plaisirs bruyans de jeune fille ;
« Puis cet anneau d'hymen, ce mot dit en tremblant,
« Et ces grains d'oranger, couronne virginale ;
« Moi, pour voile de noce, et robe nuptiale,
« J'aurai mon linceuil blanc.

Anaïs Ségalas.

ADIEU.

—

Le lendemain, Marie, couchée sur un lit au milieu du salon, est entourée de villageois de tout âge, qui viennent s'informer de la santé de leur ange tutélaire. Elle repose, ses yeux sont à demi fermés, ses joues ont encore pâli, on la croirait morte, si un léger pli qui se forme à son front, et la contraction nerveuse qui passe sur ses lèvres n'annonçaient de temps en temps la

souffrance qu'elle éprouve. Jérôme est aux pieds du lit, immobile; il ne peut détacher ses yeux de cette figure, hier encore si fraîche, si riante, aujourd'hui décolorée et présentant l'image de la mort. M. Bertin est assis près d'elle, il tient une main de Marie et ses larmes coulent silencieusement sur cette main déjà froide. De l'autre côté le vénérable pasteur, les bras croisés sur la poitrine, récite tout bas des prières et s'interrompt pour jeter un long regard sur cette jeune fille, qu'il dirigea depuis l'enfance, qui tant de fois lui ouvrit son cœur, ce cœur innocent qui ne renfermait que des pensées de bienfaisance et d'amour. Quelques jours encore, et celle qui est là étendue et presque sans vie, accompagnée de sa famille, de son époux, devait venir à ses genoux le prier de bénir leur union. Marie s'éveille, elle porte tour à tour ses regards sur ces visages attristés, puis se tournant vers le prêtre, mon père, dit-elle, aidez-moi à mourir; c'en est donc fait, je ne verrai plus Ernest et son père, et mes amis qui sont là, et ce beau ciel bleu, cette vallée qu'hier j'admirais encore, et les jeunes filles qui m'ai-

maient tant, et puis ces rêves de bonheur qui me souriaient, ces enfans dont je croyais être l'heureuse mère,... et mon Ernest bien aimé, qu'il sera malheureux! et toi, pauvre père, dit-elle, en s'adressant à son oncle, qui te soignera quand ta petite Marie ne sera plus là; je ne sentirai donc plus tes mains tremblantes passer dans mes cheveux, je ne recevrai plus tes baisers si doux; dans quelques instans ce front sur lequel tu imprimais tes lèvres, sera glacé; cette main que tu presses, pendra immobile sur ce lit que tu arroses de larmes; et ce cœur qui bat encore si vite, sera muet à ta douleur! Mon père, ajoute-t-elle, j'ai une prière à te faire, je désire que mon corps soit déposé au bas de la croix de pierre. Ce lieu m'est cher, c'est là que j'ai reçu les premiers sermens d'Ernest et ses derniers adieux.... Il n'y a pas d'inconvénient, j'espère, demanda-t-elle au prêtre. Celui-ci suffoquait, il ne put répondre; mais un signe de tête lui annonça qu'elle serait obéie. Elle ferma encore les yeux, joignit les mains et pria. Après quelques instans, elle souleva sa tête, et regardant avec tendresse les nombreux témoins

de cette scène déchirante : Adieu, mes amis, dit-elle, je vous aimais tous, et j'espérais vivre plus longtemps parmi vous, adieu, gardez mon souvenir.... elle s'arrêta.... mon Dieu, reprit-elle, d'une voix affaiblie, mon Dieu! je retourne dans votre sein et je regrette la vie... pardonnez-moi!

Et le lendemain encore, un grand nombre d'habitans des environs s'étaient joints à ceux du village et suivaient le cercueil couvert de fleurs que les jeunes filles se disputaient l'honneur de porter. Des chants graves et pieux, des larmes de regret et de reconnaissance, voilà la pompe qui accompagnait, à sa dernière demeure, celle qui avait été toute sa vie la providence de la contrée, le modèle des jeunes filles, et la mère des malheureux. Plus d'une fois le pauvre est venu pleurer sur sa tombe, en regrettant celle qu'on n'implorait jamais en vain, celle qui avait des secours pour toutes les infortunes, des larmes pour toutes les douleurs.

Et voilà pourquoi le vieillard en passant salue toujours la croix de pierre.

L'AMOUR
D'UN HOMME.

Besoin d'aimer.

« Hélas non, il n'est point ici-bas de mortelle
« Qui se puisse avouer plus heureuse que moi ;
« Mais à certains momens et sans savoir pourquoi,
« Il me prend des accès de soupirs et de larmes ;
« Et plus autour de moi la vie épand ses charmes,
« Et plus le monde est beau, plus le feuillage est vert,
« Plus le ciel bleu, l'air pur, le pré de fleurs couvert,
« Plus mon époux aimant comme au premier bel âge,
« Plus mes enfans joyeux et courant sous l'ombrage,
« Plus la brise légère et n'osant soupirer,
« Plus je me sens aussi ce besoin de pleurer. »

Ste-Beuve.

Intérieur de P...
Lith. de Josard, Dijon

BESOIN D'AIMER.

—

Une chaise de poste venait d'arriver, à peu de distance de Mèze, devant une maison de campagne de fort belle apparence. Tandis que le concierge ouvrait la grille, un jeune homme, en costume de voyage, sauta lestement hors de la voiture, et après avoir dit quelques mots à un vieux valet de chambre assis sur le siège, il entra dans la cour, et s'avança vers un homme d'une cin-

quantaine d'années qui descendait le perron et s'approchait de lui en souriant.

— M. de Cherval, dit l'étranger, en saluant avec respect.

— C'est moi, Monsieur, je vous attendais, car, si je ne me trompe, vous êtes M. Maurice de Chamblay, le fils de mon meilleur ami.

— Lui-même, Monsieur.

Puis tirant de son porte-feuille une lettre scellée d'un cachet portant des armoiries, il la présenta à M. de Cherval, qui la reçut avec empressement.

— Vous permettez, dit-il au jeune homme; et tout en montant les marches du perron, il lisait attentivement l'épître qu'il avait sous les yeux. Maurice le suivait, et ce fut ainsi qu'ils entrèrent dans un grand vestibule pavé en mosaïque noire et blanche. M. de Cherval ouvrit une porte à droite, et faisant signe à Maurice de le suivre encore, ils se trouvèrent dans un vaste salon servant de bibliothèque.

Le banquier, sans interrompre la lecture, s'assit dans un fauteuil placé devant une table d'acajou, et Maurice put à loisir examiner les gravures et les vitraux doublés de taffetas vert qui garnissaient l'appartement. Il s'approcha d'une croisée et vit dans la cour son vieux Dominique debout, près de la voiture, attendant ses ordres. Cela lui rappela que M. de Cherval ne lui avait encore fait aucune invitation. Il n'osait lui adresser la parole, et commençait à s'ennuyer du rôle qu'il jouait depuis un quart-d'heure, lorsque le banquier vint à lui d'un air ouvert, et lui dit en lui serrant la main :

— Soyez le bien venu, jeune homme, votre père m'annonce que vous êtes malade et me charge de vous guider dans le choix du lieu que vous devez habiter ; mais comme nous ne pouvons nous en occuper aujourd'hui même, et qu'il nous faudra parcourir les environs, vous resterez chez moi quelques jours, puis nous aviserons aux moyens de vous rétablir complètement, et de vous faire passer votre temps le plus agréable.

ment possible. Si le séjour de ma maison pouvait remplir ce double but, je serais bien heureux de vous y posséder; mais enfin, ajouta-t-il en riant, je vous y retiendrai tant que je pourrai, et peut-être ne la quitterez vous que pour retourner dans les bras de ce bon père.

L'air de bonhomie affectueuse de M. de Cherval émut Maurice au dernier point. Son accueil bienveillant contribua à lui donner de sa maison une opinion favorable; et dès ce moment il entrevit qu'il pourrait se plaire dans ces lieux qu'il redoutait et qu'il avait regardés comme un exil, lorsque son père, voulant rompre une liaison qui lui déplaisait, et pour rétablir sa santé, que l'abus des plaisirs de tout genre qu'offre la capitale, avait sensiblement altérée, lui avait intimé l'ordre d'aller passer quelques mois en Languedoc. Maurice partit, non sans murmurer contre une volonté qui dérangeait sa vie dont chaque heure présentait un plaisir nouveau, et s'achemina vers Montpellier, persuadé qu'il ne pourrait s'accoutumer dans une ville de province dont il se repré-

sentait toutes les femmes laides et gauches, et convaincu, comme beaucoup de jeunes gens qui ont rarement quitté la capitale, que l'esprit et les grâces n'ont jamais franchi les barrières de Paris.

M. de Cherval sonna, et donna des ordres pour l'installation de Maurice, à qui il offrit de faire un tour de promenade en attendant le déjeûné. Celui-ci accepta, et le suivit dans un magnifique jardin qui descendait en terrasses jusqu'aux bords du petit golfe qu'on nomme l'étang de Thau, et réfléchissait, dans les eaux bleues et transparentes de la Méditerranée, les bosquets d'orangers, de grenadiers et de jasmins dont il était ombragé.

La matinée était superbe, et comme le soleil, déjà élevé sur l'horizon, ne leur eut pas permis de rester dans un lieu découvert, ils entrèrent dans une longue allée de muriers dont les branches revêtues de larges feuilles s'entrelaçaient et formaient un abri délicieux. Ils se promenèrent quelque temps, M. de Cherval lui parlait de son père, l'interrogeait sur ses habitudes, sa manière

de vivre, puis se rappelant des scènes de collège, commençait un récit que Maurice n'écoutait pas; car, depuis quelques instans, il était préoccupé par l'idée de savoir si son hôte était marié; son âge, sa fortune, la haute considération dont il jouissait, et son état de maison devaient le faire supposer. Cependant, aux yeux de Maurice, rien ne l'annonçait, si ce n'est la rencontre qu'il avait faite dans le vestibule, d'une jeune femme de chambre qui, le traversant d'un air leste et dégagé, avait fixé sur lui des yeux dont l'expression avait fait vibrer dans son cœur des cordes naturellement très sensibles. Mais enfin il n'était sûr de rien, et d'ailleurs à en juger par l'âge de M. de Cherval, sa femme, s'il en avait une, ne devait pas être jeune. Avait-il des enfans? des filles surtout? c'était là un point intéressant pour lui, et pour éclaircir ses doutes à ce sujet, il se disposait à faire quelques questions au banquier, lorsqu'au détour de l'allée, il aperçut une charmante petite fille de quatre ans environ qui, courant les bras en avant, vint se précipiter dans ceux de M. de Cherval, en lui disant : bonjour papa.

— Bonjour mon Alice, dit le bon père, en l'accablant de caresses, bonjour chère enfant, il fait bien chaud pour toi, tu es couverte de sueur, rentre, et va avertir ta mère de l'arrivée de M. de Chamblay.

— J'y vais, dit-elle, en fixant sur Maurice ses grands yeux pétillans d'esprit et de malice, j'y vais, mais il faut déjeuner, j'ai faim.

— Eh bien, ma fille, tu diras aussi à ta mère que je la prie de nous recevoir.

La petite Alice embrassa encore son père, et prenant le chemin de la maison, disparut bientôt à leurs yeux. M. de Cherval la suivit des siens tant qu'il put l'apercevoir, et se tournant ensuite vers le jeune homme, il lui dit :

« Vous devez être étonné de me voir, à mon âge, père d'un enfant aussi jeune; mais lorsque je vous aurai conté l'histoire de mon mariage votre surprise cessera. Au reste, nous allons retourner sur nos pas, et comme ce récit n'est pas long, j'aurai le temps de vous instruire avant que nous soyons arrivés. »

« Ma femme, que vous allez voir, n'a que vingt deux ans; sans doute, entre nous, la disproportion est grande, et je n'eusse jamais songé à prendre une femme aussi jeune, si un concours de circonstances ne m'avait entraîné à contracter un lien qui, aux yeux de beaucoup de gens, peut paraître au moins déraisonnable. »

« A l'époque de la dernière guerre d'Espagne, un riche hidalgo, dont les opinions libérales étaient bien connues, et qui avait paru à la tête de plusieurs factions, fut obligé, pour sauver sa vie, de passer en France. Il avait d'avance réalisé une partie de sa fortune, et s'était embarqué chargé de lettres de mon correspondant de Barcelonne qui me le présentait comme un homme recommandable à tous égards. Il arriva à Montpellier avec sa fille âgée de dix-sept ans; je ne vous dirai rien de sa beauté, vous en jugerez tout à l'heure, car cette jeune personne est ma femme. Il resta environ quatre mois ici; mais, soit que le désir de revoir sa patrie dévorât son cœur et minât en lui toutes les sources de la vie,

soit que la maladie qui l'accabla fut effectivement sans remède, don Manuel sentant sa fin approcher me fit appeler; il ne connaissait en France personne que moi, et me recommanda sa fille qu'il laissait orpheline maîtresse d'une assez grande fortune, mais exposée à toutes les séductions qui entourent une femme riche et belle, et auxquelles il lui est si difficile de résister. Ce qu'il savait de moi lui avait inspiré de la confiance; il ne me cacha pas qu'il préférait remettre son sort entre mes mains que de la laisser retourner en Espagne, où il ne lui restait que des parens éloignés, avec lesquels il différait d'opinion, ce qui aux yeux des nobles Espagnols était un crime irrémissible dont la tache indélébile devait souiller la malheureuse enfant. »

« Les craintes et les prévisions de ce père mourant m'inspirèrent alors la plus singulière résolution; je n'avais jusque là jamais pensé au mariage, mais lorsque je vis la position de la pauvre orpheline, l'idée me vint d'adoucir les derniers momens de son père en lui offrant de devenir le

protecteur naturel de sa fille. Je savais que son cœur était libre, il n'y avait donc que mes cinquante ans et mes cheveux gris qui pussent l'effrayer. Je craignais un refus; cependant après quelques réflexions, je me risquai et j'adressai à don Manuel ma proposition. Aux premiers mots que je prononçai, il me devina, ses yeux se ranimèrent, et me pressant la main avec transport, il s'écria, elle est à vous! Je meurs content. »

— « Non, lui dis-je, en arrêtant l'effusion de sa reconnaissance, ne vous réjouissez pas encore; croyez-vous qu'un mari de mon âge puisse plaire à Mademoiselle Inès?... Ces paroles le firent réfléchir. »

— « Je vais lui parler, dit-il, passez dans mon cabinet. »

« Et faisant appeler sa fille, il lui déclara qu'elle ne devait point s'abuser sur son état, qu'il avait peu d'instans à vivre, et qu'il voulait les employer à assurer son bonheur. Alors il lui fit part de ma demande, et lui fit sentir les avantages qui ressor-

taient à ses yeux de cette union, pour elle, étrangère, abandonnée et sans espoir de revoir jamais sa patrie, où elle serait presqu'aussi étrangère qu'en France. Inès pleurait, d'abord la perte de son père, et puis je ne suis point assez fou pour penser que le fiancé qu'on lui présentait flattât beaucoup son cœur et son imagination ; sans doute elle avait rêvé mieux ! enfin pour complaire à son père et ne pas remplir d'amertume ses derniers momens, elle consentit à m'épouser, et le même jour je signai mon contrat de mariage, et l'acte mortuaire de celui qui me confiait sa fille. »

« Je partis de suite pour Mèze avec Inès qui se refusait à toute distraction, et restait abîmée dans sa douleur. Pendant plusieurs jours je la laissai s'y livrer entièrement; puis je hasardai quelques mots de consolation; puis enfin je la suppliai de confirmer la promesse de don Manuel, et de m'accorder le droit de veiller sur elle. Peu de temps après nous fûmes unis, je suis marié depuis cinq ans, et je n'ai qu'à me féliciter du parti que j'ai pris. Vous avez vu ma fille, c'est une charmante

enfant, n'est-ce pas? elle ressemble à sa mère.... puisse-t-elle, ajouta-t-il d'un ton pénétré, lui ressembler autant par ses vertus que par ses traits. »

Tout en conversant, ils arrivèrent à la maison, et entrèrent à gauche du vestibule, dans l'appartement de Madame de Cherval. C'était absolument la même distribution que du côté opposé, seulement au lieu d'une bibliothèque, une salle à manger spacieuse précédait le salon où Madame de Cherval les attendait. Son mari frappa à la porte, une voix douce répondit. En entrant, Maurice vit une jeune femme parfaitement belle, assise sur un canapé recouvert en toile de Perse; elle se leva et s'inclina lentement.

— Voilà M. Maurice de Chamblay que je te présente, Inésille, dit M. de Cherval, en lui baisant la main; il vient passer quelque temps en Languedoc, et je compte sur ton assistance pour lui rendre notre maison agréable et l'y retenir de manière qu'il ne songe point à nous quitter de sitôt.

— Je ferai de mon mieux, mon ami, répondit-elle de cette voix harmonieuse qu'on avait déjà entendue.

— J'y compte, et comment te trouves-tu ce matin ?

— Mieux, beaucoup mieux, d'ailleurs je ne suis point malade, et je serais fâchée que vous prissiez de l'inquiétude pour une simple indisposition.

Pendant ce dialogue, Maurice la considérait avec admiration ; mais soit qu'elle ne fût pas curieuse de connaître sa figure, ou qu'à travers ses longues paupières elle l'eut déjà entrevue, il n'avait point distingué la couleur de ses yeux, car elle les avait tenus constamment baissés et ne l'avait pas honoré d'un regard. Cette indifférence le blessa vivement. Il avait eu quelques succès auprès des femmes, et s'étonnait qu'il s'en trouvât une qui ne parut pas le remarquer. Inésille, comme l'appelait son mari, était d'une taille élevée, et tout ce qu'on voyait d'elle révélait une grande perfection de beauté : elle était vêtue

d'une robe de mousseline dont les manches très amples laissaient apercevoir un bras d'une blancheur et d'une forme admirables; ses ongles formaient comme des boutons de roses au bout de ses doigts fins et déliés, et la guimpe qui couvrait sa poitrine trahissait des contours délicieux; ses cheveux d'un noir de jais, simplement retenus au sommet de sa tête par un peigne d'écaille, retombaient sur le devant en boucles brillantes le long de ses joues faiblement colorées. Le résultat de cet examen fut pour Maurice qu'il n'avait jamais rencontré de femme aussi belle, et qu'il était dommage qu'elle appartint à un vieillard. Puis impatienté de la voir toujours les yeux fixés sur la terre, roulant machinalement entre ses doigts le gland du coussin sur lequel elle s'appuyait, il finit par vouloir lui trouver des défauts, et n'y parvint pas malgré son dépit et sa bonne volonté. Enfin ce ne fut pas sans plaisir qu'il entendit un domestique annoncer que Madame était servie. Il pensait qu'Inès allait se diriger seule vers la salle à manger, et que M. de Cherval et lui l'y suivraient. Mais à son grand étonnement elle s'avan-

ça de quelques pas, le pria d'un air gracieux d'être son cavalier, et passa doucement son bras sous celui qu'il lui avait offert avec empressement. Il la conduisit à sa place, et s'assit à côté d'elle d'après son invitation. Pour la première fois les yeux d'Inès s'étaient levés sur lui, et pour la première fois il avait compris toute sa beauté. Sans doute elle était toujours ravissante, mais lorsque sa bouche venait à sourire, et que ses grands yeux si expressifs se portaient sur quelqu'un, ils donnaient à sa physionomie un charme auquel on ne pouvait résister, et dans ce regard suave et caressant, on croyait voir son ame toute entière, cette ame pure et tendre qui n'avait jamais réfléchi que des impressions pures comme elle. Mais si l'on racontait quelqu'histoire d'amour ou quelque trait de bienfaisance, alors cet œil si doux s'animait, il devenait éloquent, et pour l'observateur, il était facile de voir que son cœur vierge encore recélait des trésors d'amour et de dévouement.

Après le déjeuné, Maurice offrit la main à sa

belle voisine et l'accompagna dans le salon d'où ils étaient sortis. Comme elle avait très peu parlé pendant le repas, il n'avait pu juger de son esprit; et d'ailleurs, entre personnes qui se connaissent à peine, la conversation roulant sur des lieux communs, il était difficile qu'une femme aussi réservée qu'Inès put y placer rien qui fît ressortir son esprit, si toutefois elle en avait. Maurice se plaisait encore à en douter, parce que malgré la politesse de Madame de Cherval, il s'était aperçu que sa tournure élégante, sa figure distinguée et ses manières de bon ton n'avaient fait aucune impression sur elle, et qu'elle avait à peine daigné lever une seconde fois ses beaux yeux sur lui. Il s'en tenait donc à son idée, qu'il ne voyait qu'une statue et qu'aucune ame n'habitait ce beau corps.

En examinant la pièce où il se trouvait, et qui était meublée avec goût, mais simplement, il vit dans un coin une harpe superbe, et ne doutant pas qu'elle n'appartînt à la maîtresse de la maison, il se consola un peu en se disant : si elle ne parle pas, nous ferons de la musique.

Inès, sous cette apparence de froideur et d'indifférence, cachait un cœur sensible, une ame ardente et susceptible des passions les plus vives et des sacrifices les plus sublimes. Cette ame bien dirigée eut fait d'Inès une femme supérieure. Elle avait de l'esprit, mais une extrême réserve l'empêchait de le faire paraître aux yeux des étrangers, et sa conversation pleine de charme et d'idées gracieuses était un secret pour tous ceux qui n'étaient pas admis dans son intimité. Inès n'avait jamais aimé! Les passions sommeillaient en elle, et lorsque son père mourant lui ordonna presque d'épouser un vieillard, elle obéit. Mais un instinct secret l'avertit que quelque bonheur qu'elle put trouver dans ce lien, il ne pourrait suffire aux exigeances et aux désirs de son cœur. Souvent elle regrettait sa belle Andalousie et le balcon doré d'où elle voyait de jeunes cavaliers, admirateurs de sa beauté, épier l'instant où elle soulevait un coin de sa jalousie pour n'apercevoir souvent que le bout de son écharpe agité par le vent. Elle regrettait encore sa basquine courte et étroite, sa mantille de dentelle noire et l'éventail

qu'elle balançait coquettement, et les sérénades qu'elle entendait le soir sous sa fenêtre, et l'heure où suivie de sa nourrice elle se rendait à l'église et s'agenouillait dévotement devant l'autel, non sans tourner la tête vers un pilier sur lequel elle voyait se dessiner une ombre. Et pourtant au milieu de tous ces souvenirs, le cœur d'Inès était libre!.... elle n'avait jamais aimé!.... Aussi lorsque résignée aux ordres de son père, elle accepta la main de M. de Cherval, elle repoussa loin d'elle des pensées qui pouvaient influer sur son bonheur à venir. Les soins et les bontés dont son époux l'entoura remplirent son cœur de reconnaissance; elle sentit bientôt le plus vif et le plus tendre attachement pour l'homme honnête et vertueux qui lui sacrifiait ses goûts, ses habitudes, et dont l'étude constante tendait à combler ses désirs. Elle devint mère. Livrée toute entière aux soins de son enfant, elle crut longtemps que sa tendresse pour Alice et l'affection mêlée de respect qu'elle portait à son mari suffiraient à son existence. Cependant elle éprouvait un désir vague, un besoin inconnu qui tourmentait son

ame et que rien ne pouvait satisfaire : ni le luxe qui l'entourait, ni les caresses de sa fille et la tendresse de M. de Cherval, ni les fêtes où elle brillait et où elle était environnée d'hommages. Alors pour échapper aux pensées qui l'obsédaient, elle imagina qu'une vie sédentaire conviendrait mieux à son humeur triste et inquiète. Elle pria son mari de la conduire à Mèze où elle désirait passer l'été. Celui-ci y consentit et ce séjour charmant calma pour quelques instans l'espèce d'irritation nerveuse à laquelle elle était en proie; aussi l'arrivée de Maurice fut pour elle un sujet de contrariété, puisqu'elle rompait cette vie douce et uniforme dont elle avait pris l'habitude et qui seule semblait la délivrer du poids affreux qui l'oppressait.

Pendant les premiers temps de son séjour à Mèze, Maurice ne voyait Inès que le soir. Après le dîner on se réunissait dans le salon dont les fenêtres ouvertes, donnant sur la mer, laissaient pénétrer une brise légère et le parfum des fleurs qui ornaient la terrasse. Bientôt il put ju-

ger de l'esprit et du mérite de Madame de Cherval, et bientôt aussi son cœur impressionnable et facile à émouvoir fut subjugué par l'attrait irrésistible que répandait autour d'elle cette femme séduisante. Il crut l'aimer, et cette passion qu'il avait souvent ressentie ne s'était jamais manifestée chez lui avec autant de violence. La voir et l'entendre suffisaient à son bonheur; et le temps qu'il passait près d'elle était pour lui une extase continuelle. Pas un de ses mouvemens ne lui échappait; ses regards se portaient-ils sur un objet indifférent en lui-même, il en suivait la direction et tout lui semblait digne d'intérêt du moment où il avait fixé l'attention d'Inès. Lui demandait-elle un livre, un dessin, il se hasardait quelquefois à presser doucement la main qu'elle tendait pour le recevoir. Se levait-elle, il admirait sa démarche gracieuse, sa taille mince et flexible. Le craquement du parquet qui annonçait son approche, le froissement de sa robe, lui causaient un tressaillement involontaire.... Mais un sentiment de jalousie l'agitait lorsqu'il voyait le soir Monsieur de Cherval déposer un baiser sur le

front de sa femme et l'engager à se retirer. Cette sollicitude du mari venait déranger son bonheur, il lui en voulait des attentions dont, à sa place, il eut comblé la femme qu'il chérissait. L'instant où Maurice était le plus heureux était celui où Inès, à sa prière, consentait à prendre sa harpe et à unir sa voix mélodieuse à la sienne. Alors sous différens prétextes, il se penchait sur son épaule blanche; il respirait le parfum de ses cheveux; il osait quelquefois déposer un baiser brûlant sur leurs tresses embaumées. Bientôt il passa des journées près d'elle. Le matin il s'informait de sa santé, lui offrait le bras pour faire une promenade dans le jardin. L'après-midi Inès travaillait, il venait faire la lecture pour elle, pendant qu'Alice, assise aux pieds de sa mère, découpait des images et quittait ses jeux pour embrasser tour-à-tour Inès et son bon ami (c'est ainsi qu'elle le nommait); car il s'était fait l'ami d'Alice, et celle-ci aimante et caressante ne pouvait plus se séparer de lui. Le soir quand la lune était pure et que les eaux du golfe étaient calmes, Inès, pour revenir à ses plaisirs de jeune fille, quittait ses

légers vêtemens à la française, reprenait sa robe noire et sa mantille qu'elle conservait religieusement, et parcourait ses délicieux jardins appuyée mollement sur le bras de Maurice qui l'enveloppait de ses regards. Elle se croyait encore sous le beau ciel de son pays; et les vallées de l'Andalousie lui apparaissaient revêtues de tous leurs charmes. Souvent aussi ils descendaient au bord du golfe, entraient dans une petite gondole et se faisaient promener pendant plusieurs heures absorbés dans leurs pensées, et regardant silencieusement leur barque légère glisser doucement sur la surface de l'onde qu'elle semblait à peine effleurer, ou chantant ensemble des airs doux et touchans que l'écho répétait tout le long du rivage.

L'imprudente Inès ne voyait pas le danger de ces tête à tête continuels, elle se trouvait heureuse, elle renaissait à la vie; et ce vide qu'elle éprouvait, ce désir inquiet qui la tourmentait sans cesse, avaient disparu. Ses journées étaient si bien remplies! Et pourtant que faisait-elle? tou-

jours la même chose; ce n'étaient pas des plaisirs bruyans que les siens, cependant le temps passait avec rapidité. Le soir en s'endormant, de nouveaux projets ne venaient pas l'occuper, elle savait qu'elle recommencerait le lendemain ce qu'elle avait fait la veille. Elle s'aperçut enfin du motif de ce bonheur apparent, car si les heures s'écoulaient rapidement pendant la présence de Maurice, combien elles lui semblaient longues lorsqu'une circonstance imprévue le forçait à la quitter. Alors elle ressentait un malaise, un ennui que ni les caresses d'Alice, ni la ressource qu'elle trouvait dans ses talens ne pouvaient dissiper. Longtemps elle en chercha la cause, mais enfin elle ne put se méprendre sur le sentiment qu'elle éprouvait. Elle aimait pour la première fois de sa vie, et elle sentait que cette passion qui chez elle avait tardé à se développer aurait sur son avenir la plus fatale influence; elle aimait de toutes les forces de son âme ardente et passionnée, et celui qui en était l'objet ne pouvait lui appartenir. Aucun lien ne devait exister entr'eux et sanctifier un attachement coupable. Elle fut ef-

frayée de cette découverte. D'abord les conséquences de sa folle passion s'offrirent en foule à son esprit; elle se rappela ce qu'elle devait au nom honorable qu'elle portait, à son époux qui l'aimait tant, au bonheur dont il l'avait entourée et à la confiance qu'il lui témoignait. Puis la considération dont elle jouissait, une réputation sans tache qu'une indiscrétion, une inconséquence pouvaient flétrir à jamais. Elle prit les plus fortes résolutions, et bien décidée à ne plus revoir Maurice, elle lui écrivit pour le supplier de partir, de quitter cette maison d'où sans le vouloir sa présence avait banni pour toujours la joie et le bonheur. Elle lut son billet, les expressions lui en parurent dures et inconvenantes; elle se dit qu'en donnant un congé aussi extraordinaire, il fallait au moins adoucir autant que possible des mots qui blesseraient au vif la susceptibilité de celui à qui il s'adressait, et qui pourraient la compromettre s'il était assez indiscret pour le communiquer. Inès voulait aussi ménager le cœur de Maurice; elle s'était facilement aperçue de son amour, mais se croyait à l'abri de toute séduction. Et depuis

qu'elle avait découvert le secret de son cœur, elle pensait au désespoir du jeune homme en recevant l'ordre qui l'exilait de sa présence.

Elle remit au lendemain, pensant qu'il serait temps encore; mais le lendemain, Inès, pressée par Maurice qui l'avait devinée, avait reçu l'aveu de son amour et les sermens dont les hommes sont prodigues, elle oublia ses résolutions et bientôt il obtint de sa bouche la certitude de son bonheur.

La suite.

Pourquoi les hommes ne reconnaissent-ils point qu'une femme qui aime est prête à tout immoler à ses sentimens, qu'elle a tant de force pour l'amour et aucune contre lui, qu'elle sacrifierait sa vie au même instant aussi facilement que sa vertu, et qu'enfin des deux parties, celle-là seule qui demande impérieusement et qui reçoit est perverse, calculée et égoïste.

Pensées de Jean Paul.

LA FUITE.

—

Ce bonheur sembla s'accroître par le mutuel accord de leurs ames. Ils ne désiraient plus rien. Ne pouvaient-ils pas se voir, se parler à toute heure, se dire cent fois je t'aime, se jurer de s'aimer toujours. Inès se livrait avec confiance à la félicité dont elle jouissait, sans prévoir qu'elle dût finir un jour. Maurice était tout pour elle, ses désirs étaient les siens; les promenades qu'il

préférait, les fleurs dont il aimait le parfum, les lectures qui charmaient son esprit, étaient toujours choisies par elle. Elle eut voulu échanger son cœur pour le sien, confondre son ame avec la sienne. M. de Cherval, forcé de s'absenter souvent, les laissait seuls; alors ils oubliaient qu'il existât au monde d'autres êtres et s'abandonnaient sans réserve à l'amour qui les dévorait.

M. de Cherval était à Montpellier, on ne l'attendait que dans quelques jours, lorsqu'un soir, après avoir fait une promenade délicieuse, Maurice reconduisit Inès jusqu'à son appartement et rentra chez lui. En s'approchant de la cheminée, il vit un billet à son adresse. Quelle fut sa surprise en l'ouvrant de lire ces mots dont les caractères presqu'illisibles prouvaient qu'ils avaient été tracés d'une main tremblante:

« Vous avez indignement abusé de l'amitié et « de la confiance que je vous ai témoignées. Vous « avez trahi l'hospitalité bienveillante que je vous « avais accordée. Si je n'avais pas d'enfant, votre

« sang ou le mien eût lavé cette injure; mais je « reste seul à ma fille, et ce souvenir arrête mon « bras. Partez de suite, quittez cette demeure que « votre présence a souillée, épargnez-moi la hon- « te de votre vue, et l'obligation de vous dire de « vive voix que je vous regarde comme le plus « infâme des hommes. »

DE CHERVAL.

A cette lecture, Maurice atterré fut longtemps sans pouvoir rassembler ses idées. Enfin il revint à lui, et ne pouvant deviner comment M. de Cherval avait pénétré son secret, il sentit qu'il n'avait pas d'instans à perdre pour voir Inès, et la faire souscrire au projet qu'il avait formé à l'instant même. Il sonna Dominique, lui ordonna de se rendre à Mèze, et d'en ramener des chevaux de poste, afin qu'il pût partir la nuit même, et se disposa à descendre chez Inès qu'il supposait n'être pas encore endormie. Les fenêtres de son appartement donnaient sur la terrasse; il ouvrit avec précaution la porte du jardin, et s'achemina doucement vers sa chambre, écoutant avec atten-

tion s'il n'entendrait point les pas de quelqu'un. Lorsqu'il se fut assuré que personne ne l'épiait, et que tout reposait dans la maison, il s'approcha des croisées, et son cœur battit de joie en voyant encore de la lumière chez elle. Il voulut soulever la jalousie, mais elle était accrochée; alors baissant une des lames, il vit distinctement ce qui se passait dans sa chambre.

Inès était déshabillée, elle n'avait plus qu'une jupe; et sa chemise de batiste, retombant d'un côté, laissait à découvert son épaule blanche et potelée. Son bras nu s'arrondissait en s'élevant jusqu'à son front; et de sa main mignonne et satinée, elle roulait les boucles de ses cheveux lisses et brillans dont une partie retombait en ondulations soyeuses sur son cou et sur ses épaules. Elle se souriait dans la glace, et fredonnait entre ses dents la romance qu'elle avait chantée à Maurice; puis souvent, dans un mouvement d'impatience, elle secouait la tête, et rejetait en arrière ses cheveux, qui à chaque instant venaient couvrir son visage, et former un voile épais entre elle et

son miroir. A l'air de gaîté naïve et insouciante qui éclatait sur ses traits, il était évident qu'elle ignorait tout. Maurice ne l'avait jamais vue si belle; il la contemplait en silence; et son cœur battait si fort qu'on eût cru qu'il allait s'élancer de son sein. Il sentit encore raffermir sa résolution. Les momens étaient précieux; et s'arrachant, non sans peine, à son admiration, il frappa doucement aux volets. Inès tressaillit, son teint s'anima, elle pâlit ensuite, puis elle sourit en pensant qu'une pierre lancée dans le jardin avait pu atteindre sa fenêtre, et produire le bruit qui l'avait effrayée. Cependant un second coup plus fort la convainquit que ce n'était pas l'effet du hasard, et que quelqu'un était là. Elle jeta en tremblant les yeux vers la croisée, et ne vit rien. En les reportant sur la glace, elle s'aperçut du désordre de sa toilette. Une rougeur pudique vint colorer ses joues; elle jeta précipitamment un schall sur ses épaules, honteuse d'avoir pu être vue ainsi demi-nue; et rassemblant ses cheveux, elle se hasarda à s'approcher de la fenêtre. Elle hésita longtemps à l'ouvrir; puis se moquant elle-même de

sa frayeur, elle tourna le bouton de l'espagnolette, et se penchant en dehors, elle entendit la voix de Maurice qui lui disait tout bas :

— Inésille, ouvres moi; je t'en conjure; il faut que je te parle, il le faut absolument.

Elle leva sa jalousie, et Maurice, s'élançant sur l'appui de la croisée, se trouva d'un bond au milieu de la chambre. Inès poussa un cri d'effroi; il lui mit la main sur la bouche; referma la fenêtre; et l'entraînant sur un sopha, il lui remit le terrible billet. Aux premiers mots qu'elle lut, Inès comprit l'étendue de son malheur ; elle parut prête à se trouver mal; puis un déluge de pleurs inonda son visage. Elle tendit la main à Maurice, qui s'était agenouillé devant elle, et lui dit :

— Je ne te verrai donc plus ! . . .

Dans cet affreux moment, Inès, toute entière à sa passion, s'oubliait elle-même, et sa honte, et les dangers qu'elle courait, pour ne songer qu'à cette séparation qui la faisait mourir.

Maurice saisit habilement cette disposition d'esprit qui servait ses projets; et lui représentant avec force la honte qui l'attendait, la colère de son époux, l'isolement où elle serait plongée, et le sort incertain qui lui était réservé; il la supplia de fuir avec lui, de le suivre, lui jurant un amour et une constance éternels; lui faisant entrevoir la possibilité de légitimer leur passion, si elle venait à perdre son mari; et lui faisant un tableau enchanteur de la félicité dont ils jouiraient ensemble.

Inès ne répondait pas, elle secouait la tête en signe de refus; mais peu à peu sa résolution s'affaiblit; et vaincue par les instances et les pleurs de son amant, un oui faiblement prononcé s'échappa de ses lèvres.... La malheureuse Inès ignorait que les hommes pleurent quand ils le croient nécessaire pour triompher d'une femme, et qu'ils ne sont jamais plus éloquens que lorsqu'ils veulent la tromper. Pourtant Maurice croyait l'aimer; mais il entrait dans sa passion pour Inès plus de vanité que d'amour. Son orgueil était flatté d'être

l'objet d'un premier attachement, et de posséder une femme qui aux yeux de tous passait pour accomplie.

Après les premiers transports de reconnaissance : — Inésille, lui dit-il, je pars à une heure. Ma voiture se rendra sur la grande route à peu de distance. J'ai encore quelques arrangemens à prendre, et je reviens ici pour t'accompagner. Nous sortirons ensemble par la terrasse. En suivant l'allée de muriers, nous rejoindrons ma chaise; et avant le lever du soleil, nous serons loin de cette maison où tu ne trouverais désormais que le désespoir, et peut-être la mort.

Il sortit, laissant Inès en proie aux plus affreuses pensées. Elle regrettait la parole qu'elle avait donnée à Maurice; voulait s'enfermer chez elle, le forcer ainsi à partir seul. Puis elle songeait au retour de son mari, aux scènes affreuses auxquelles elle serait exposée. De violens combats se livraient dans son ame, elle pleurait, et resta ainsi longtemps abîmée dans ses réflexions.

Le bruit de sa pendule, qui sonnait une heure, la fit tressaillir. Maurice l'attendait. Elle passa à la hâte une robe; s'enveloppa de son schall; et posa sur sa tête un chapeau recouvert d'un long voile. Elle ouvrit son secrétaire, en tira une bourse et quelques bijoux qu'elle enferma dans un écrin. Ses yeux étaient égarés, ses mouvemens brusques et saccadés; elle avait la fièvre. Au moment de sortir de son appartement, la respiration lui manqua. Elle s'appuya sur le lambris de la porte; elle n'osait en franchir le seuil. Il fallait, pour gagner la terrasse, traverser la chambre où sa fille reposait. Elle essaya de se mouvoir, mais ses jambes semblaient paralysées. Enfin faisant un violent effort, elle vint tomber à genoux près du berceau d'Alice.

L'innocente créature dormait profondément. Des boucles nombreuses de cheveux blonds sortant de son petit bonnet, et se mêlant aux dentelles qui le garnissaient, encadraient son visage blanc et rose. Ses petites mains étaient jointes sur sa poitrine, elle souriait.... A sa vue, l'amour

maternel reprit tous ses droits, et étouffa, dans le cœur d'Inès, tout autre sentiment. Elle appuya sa tête sur la couverture, et pria avec ferveur; il lui sembla que le calme descendait dans son ame; et déjà le souvenir de Maurice ne lui apparaissait que faiblement, lorsqu'une voix bien connue résonna à son oreille en l'appelant. Elle se retourna, Maurice était debout à côté d'elle; il voulut la soulever, mais elle le repoussa en lui montrant sa fille.

— Je te comprends, Inès, lui dit-il, mais choisis, ou de fuir avec moi, ou de rester avec ton enfant. Mon parti est pris; je ne m'éloignerai pas, et demain les flots du golfe viendront déposer, sous tes fenêtres, mon corps inanimé!

A ces mots qui la glacent d'effroi, Inès se relève; et s'attachant à Maurice qu'elle entoure de ses bras : — partons, dit-elle, partons, je suis à toi.

Ils sortent ensemble; entrent dans l'allée de muriers. Maurice presse les pas d'Inès qui peut à

peine se soutenir. Ils franchissent la porte de clôture, et arrivent, en peu d'instans, près de la voiture. Dominique se promenait, impatient de voir arriver son maître, et cherchant à deviner le mystère de ce voyage. Au bruit de ses pas, il s'avance avec empressement; demeure frappé de terreur, et recule d'épouvante en voyant Inès. Maurice lui fait signe d'ouvrir la portière, il chancelle, et ne peut obéir... Enfin il s'écrie!

— Quoi! c'est vous Madame! ah de grâce, rentrez; ne venez pas avec nous; ne le suivez pas. Il vous dit qu'il aimera toujours; n'en croyez rien; il vous trompe. Tant d'autres l'ont cru comme vous! C'est à genoux, Madame, c'est par mes cheveux blancs, que je vous conjure de revenir à vous-même, et de ne pas consommer votre ruine.

— Tais-toi, vieil imbécile, interrompt Maurice, d'une voix foudroyante, tais-toi!

Et prenant Inès dans ses bras, il la dépose dans la voiture, s'y élance après elle, et l'équipage s'enfuit avec rapidité.

L'abandon.

Dieu le sait ! quand je vous aurais vu prêt à vous précipiter dans un gouffre, vous n'aviez qu'un signe à me faire, et sans balancer, je vous aurais ou précédé ou suivi.

Lettres d'Héloïse à Abélard.

..... Le cœur de l'homme est plein d'oubli ;
C'est une eau qui remue et ne garde aucun pli :
L'herbe pousse moins vite aux pierres de la tombe
Qu'un autre amour dans l'ame, et la larme qui tombe
N'est pas séchée encor, que la bouche sourit,
Et qu'aux pages du cœur un autre nom s'écrit.

Théophile Gautier.

L'ABANDON.

—

La faible lumière d'une lampe de bronze suspendue au plafond éclairait un appartement de la rue Castiglione, d'amples draperies mélangées de soie bleue et de mousseline masquaient les croisées, un canapé, des fauteuils, une toilette élégante où l'on voyait briller tour-à-tour l'or et les cristaux, une psiché au milieu de la chambre, une étagère entre les fenêtres supportant ces mille

fantaisies du luxe, caprices éphémères qu'un jour voit naître et mourir, formaient l'ameublement de cette pièce. C'était un boudoir élégant, parfumé, et pourtant celle qui l'occupait, dédaigneuse de tous ces hochets de la fortune, périssait de chagrin et d'ennui. Elle était à demi couchée sur le sopha, la tête appuyée dans ses mains, de temps en temps une larme passait à travers ses doigts, roulait sur ses genoux comme une goutte de rosée et se perdait sur le parquet; on entendait une respiration courte et pressée qui devait être causée par une douleur profonde ou une maladie grave. Par momens, son chagrin augmentait encore et ses sanglots la suffoquaient. Elle se leva et marcha vers une fenêtre entr'ouverte, en passant devant sa toilette, elle jeta un coup-d'œil dans la glace, un sourire amer passa sur ses lèvres, elle détourna la tête; c'est qu'elle-même se trouvait changée, et qu'il était en effet difficile de reconnaître sur ce visage flétri et décoloré les traits de la belle et séduisante Inès. Elle écouta quelques instans, mais les voitures qu'elle entendait ne s'arrêtaient point à la porte et passaient

avec rapidité. Elle regarda la foule qui encombrait la rue et se heurtait en courant, puis ne distinguant pas celui qui l'intéressait, elle retourna au canapé et se mit de nouveau à méditer.

Ses larmes qui s'étaient arrêtées, recommencèrent à couler, mais plus doucement, et une expression de résignation se peignit sur ses traits; enfin elle entendit un bruit de pas dans l'antichambre, son teint se colora, son cœur battit avec force; c'était lui!.... Elle ramassa son mouchoir brodé, essuya ses yeux, mais elle ne put effacer entièrement la trace de ses larmes.

Lorsque Maurice entra, il vit qu'Inès avait pleuré; et fronçant le sourcil, il s'approcha d'elle, prit la main qu'elle lui tendait et y posa ses lèvres; mais si froidement qu'elle la retira subitement. Maurice s'assit à côté d'elle sans rien dire, Inès attendait toujours qu'il parlât; enfin, lasse de voir qu'il s'obstinait à garder le silence :

— N'avez-vous donc rien à me dire, Maurice,

lui dit-elle; depuis trois jours que je ne vous ai vu, est-ce ainsi que vous devez m'aborder?....

— Toujours des reproches, Inès, toujours des larmes, croyez-vous que ce soit agréable pour moi, et si mes absences vous semblent longues, prenez-vous en à vous-même et à vos éternelles lamentations.

— Il est heureux, Maurice, que vous ayez ce prétexte, dit Inès, d'un ton d'ironie évidemment forcée, et c'est sûrement pour vous soustraire à l'ennui que vous causent mes plaintes éternelles, que vous passez votre vie avec des femmes éhontées, sans pudeur, avec des hommes qui profitent de votre faiblesse pour vivre à vos dépens. Ah Maurice! qu'est devenu cet amour si tendre, si constant qui ne devait finir qu'avec votre vie? Qu'est devenu ce bonheur dont vous jouissiez près de moi? Qui de nous deux a changé?... Ne vous ai-je pas toujours témoigné la même tendresse? Ai-je reculé devant aucun des sacrifices que vous m'avez demandés? N'ai-je pas renoncé à tout pour vous suivre? Ah! vous m'eussiez demandé ma vie que je vous l'eusse donnée avec

joie; pour vous j'ai étouffé le cri de la nature; je vous ai sacrifié plus que moi-même, j'ai abandonné mon enfant!... Pour vous j'ai renoncé à ses douces caresses, à sa tendresse qui devait faire le charme de ma vie; et quand la mort m'atteindra, aucune main amie ne fermera mes yeux!.... Quel fruit ai-je retiré de tant de dévouement? Comment avez-vous payé mon amour? Par l'abandon et le mépris; mais avez-vous le droit de me mépriser? Et si j'ai commis des fautes, ne devez-vous pas supporter la moitié des remords qui m'accablent. Avant de vous connaître, j'étais heureuse, aimée, considérée; vous avez tout détruit pour moi, et vous voulez que je reste muette, vous exigez que je sois gaie, que je rie quand j'ai la mort dans le cœur! Maurice! Maurice! vous m'avez fait bien du mal, mais je vous le pardonne; puissiez-vous n'être jamais trompé, puissiez-vous ne jamais éprouver ce que je souffre, vous seriez trop malheureux!...

Et l'infortunée, en proie aux spasmes les plus violens, s'enfonça la tête dans les coussins qu'elle inonda de ses larmes.

Maurice sentit presque un remords; il s'approcha d'elle, et passant un bras autour de sa taille, il l'attira doucement sur son sein.

— Calme-toi donc, Inésille, tu es déraisonnable, je t'aime, je te le jure; mais je ne puis être constamment près de toi; à Mèze, c'était bon; je ne connaissais personne; mais ici on a des parens, des amis, une société à laquelle on se doit; allons, reviens à la raison; tu abîmes tes yeux en pleurant sans cesse; le sourire te sied si bien; je t'assure que quand tu le veux, tu es encore fort jolie.

— Laissez-moi, s'écria-t-elle, en se dégageant de ses bras avec emportement, laissez-moi! Je ne veux pas de votre pitié, je n'en veux pas, entendez-vous?... Allez porter ailleurs votre feinte tendresse, votre amour hypocrite et vos sermens trompeurs; allez rire de la crédulité de vos victimes, allez! Je vous méprise, je vous hais!...

Et la malheureuse retomba épuisée et sans connaissance. Maurice se leva sans paraître ému, tira le cordon de la sonnette, et dit froidement à Dominique qui entrait :

— Avertissez Julie que Madame se trouve mal.

. . . . . .

Huit jours après, Maurice montait lentement les marches de l'escalier qui conduisait à l'appartement d'Inès; il était évident qu'il n'y rentrait qu'avec répugnance; mais par un reste de pudeur, il n'osait abandonner entièrement sa malheureuse victime; il s'étonnait pourtant de ne voir personne qui put l'annoncer; les portes étaient ouvertes et partout régnait un silence absolu.... Il entra dans le salon. Tout y était en désordre : un cachemire, oublié sur le sopha, pendait à terre et mêlait ses palmes bizarres aux rosaces brillantes du tapis...; une broderie commencée, des ciseaux, un dé étaient épars sur le parquet.... Un livre ouvert, un vase de fleurs fanées et tombant de leur tige, des flacons, des gants, un mouchoir parfumé, un voile de blonde, jetés pêle-mêle, se confondaient sur une table à ouvrage...

Maurice ne comprenait rien à ce qu'il voyait! Un instant il lui vint à l'idée qu'Inès était partie,

un éclair de joie illumina son visage; mais dans ce moment le vent s'engouffrant dans les fenêtres ouvertes du salon vint frapper les cordes distendues de la harpe d'Inès qui rendirent un son plaintif et prolongé!... Maurice tressaillit! Il crut entendre le râle d'un mourant, le dernier soupir de l'agonie! Il n'osait avancer, cependant une lueur blafarde sortait de la chambre à coucher et s'étendait sur les draperies des croisées; il fit quelques pas en avant et demeura frappé de stupeur au spectacle qui s'offrit à sa vue :

Un cercueil recouvert du drap mortuaire occupait le centre de l'appartement; des cierges brûlaient à l'entour, un bénitier d'argent, posé sur un tabouret, était placé aux pieds; Dominique à genoux vers la tête, récitait tout bas des prières qu'interrompaient ses sanglots. En entendant les pas de Maurice, il se leva d'un air solennel et étendit la main vers le cercueil! Maurice le comprit, et ses regards se fixèrent sur l'étroite demeure qui contenait les restes de cette femme qu'il avait aimée! De cette femme, qui lui avait

sacrifié honneur, réputation, amitié, amour maternel, tout enfin! tout ce qui fait le bonheur et la gloire d'une femme! Elle était morte à vingt-trois ans; loin de sa famille, de ses amis, de son enfant; et l'attachement d'un serviteur fidèle avait seul adouci ses derniers momens...: Et lui! pendant qu'elle souffrait, qu'elle voyait la mort s'approcher, qu'elle se débattait contre elle, lui! empressé auprès d'une autre, oubliait qu'à quelques pas, celle dont il avait flétri la jeunesse et détruit l'avenir, mourait d'amour, de honte et de douleur!....

Il se traîna près du canapé, et parut quelque temps abîmé dans une douleur profonde; une larme même vint mouiller ses paupières; mais aussitôt surpris d'avoir trouvé dans son cœur un reste de sensibilité, honteux de ce qu'il appelait une faiblesse; il se leva, regarda autour de lui si personne ne l'avait vu, étendit les bras et dit en baillant :

— Je crois vraiment que je l'aimais encore!

UNE FAUTE.

Pauvre enfant! Pauvre mère!

Mon fils, mon fils! oh ne le ravis pas à mon amour; tu ne sais donc pas ce que c'est qu'une mère?

Eugénie Foa.

On m'a volé mon fils et Dieu me le rendra;
Mais ici... plus jamais nous n'y serons ensemble.
On m'a volé mon fils, on l'emmène, il mourra,
Et je ne verrai plus d'enfant qui lui ressemble.

Madame Desbordes Valmore.

Léonce de P. * * *

Lith de Jobard, Dyon.

PAUVRE ENFANT! PAUVRE MÈRE!

—

Par une belle nuit d'été, la sonnette attachée à la porte basse et cintrée d'une maison de la rue du Collège, à Besançon, s'agita violemment, et réveilla en sursaut la vieille bonne du docteur Fremin, et le roquet pelé qui couchait près d'elle, dans une niche tapissée de velours d'Utrecht. Les deux serviteurs, presqu'aussi vieux l'un que l'autre, se levèrent en grommelant; Nanon passa son

jupon de molleton, son casaquin d'indienne, et se dirigea vers une fenêtre qu'elle ouvrit, puis elle cria d'une voix cassée et grondeuse :

— On y va, on y va, ne sonnez pas si fort!

Elle battit le briquet, alluma une lampe d'étain posée sur la cheminée, et se rendit à l'appartement de son maître, qui s'était éveillé comme elle au premier coup de sonnette, et qui attendait impatiemment l'arrivée de sa vieille et lente gouvernante; elle lui donna de la lumière, et descendit l'escalier étroit et tournant qui aboutissait à la porte de la rue.

Lorsqu'elle l'ouvrit, une femme enveloppée d'une mante noire se précipita dans l'allée, en refermant la porte; Nanon effrayée de cette brusque entrée, recula de quelques pas et élevant sa lampe à la hauteur du visage de la personne qui, sans rien dire, se disposait à monter l'escalier, elle reconnut la femme de chambre de la comtesse de Ste-Croix.

— Eh bon Dieu! Mademoiselle Charlotte, qui y a-t-il donc de nouveau, que vous entrez comme ça dans les maisons, sans dire seulement merci aux gens qui vous ouvrent la porte; sans compter qu'en la fermant si vite, vous n'avez pas pensé que le vent pourrait bien souffler ma lampe, et qu'il faudrait monter l'escalier à tâtons; c'est bon pour vous qui êtes jeune et leste, mais moi! quoique je connaisse bien la maison, car il y a quarante ans que j'y demeure avec M. Fremin, je ne m'y fierais pas la nuit; les marches sont glissantes, et je n'ai pas le pied sûr comme vous. Ah! c'est que j'ai eu soixante deux ans à la saint Bazile, et vous verrez quand vous aurez mon âge, si vous tirerez les sonnettes comme vous le faisiez tout-à-l'heure, au risque de tout rompre, et si vous entrerez chez les gens sans dire : gare; la réflexion viendra, Dieu merci.

— M. Fremin y est-il, demanda la jeune fille, qui avait jusque là essayé vainement de placer un mot, car la vieille Nanon continuait à bavarder et s'était établie dans l'allée de manière à lui en barrer le passage.

— Hein, répondit-elle, parlez plus haut, j'ai l'oreille dure.

Mais Charlotte, la prenant par le bras, la força de se détourner, et s'élançant dans l'escalier, grimpa avec agilité les marches raides et usées. Elle entra dans la chambre du docteur, au moment où celui-ci tout habillé, cherchait sa canne et son chapeau qu'il ne pouvait trouver, dans son empressement à se rendre où sa présence était si nécessaire.

Charlotte vit d'un coup d'œil les objets qui lui manquaient, et l'endroit où ils étaient placés; elle les lui donna et lui offrit son bras pour l'aider à descendre; le docteur accepta, et se tournant vers Nanon, il lui dit :

— Je ne sais quand je rentrerai, Nanon, si on vient me demander, vous répondrez que vous ignorez où je suis.

Ils sortirent. Le docteur marchait aussi vite que

le lui permettaient ses soixante cinq ans; il frappait le pavé de sa canne de jonc à pomme d'or, ce bruit et celui du frôlement de la mante de soie de sa jeune compagne, interrompaient seuls le silence qui régnait dans les rues désertes; et leurs ombres se dessinaient en s'allongeant aux pâles clartés de la lune, le long des murs des rues qu'ils parcouraient.

Arrivés en face de la préfecture, ils tournèrent à gauche et marchèrent encore quelque temps, puis ils s'arrêtèrent devant la porte cochère d'un hôtel. La jeune fille tira de la poche de son tablier une clef qu'elle mit doucement dans la serrure, et fit passer devant elle le docteur; elle referma la porte avec précaution, saisit dans un coin une lanterne qu'elle y avait déposée, et repris le bras de son compagnon. Ils traversèrent une cour spacieuse, un long vestibule, et entrèrent dans un jardin. Au bout d'une allée, un pavillon qui paraîssait éclairé s'offrit à leurs regards; une porte souvrit, et une femme grande et sèche, d'un abord dur et hautain, parut sur le seuil. On

entendait des plaintes sourdes, des gémissemens étouffés, sortir de l'appartement. La dame descendit deux marches, prit le docteur par la main et l'entraîna, en lui disant impérieusement :

— Arrivez donc Monsieur, vous vous faites bien attendre.

M. Fremin haussa les épaules et ne répondit point. Il s'avança près d'un lit de sangle posé au milieu de la chambre.

Une jeune et belle créature, en proie à d'atroces douleurs, s'y débattait en étouffant ses cris, car sa mère les yeux fixés sur elle, la foudroyait de ses regards, et refoulait dans son sein les plaintes qui s'en échappaient. Le docteur s'approcha d'elle, se recueillit un moment, et lui dit :

— Courage, ma chère enfant.

La jeune personne voulut sourire, ses yeux pleins de larmes exprimèrent au bon vieillard sa

reconnaissance; elle semblait soulagée par sa présence, et ses regards pouvaient au moins, en évitant ceux de sa mère, se reposer sur un visage dont l'expression bienveillante, faisait descendre dans son ame, la sérénité et le courage qui lui étaient si nécessaires dans cet affreux moment. La sueur coulait de son front et inondait son visage, ses cheveux étaient épars, et roulaient en anneaux brillans sur l'oreiller de batiste qui supportait sa jolie tête, et venaient dans leurs ondulations capricieuses, retomber sur son sein nu et haletant.

Charlotte s'était approchée d'elle, et surveillait avec la tendre sollicitude d'une sœur, d'une amie, tous les mouvemens de l'intéressante malade. Elle soutenait sa tête qui retombait affaissée, essuyait les pleurs qui coulaient sur ses joues pâles; refermait avec soin la blanche camisole qui s'entrouvrait à tous momens; relevait sur elle la couverture qui tombait à terre; et puis, l'encourageait tout bas par de douces paroles, par des promesses réitérées qu'on ne pouvait enten-

dre, car elle lui parlait à l'oreille, saisissant les instans où la dame causait avec le docteur, et ne pouvait s'en apercevoir . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Enfin, les vagissemens d'un enfant se firent entendre, la jeune mère à ces premiers cris joignit les mains, et s'écria, mon Dieu! puis elle pria....

Le docteur remit à Charlotte le nouveau né, celle-ci l'enveloppa dans des langes préparés pour le recevoir. La comtesse debout près d'elle, suivait tous ses mouvemens et fixait ses yeux animés par la colère, sur l'innocente créature, qui repoussait déjà de ses membres délicats, le maillot dans lequel on l'emprisonnait. Quand Charlotte eut fini, la comtesse lui dit froidement :

— Charlotte, prenez votre mante et emportez cet enfant; vous connaissez mes ordres.

A ces mots, la jeune personne se souleva, et tournant vers sa mère son visage inondé de larmes :

— Grâce, ma mère! s'écria-t-elle, grâce! pitié pour mon enfant. Ne me l'ôtez pas! Laissez-moi mon fils! c'est mon trésor, ma vie, mon seul bien, je n'en veux pas d'autres, ne me forcez pas à l'abandonner! M. Fremin, intercédez pour lui et pour moi, joignez vos prières aux miennes.... Mon fils! mon fils! criait-elle, donnez-le moi que je le voie, que je l'embrasse! Ma mère, serez-vous infléxible? N'ai-je donc pas assez souffert? Voulez-vous que je meure?... Mais c'est m'ôter la vie que de me ravir mon enfant!...

Le docteur ému jusqu'aux larmes, s'efforçait de la retenir, car elle essayait de sortir de son lit, voulait se jeter aux pieds de sa mère, qui, froide, insensible à ses prières, réitérait par gestes à Charlotte, l'injonction de sortir.

Celle-ci restait immobile, elle pressait sur son sein l'enfant qui s'était endormi, et contemplait son petit visage rosé si calme et si frais.

Le docteur prit les mains de la comtesse.

— Serez-vous sans pitié, Madame, ne pouvez-vous donc accorder la nature avec ce que l'honneur prescrit en pareille circonstance; ne pouvez-vous placer cet enfant chez une personne respectable qui en prendrait soin; songez donc, disait-il, en montrant la jeune personne étendue sur le lit et qui se tordait dans les angoisses du désespoir; songez donc, que cette scène affreuse peut la tuer.

— Eh bien, Monsieur, répondit la comtesse, la mort est préférable au déshonneur. Voulez-vous donc vous-même que je publie ma honte et la sienne; n'est-ce pas assez pour moi d'avoir été obligée de la révéler à des étrangers; non, non, le parti en est pris, le père n'existe plus, l'enfant ira vivre ou mourir, peu m'importe, dans l'asile que la charité éleva aux fruits du crime, et le secret sera bien gardé.

— Il n'est donc plus d'espoir! s'écria une voix douloureuse, eh bien, au moins un baiser, un seul! c'est le premier et le dernier qu'il recevra de sa mère.

Charlotte déposa l'enfant sur le lit, la jeune mère le prit dans ses bras avec transport, le couvrit de baisers, l'inonda de ses larmes, le retenait chaque fois que Charlotte, pour abréger cette scène déchirante, voulait s'en emparer. Enfin affaiblie par les douleurs violentes qu'elle avait supportées pendant plusieurs heures, et par l'émotion qu'elle éprouvait, elle pâlit, ses yeux se fermèrent, ses bras cessèrent de le retenir, elle avait perdu connaissance.

Charlotte profita de ce moment, reprit l'enfant et s'échappa, tandis que le docteur frottait les tempes de la malade avec quelqu'eau spiritueuse, et que la comtesse radoucie par cette douleur si poignante et si vraie, lui prodiguait ses soins.

On entendit quelques instans encore, le sable fin grincer sous les pas de Charlotte; puis le bruit de sa marche s'affaiblit par degrés, et la porte cochère en se refermant sur elle, leur apprit que la pauvre créature, qui venait de recevoir le jour dans cette demeure du luxe et de l'égoïsme, en avait franchi le seuil pour n'y rentrer jamais.

L'hospice.

Nul gardien n'interdit l'enceinte hospitalière ;
Seule une femme y veille, on dirait la pitié...

Madame Desbordes Valmore.

C'était une ame belle et chrétienne,
Toujours calme et toujours en peine :
Il était calme pour lui,
En peine pour autrui ;
C'est bien rare au jour d'aujourd'hui.

L'HOSPICE.

—

Une vieille religieuse, assise sur une petite chaise de paille, berçait doucement sur ses genoux un bel enfant, nouveau né, qui venait d'être déposé à la porte de l'hôpital Saint-Jacques. Elle secouait la tête de temps en temps, et une larme vint obscurcir le verre de ses lunettes qu'elle ôta pour l'essuyer dans le bas de son tablier. Elle regardait à chaque coin des langes; mais aucune

marque n'y était empreinte. Elle dépouilla l'enfant des vêtemens qui le couvraient, et prit dans une armoire des linges plus grossiers appartenant à la maison, et dont elle l'enveloppa. Puis elle lui fit avaler quelques gouttes de lait, et le déposa dans un berceau, en attendant que le jour parut, et qu'il put être inscrit et placé dans une des salles destinées aux enfans abandonnés.

Lorsqu'elle se fut acquittée de cette tâche, à laquelle chaque religieuse est soumise à son tour, en veillant pour secourir les pauvres créatures que le crime ou la misère vient jeter dans ses bras; elle reprit les langes qu'elle avait déposés sur une table, et approchant la lampe qui l'éclairait, elle les examina de nouveau et les plia soigneusement. Tout-à-coup quelque chose résonne sur le pavé, elle regarde, un papier attaché par un ruban noir, était tombé des plis du maillot; elle l'ouvre, il contenait une croix d'or passée aussi dans un ruban, et sur l'enveloppe ces mots étaient écrits :

« Inscrire et baptiser l'enfant sous les noms de Georges-Victor.

La bonne vieille retourna dans tous les sens les objets qu'elle avait sous les yeux, et ne put en découvrir davantage. Elle s'approcha du petit berceau, et passa au cou de l'enfant la croix qu'elle pensait être un souvenir de celle qui lui avait donné la vie, et qui pourrait peut-être, un jour, lui servir à retrouver sa famille, et s'en faire reconnaître.

C'était une bonne et sensible femme; elle contemplait avec compassion le petit être dont la douce et fraîche haleine venait caresser ses joues ridées; elle déposa un baiser sur son front, referma les rideaux, et s'assit près du lit. Elle prit son livre de prières, et lut un instant. Bientôt le sommeil s'empara d'elle, ses yeux s'obscurcirent, ses lèvres remuèrent encore quelque temps par habitude, puis sa tête appesantie tomba sur le scapulaire qui couvrait sa poitrine.

Le lendemain, la religieuse, après avoir satisfait à toutes les formalités exigées pour la réception de l'enfant, le remit à une grosse paysanne

qui était venue chercher à l'hospice un nourrisson, dont la faible pension, payée avec exactitude, devait apporter quelqu'allègement à sa misère. La mère Sainte Agathe le lui recommanda, et lui enjoignit surtout de lui faire porter toujours la croix d'or qu'elle regardait comme un talisman, qui devait le garantir des périls nombreux qui menacent l'enfance; elle l'embrassa tendrement, glissa une pièce de monnaie dans la main de Marceline, qui avait déjà offert son sein au pauvre petit, et la conduisit à la grille qui donne sur la promenade. Elle la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut disparu dans la rue étroite de l'Orme de Chamars, et rentra dans l'église, où elle appela les bénédictions du ciel sur le pauvre orphelin, puis elle reprit ses charitables occupations.

Première douleur.

Hélas! ma fille, je me trouvais si heureuse sur la terre, si contente près de toi, que jamais il ne m'était venu à la pensée que mon bonheur pourrait s'en aller comme il était venu. Pauvre enfant, pardonne-moi, car je n'avais jamais songé à mourir.

Alphonse Brot.

PREMIÈRE DOULEUR.

—

Marceline éleva le petit Georges, et bientôt elle s'habitua à le regarder comme son enfant; il lui appartenait; nulle autre ne lui prodiguait ses soins, mais aussi nulle autre ne recevait ses caresses; elle était tout pour lui, il n'aimait qu'elle, il ne connaîtrait jamais d'autre mère. Déjè sa bouche balbutiait ce nom qui fait tressaillir une femme jusque dans ses entrailles; Marceline sen-

tit qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à le rendre, elle voulut l'adopter; elle avait perdu depuis peu son unique enfant, le frère de lait de Georges. Pouvait-elle le remplacer plus dignement, et si le ciel lui accordait d'autres enfans, l'aimerait-elle moins pour cela? non; elle sentait que son cœur pouvait suffire à tous, et son mari qu'elle consulta accueillit avec joie cette proposition; ils firent part de leur projet au curé qui les encouragea dans cette bonne œuvre, et s'acheminèrent ensemble vers l'hospice où ils déclarèrent que leur intention était d'adopter l'enfant, et de s'en charger entièrement, à moins que ses parens ne vinssent un jour le réclamer. Leurs arrangemens furent bientôt pris, et ils regagnèrent leur chaumière avec Georges, à qui leur piété et leur amour venaient de donner une famille et un nom.

Georges grandissait et embellissait à vue d'œil, de cette beauté dont les mères sont fières et heureuses; il était grand, élancé, ses traits, sans être réguliers, étaient gracieux et empreints de no-

blesse, son front haut et dégagé était couronné d'une chevelure épaisse et brillante qui s'arrondissait en anneaux, et ses yeux noirs étincelaient de mille feux, lorsqu'une contrariété ou une émotion soudaine venait les animer. Il y avait dans ses gestes quelque chose d'impérieux qui annonçait qu'il était né plus pour commander que pour obéir; sa voix brève et forte s'adoucissait lorsqu'il parlait à Marceline, et ses regards devenaient doux et tendres lorsqu'ils se fixaient sur elle. Seule elle possédait le secret de retenir son caractère fougueux et indompté; il était près d'elle, souple et caressant; et si, emporté par son humeur trop vive, il désobéissait ou manquait aux ordres de sa mère, une larme dans les yeux de celle-ci, suffisait pour qu'il se précipitât dans ses bras en implorant un pardon qui lui était toujours accordé; mais la douleur qu'il ressentait de l'avoir affligée, le poursuivait longtemps après qu'elle avait oublié l'offense, et souvent, lorsqu'il était couché et endormi, de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine oppressée, et des songes pénibles troublaient son sommeil ordinairement si paisible et si doux.

Il vécut ainsi plusieurs années, heureux dans ses montagnes, suivant partout son père d'adoption: l'été dans les champs, aux pâturages; l'hiver à la forêt, où il ramassait du bois, et lorsqu'il était parvenu à former un faisceau de branches mortes et sèches qu'il avait dégagées de l'amas de feuilles qui les recouvrait, il revenait joyeux à la chaumière, où il trouvait toujours des mets grossiers et sains pour satisfaire son appétit, et réchauffait ses membres engourdis au feu clair et brillant que son travail lui procurait. Marceline épiait son retour, courait au devant de lui dès qu'elle l'apercevait, et voulait le débarrasser de son fardeau; il s'établissait alors entr'eux une lutte de prévenances dans laquelle Georges restait toujours le maître, car il n'eut pas voulu que sa bonne mère prit la moindre peine pour lui épargner une fatigue dont elle le dédommageait si amplement par ses soins et sa tendresse.

Souvent il passait des matinées entières à poursuivre les vertes demoiselles qui effleuraient les

eaux de leurs aîles de gaze, où les papillons brillans et nacrés qui se reposaient sur l'églantier en fleurs; ou bien il s'asseyait aux bords du Doubs, sur un morceau de roche, et regardait l'eau qui s'enfuyait rapidement, tandis qu'imprudent enfant, ses jambes pendaient sur l'abîme, et que ses chèvres gravissaient, en jouant, le rocher, pour atteindre quelques rares touffes d'herbes qui croissaient entre ses fentes.

Il grimpait à la cime des arbres et suivait jusque dans leurs nids, les rossignols et les fauvettes qu'il écoutait chanter avec tant de plaisir. Il se levait dès l'aube pour tendre ses filets dans la prairie humide de rosée, et rapportait une provision d'oiseaux de toute espèce, dont Marceline faisait hommage au curé, qui avait eu la bonté de s'intéresser au jeune enfant, et qui lui donnait les seules leçons qu'il pût recevoir; à la vérité, l'élève profitait, et son application encourageait le maître. Georges, partout ailleurs vif et emporté, devenait studieux et tranquille près du pasteur, et écoutait avec avidité les récits instructifs et curieux dont il ornait ses leçons.

Il parvint ainsi à sa dix-huitième année, ne désirant rien hors de ce qu'il possédait, aimant avec idolâtrie ses parens d'adoption, travaillant sans relâche pour leur procurer un peu d'aisance, se croyant leur fils, et ne prévoyant pas la honte et le mystère de sa naissance. Marceline et son mari ne voulaient pas le lui révéler; ils craignaient de perdre une partie de cette affection si dévouée dont ils étaient jaloux, et qui les payait au centuple des soins qu'ils avaient prodigués à Georges. Cette imprévoyance lui fut bien funeste; Marceline perdit son mari, il ne lui restait que Georges, sur qui elle concentra toutes ses affections; mais peu de temps après, elle tomba malade; une fièvre aigüe la saisit et l'enleva dans l'espace de trois jours, sans qu'elle ait pu proférer une parole et consoler l'infortuné jeune homme qui, désespéré pressait encore son corps inanimé longtemps après qu'elle n'existait plus. Pendant ces trois affreuses journées elle eut voulu parler, mais sa langue embarrassée ne put articuler aucun son, et le malheureux ne put comprendre l'éloquence de ce regard éteint, ni la pression de cette main glacée qui recherchait encore la sienne.

Bientôt la chaumière fut envahie par d'avides collatéraux, qui fouillaient partout, renversaient sans ménagement les hardes et le linge amassés avec peine par la soigneuse et économe Marceline, dont le cadavre n'était pas encore réfroidi et gisait sur le grabat placé dans un coin.

Georges ne pouvant croire à cette affreuse séparation, n'ayant jamais pensé qu'elle put avoir lieu un jour, ne s'occupait de rien, et embrassait en pleurant le visage froid de sa mère, de sa seule amie. Il fut tiré de son engourdissement par des voix dures et grossières qui l'accablaient d'injures, lui ordonnaient de sortir de l'asile qui l'avait reçu si longtemps, en lui jetant à l'oreille les mots de misérable! d'enfant trouvé!.... Il apprit bientôt l'affreuse vérité; l'horreur de sa position s'offrit toute entière à sa pensée; pour la première fois il rougit de lui-même, et maudit le jour où il avait vu la lumière, et l'impitoyable charité de celle qui l'avait nourri, et dont le sein généreux avait conservé une vie désormais remplie d'amertume et de regrets; mais en reportant ses regards

sur ce lit où reposait encore celle qui l'avait tant aimé, celle à qui il avait dû dix-huit années de bonheur et d'amour, il sentit combien il était coupable; et le cœur bourrelé de remords, il s'élança à genoux devant elle, et cachant sa tête dans la couverture, il pleura et pria longtemps sans s'occuper du mouvement que faisaient autoup de lui d'insensibles héritiers, qui partageaient les dépouilles de sa mère adoptive avant qu'elle fût descendue dans la tombe.

Il demanda et obtint de rester dans la chaumière jusqu'au moment où Marceline la quitterait pour gagner sa dernière demeure; il passa la nuit près d'elle, et le lendemain il suivit le modeste convoi de la veuve. Il portait à la main un petit paquet, noué dans un mouchoir de poche, qui contenait quelques vêtemens qui lui appartenaient, et que les parens de Marceline lui avaient remis; un bâton, coupé à la forêt, soutenait sa marche chancelante, c'était tout son bagage. Il avait emporté avec lui tout ce qu'il possédait, car il ne voulait plus rentrer dans cette maison, vide

désormais des êtres chéris qui l'avaient si longtemps occupée, et qui croyaient lui léguer un abri.

Il était le seul qui pleurât, et ceux qui formaient le cortège s'entretenaient de choses indifférentes, et montraient des physionomies impassibles et glacées. Lorsqu'il vit la bière descendre dans la fosse, lorsque les premières pelletées de terre résonnèrent sur les planches du cercueil, sa douleur, jusque là silencieuse et concentrée, s'exhala en longs cris; le pasteur ému par ce spectacle l'emmena chez lui et voulut lui faire prendre quelque nourriture; il lui parla longtemps, tâcha de ramener le calme et l'espérance dans cette pauvre ame déchirée; puis lorsqu'il put répondre, il le questionna sur ses projets pour l'avenir.

Georges, revenu à lui-même par ces paroles de paix et de consolation, lui dit que, ne connaissant personne, il était sans ressource aucune, doublement orphelin, deux fois abandonné. Il

ne pouvait se résoudre à se mettre aux gages d'un maître dur et grossier, lui qui avait toujours été traité avec tant de tendresse et d'indulgence, et qu'en conséquence, l'état militaire lui paraissant le seul où il n'aurait pas à subir des humiliations dont l'idée revoltait son cœur, il était décidé à se faire soldat, et réclama l'assistance du bon curé pour contracter l'engagement qui devait fixer sa destinée.

Celui-ci l'aida de tout son pouvoir, et quelques jours après, Georges, chargé de son léger bagage, quitta le village qui ne lui offrait désormais que de tristes et douloureux souvenirs, et se dirigea vers Besançon, où se trouvait en garnison le régiment dans lequel il s'était engagé.

Une jeune fille.

C'était une jeune fille de seize ans aux yeux bleus, à la voix douce, au visage pâle.

Alphonse Brot.

Je suis à vous, pourquoi suis-je ainsi? je l'ignore;
J'ai besoin de vous voir, et de vous voir encore,
Et de vous voir toujours. Quand le bruit de vos pas
S'efface, alors je crois que mon cœur ne bat pas;
Vous me manquez, je suis absente de moi-même.
Mais dès qu'enfin ce pas que j'attends et que j'aime
Vient frapper mon oreille, alors il me souvient
Que je vis, et je sens mon ame qui revient.

Victor Hugo.

UNE JEUNE FILLE.

—

Un brillant équipage suivait la route qui sort par la porte taillée, et longe d'un côté les rochers élevés qui servent de base à la citadelle, de l'autre les rivages frais et parfumés du Doubs. Tout-à-coup les chevaux s'éponvantent, se cabrent, et, emportés par la frayeur, s'élancent avec rapidité. Un jeune soldat, qui lisait, assis à quelque distance sur un fragment de rocher détaché de la

montagne, voit le danger, et franchissant d'un bond l'espace qui le sépare de la voiture, il saisit les chevaux à la bride, et les arrête d'une main vigoureuse au moment où, suivant aveuglément leur course, ils se précipitaient dans la rivière.

Ce mouvement suffit pour que d'autres personnes, attirées par les cris qui partaient de la voiture, vinssent l'aider à retenir ces animaux qui, toujours effrayés, se débattaient contre la main qui les retenait; mais le jeune homme, frappé d'une douleur violente et soudaine, tomba à terre, et des flots de sang sortirent de sa bouche.

Une jeune personne qui s'était élancée de la portière dès que les chevaux se furent arrêtés, se précipita près de lui, et s'agenouilla pour supporter sa tête. La robe blanche qu'elle portait fut bientôt converte du sang qu'il vomissait en abondance; une dame, qui l'avait suivie immédiatement, donna en toute hâte des ordres pour qu'on allât chercher à son hôtel un brancard couvert d'un matelas, pour y transporter son généreux

libérateur; en attendant on le porta dans une maison voisine, où les premiers secours lui furent prodigués.

Elle fut obéie avec promptitude, et ses domestiques chargèrent sur leurs épaules le jeune soldat toujours sans connaissance, et marchèrent avec précaution, de peur d'exciter ces affreux vomissemens, auxquels on craignait qu'il ne succombât.

Lorsque Georges revint à lui, il crut rêver; il se trouvait mollement couché dans un lit dont les amples rideaux de soie cramoisie retombaient à l'entour, et ne laissaient passer qu'une lueur douce et faible; il voulut soulever ses bras, mais ils étaient enveloppés de ligatures qui l'empêchaient de se mouvoir; il entendait le chant des oiseaux; il sentait le parfum des fleurs; un vent frais agitait les franges de ses rideaux, et venait par momens caresser son visage brûlant; des voix de femmes, douces et suaves, s'entretenaient tout bas près de lui, il ne pouvait les voir!... puis

on marchait doucement, comme si l'on eût craint de troubler son sommeil....

Il chercha à se rappeler comment il se trouvait là, dans un lieu dont il n'avait aucune idée, environné d'un luxe qu'il ne connaîssait que par la description qu'il en avait lue dans quelques romans; puis sa tête s'égara, il éprouva des vertiges, ses yeux se fermèrent de nouveau, il s'endormit.....

Lorsqu'il s'éveilla, la chambre était éclairée; une jeune fille, debout près de son lit, le contemplait en silence, et semblait attendre l'instant de son réveil; il tourna la tête, et vit son image reflétée dans les glaces qui couvraient les panneaux des boiseries. Plus de doute! ce n'était pas un songe comme il l'avait cru d'abord, il vivait! Il se trouvait dans un appartement somptueux, et par une fenêtre ouverte sur un jardin, des branches de roses et de jasmin, se courbant jusque dans la chambre, répandaient cette douce odeur qu'il avait respirée le matin.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, la jeune fille jeta un cri de joie, et appela à haute voix une femme de chambre d'un certain âge, qui travaillait à la lueur d'une lampe :

— Charlotte, ma bonne Charlotte, il m'a regardée, il m'a reconnue, viens donc vite le voir.

Et s'apercevant qu'il voulait parler, elle posa vivement sa petite main sur la bouche de Georges.

Dire l'effet que produisit en lui le contact de cette main frêle et blanche, serait impossible ! Un feu dévorant circula dans ses veines..... la femme dans toute sa beauté, dans toute sa fraîcheur, dans toute sa délicatesse, venait de se révéler à lui ! Une ame nouvelle sembla éclore dans son sein.... il fut comme éclairé d'une lumière soudaine, et il comprit alors tout ce qu'il y a de poésie et d'amour dans la femme, qu'il n'avait connue jusqu'alors que sous les traits hâlés et communs d'une paysanne, ou sous le minois agaçant et effronté d'une grisette.

Quand il vit cette jeune fille, à peine âgée de seize ans, pencher sa figure gracieuse sur la sienne, lorsqu'il respira l'odeur embaumée de ses beaux cheveux bruns, et lorsqu'il entendit sa voix touchante appeler une autre à partager la joie que lui causait son retour à la vie, il crut encore une fois rêver; mais la petite main restait toujours appuyée sur sa bouche, et l'index de l'autre, posé sur les lèvres fraîches de la jeune personne, semblait l'inviter au silence. Dans ce moment, ses yeux animés par le plaisir, sa figure naïve et mutine, exprimaient tout le bonheur qu'elle éprouvait à commander.

Charlotte s'approcha du lit, et vit avec satisfaction que le malade avait repris connaissance. Elle lui souleva la tête, et l'engagea à avaler quelques gouttes de bouillon; et comme il s'apprêtait à faire quelques questions, la jeune fille impatientée s'écria :

— Buvez donc, M. le soldat, vous parlerez ensuite.

Elle s'assit dans une vaste bergère placée auprès du lit, et dit à Charlotte :

— Que maman sera contente! ma bonne, tu sais comme elle s'inquiétait; pauvre mère! elle ne dormait plus depuis ce fatal accident. Vous rappelez-vous, Monsieur, du jour où vous avez arrêté notre voiture, où sans votre courage nous périssions toutes deux? Je n'oublierai jamais l'instant où vous vous jetâtes au-devant des chevaux, et le coup affreux que vous recûtes dans la poitrine et qui vous renversa, et le sang qui sortait à flots de votre bouche. J'ai cru que vous alliez mourir, et j'ai senti là, dit-elle, en montrant son cœur, une douleur si affreuse que j'ai cru mourir moi-même; puis on vous a transporté à l'hôtel de mon père, car vous êtes ici chez le marquis de Loulans. A propos, dites-moi donc votre nom? à présent que nous pourrons causer ensemble, il faut bien que je sache comment vous nommer.

— Georges, Mademoiselle.

— Georges, répéta-t-elle.

Et voyant qu'il n'ajoutait rien, elle reprit :

— Moi je me nomme Valentine; mais voilà que j'ai perdu le fil de mon récit. Où en étais-je donc, Charlotte?

— Au moment où M. Georges fut transporté ici...

— Ah oui, tu as raison; eh bien on vous amena mourant, le médecin vous attendait, et tout d'abord il vous saigna aux deux bras; il choisit pour votre appartement ce pavillon, situé au milieu du jardin, et éloigné de la rue, afin que vous n'entendissiez aucun bruit, et que vous pussiez y dormir tranquille. Voilà dix jours que la fièvre ne vous a pas quitté; nous nous désolions, maman et moi, de l'affreuse position à laquelle votre dévouement vous avait réduit, et ma bonne mère priait nuit et jour pour votre rétablissement. J'ai obtenu d'elle de venir, avec mon ouvrage, m'établir ici une partie de la journée, près de ma bonne Charlotte, qui vous a soigné comme une mère. J'ai trouvé le temps bien long; j'allais

souvent ouvrir vos rideaux, pensant qu'au réveil le délire cesserait; mais chaque fois vos yeux secs et brûlans se fixaient sur moi avec une expression d'égarement qui me faisait trembler, et je me sauvais auprès de ma bonne. Aujourd'hui quelle joie j'ai ressentie, lorsqu'en vous éveillant, vos yeux, abattus par la fièvre, n'ont exprimé que l'étonnement bien naturel que vous causait la vue d'un appartement que vous ne connaissiez pas, et de personnes qui vous sont étrangères.....

Valentine continuait son babil ingenu; Georges l'écoutait avidement, il aurait craint de perdre une de ses paroles, et regardait avec admiration sa physionomie franche et mobile, et les gestes multipliés dont elle accompagnait son récit.

Tout-à-coup elle se leva et s'élança du pavillon.

Elle venait d'apercevoir sa mère dans l'allée du jardin; elle lui sauta au cou, l'embrassa à plusieurs reprises en lui disant :

— Il a repris connaissance, maman, il est sauvé!

Georges la vit rentrer avec une dame d'une quarantaine d'années, dont la figure douce et prévenante inspirait l'affection, tandis que sa démarche grave et posée commandait le respect.

Il se mit sur son séant, et baisa la main que la dame lui tendait; il la remercia avec effusion des soins dont elle l'avait entouré, et dont il n'avait pu encore, privé de sa raison, lui exprimer toute sa reconnaissance.

— Ne parlons pas de cela, Monsieur, dit-elle; quoique je fasse, je vous serai toujours redevable. Ne m'avez-vous pas sauvée d'une mort certaine, et n'avez-vous pas fait plus encore, en arrachant ma fille, ma Valentine bien-aimée, au sort affreux qui m'attendait, et qu'elle allait partager; mais, ajouta-t-elle en souriant, je crains que notre présence vous fatigue, il vous faut du repos; viens, ma fille, laissons Monsieur, Charlotte veillera à ce qu'il ne lui manque rien.

— Maman, reprit Valentine, en joignant les mains, laisse-moi ici, je t'en conjure; je me tairai, je te promets de ne pas parler. Je suis si bien, je t'assure que je n'ai jamais tant travaillé que depuis que je suis garde-malade.

La marquise sortit, Valentine prit place près de la lampe, et travailla dans une broderie. Elle s'entretenait à voix basse avec Charlotte, et détournait la tête de temps en temps pour regarder Georges, qui ne perdait aucun de ses mouvemens.

A dix heures, un domestique vint la prévenir que sa mère l'attendait; elle embrassa Charlotte, et s'approchant du lit, elle vit que Georges ne dormait pas, elle lui prit la main et dit, en agitant sa tête :

— Bonne nuit, M. Georges, à demain.

L'aveu.

Quand tu me regardes, mon cœur bat avec tant de violence qu'il me semble que je vais mourir; car tes yeux sont tendres comme ceux de la gazelle. Dis-moi que tu m'aimes; dis-le, répète-le sans cesse, que j'entende de ta bouche ces mots plus doux que le premier songe d'amour.

Madame Cottin.

L'AVEU.

—

Les jours suivans, Georges put se lever quelques instans. Il était bien faible, il avait maigri; mais sa figure n'avait rien perdu de l'air de noblesse et de distinction qui y était empreint. Valentine lui tenait fidèle compagnie; elle travaillait, lisait, cueillait dans le jardin des fleurs dont elle ornait sa chambre, ou lui racontait des espiégleries de pension, des histoires de jeunes

filles, simples et naïves comme elles; elle se rappelait ses jeux et riait de ce rire que la jeunesse seule connaît. Georges riait avec elle, il s'oubliait lui-même, il ne pensait pas que dans quelques jours il lui faudrait reprendre son uniforme, quitter sa charmante compagne et ces beaux appartemens, pour retrouver ses grossiers compagnons d'armes et sa caserne aux murs nus et dépouillés. Il aimait Valentine avec passion, avec idolâtrie, et les instans qu'elle passait loin de lui, étaient autant d'heures retranchées de son existence.

Depuis quelques jours elle était rêveuse, embarrassée, elle rougissait en le regardant, et ses yeux avaient, en s'attachant sur lui, une expression de langueur et d'intérêt qui le faisait tressaillir chaque fois qu'il rencontrait ses regards. Cependant elle passait toujours près de lui une partie de ses journées; l'aidait à faire un tour de promenade; le forçait de s'asseoir sur un banc, tandis qu'elle cueillait des violettes, prenait place auprès de lui, et faisait un bouquet qu'elle met-

tait dans son sein; un jour elle le perdit, le chercha quelque temps, puis alla cueillir d'autres fleurs pour le remplacer. Le lendemain, en s'approchant du lit de Georges qui dormait encore, elle vit une de ses mains qui pressait le bouquet qu'elle avait perdu la veille; elle sortit du pavillon sans avoir été entendue, et pendant toute la journée elle fut distraite et préoccupée; elle remarqua que Georges portait souvent à sa bouche un objet caché et sur lequel il imprimait ses lèvres; elle ne pouvait le voir, mais l'avait deviné.

Georges lui-même s'aperçut bientôt de la cause du trouble involontaire que Valentine éprouvait près de lui; il s'en réjouit, il était au comble du bonheur; aimé d'une femme qu'il adorait, d'une femme jeune, jolie, spirituelle, bien élevée, et surtout, simple, bonne, naïve, pleine de confiance et d'abandon. Il allait s'en séparer, quitter les lieux qu'elle habitait; mais il était tranquille, elle ne l'oublierait pas, son cœur répondait de celui de Valentine, et pourtant ils ne s'étaient rien dit, rien avoué!

Enfin le jour de son départ arriva, lui-même l'avait fixé; il était rétabli, et sentait qu'il ne pouvait rester plus long-temps dans cette maison hospitalière sans être accusé d'indiscrétion. Il remercia tendrement Charlotte qui l'avait si bien soigné pendant sa maladie, et fut vivement touché lorsqu'il vit des larmes dans les yeux de la bonne créature qui s'était attachée au jeune militaire, et qui ressentait pour lui une affection toute maternelle. Il monta ensuite dans l'appartement de la marquise; ne rencontrant sur son chemin aucun domestique, il entra dans un salon, et regarda partout s'il verrait quelqu'un.

Les sons d'un piano et la voix de Valentine, qui chantait gaîment une barcarole vive et légère, dirigèrent ses pas vers un boudoir, situé à l'extrémité du salon. Il resta sur le seuil pour l'écouter; mais en levant la tête, elle vit dans la glace, placée au-dessus de l'instrument, la figure encore pâle de Georges qui lui souriait; elle s'arrêta brusquement, et se retourna au moment où celui-ci, ivre d'amour, oubliant la distance qui

les séparait, se précipitait à ses pieds en balbutiant sans suite des mots qu'elle entendait à peine. Elle fut effrayée de ce mouvement, et voulut se lever; mais il s'était saisi de ses mains et la retenait avec force :

— Restez, lui disait-il, restez, Valentine, il faut que vous sachiez que je vous aime, que je vous ai aimée le premier jour où je vous ai vue; il faut que vous me disiez aussi : Georges, je t'aime! car je le sais; mais je veux l'entendre de votre bouche. Voyez-vous, Valentine, j'ai long-temps cherché à comprimer cet amour insensé, j'ai fait tous mes efforts pour bannir de mon cœur une image trop chère, je ne le puis; il faut que vous m'aimiez, sans cela je ne saurais vivre, c'est la vie ou la mort que je viens vous demander!

Valentine ne répond pas, sa tête est tombée sur l'épaule de Georges, elle pleure, quand soudain un cri qu'elle entend, la rappelle à elle-mêmême. Georges se lève; la marquise, debout à quelques pas d'eux, s'appuyait en chancelant sur

le marbre d'une console; dans leur délire ils ne l'avaient point entendue, et la malheureuse mère, attérée, n'avait pu annoncer sa présence que par le cri douloureux qui lui était échappé.

Georges sortit de la maison comme un fou; il rentra dans son quartier, ne dit rien à ses camarades qui s'empressaient autour de lui, et resta plusieurs jours dans une douleur sombre et funeste. Vainement il passa devant l'hôtel, tout était fermé, le silence y régnait; il attendait que la porte s'ouvrît, et n'osait interroger les habitans des maisons voisines. Il ne revit plus Valentine, et rien ne décéla que la maison fût habitée.

Cependant il espérait encore; et durant plusieurs mois, il vint tous les jours contempler cette maison où il avait passé des heures si douces et si joyeuses; il ne sentait ni l'ardeur brûlante du soleil, ni la pluie qui le transperçait; il n'entendait pas le bruit du tonnerre qui grondait sur sa tête, et ne voyait point les éclairs qui sillonnaient la nue et décrivaient des cercles brillans autour

de lui. Il était insensible à tout, et l'image seule de Valentine, le sentiment de son amour lui rappelaient qu'il existait. Absorbé par une seule pensée, sa vie n'était que machinale; il ne répondait souvent pas aux questions qu'on lui adressait, ou ne proférait que des phrases incohérentes; aussi ses chefs et ses camarades demeurèrent-ils persuadés que l'accident qu'il avait éprouvé, avait détruit une partie de ses facultés intellectuelles, et qu'il tombait dans l'idiotisme; alors les railleries, auxquelles souvent il avait été en butte sans s'en apercevoir, cessèrent aussitôt, et chacun lui témoigna une tendre pitié.

Ine noce

A tes côtés venait, avec un air de fête,
Un homme heureux d'oser te parler et te voir,
Et comme tu levais vers lui ta belle tête,
J'avais cette pensée amère à concevoir :

Oh ! qu'est-ce que l'amour qui ne peut pas lui dire
Que celui-là qui l'aime est près d'elle à deux pas,
Ayant soif d'un regard, implorant un sourire?
. . . . . .

Marmier.

Où suis-je? le sol fuit sous mes pieds ! l'air m'oppresse!
Ah ! si j'allais mourir sans l'avoir vu, non, non !
Mais tantôt affaiblie et pâle de tendresse,
Que me restera-t-il à lui dire?... Son nom !
Oui, son nom dans ma voix est un secret intime,
Un langage où toujours mon destin parlera ;
C'est mon cri de bonheur, c'est la foi qui m'anime,
C'est ma seule éloquence, il la reconnaîtra?

Madame Desbordes Valmore.

UNE NOCE.

—

Un matin que Georges venait, comme de coutume, s'asseoir sur la borne d'une maison en face de l'hôtel, il remarqua que les fenêtres en étaient ouvertes. De nombreux domestiques entraient ou sortaient d'un air empressé; bientôt il entend le roulement de plusieurs voitures, il reconnaît la livrée de la marquise. Une berline s'arrête, la portière s'ouvre, un homme, jeune encore, mis

avec beaucoup d'élégance, en descend et se retourne, pour offrir la main à une jeune personne vêtue en mariée, couverte de diamans et de dentelles. C'est Valentine, mais qu'elle est changée! son visage, naguère rond et frais, est pâle et alongé; ses yeux, si brillans et si gais, sont ternes et caves; et toute sa personne présente la même teinte blanche et mate; on ne sait, sur sa poitrine nue, où s'arrête l'étoffe et commence la chair; on ne peut distinguer sur son front les pétales blancs des roses qui l'entourent. Elle remercie par un triste sourire le jeune homme qui la conduit d'un air de triomphe, et qui dévore de ses regards la jeune fiancée, qu'on croirait plutôt couverte d'un linceuil que d'une robe nuptiale.

Georges voit descendre successivement des autres équipages la marquise et les parens des époux, dont les visages radieux expriment une vive satisfaction. Cependant il ne peut en croire ses yeux, et, s'approchant d'un groupe, il écoute les commentaires des commères du voisinage sur les diverses personnes qu'il vient d'entrevoir; on

parle de Valentine. Chacun vante ses vertus, sa beauté; on la plaint, car l'époux qu'elle a choisi, au dire des interlocuteurs, est bien peu digne d'elle; il est riche, il est noble; mais il est débauché, joueur, et, à trente ans, il est usé par les excès du vice.

Georges étouffe, il court comme un forcené dans les rues, les promenades; il sort de la ville, parcourt les environs, s'assied, marche de nouveau; parle tout bas, pleure, se frappe le front, la poitrine; puis, après avoir couru tout le jour, épuisé de besoin et de lassitude, il se retrouve le soir, sans savoir comment, devant l'hôtel, dont une partie de la façade est splendidement éclairée. Il entend les sons d'un orchestre, on danse; il voit les couples légers passer devant lui en tournoyant; des personnes placées dans l'embrasure d'une croisée ouverte, recherchent un air plus frais, et s'entretiennent gaiement. Il entend leurs rires joyeux, leur conversation spirituelle et badine; il s'indigne de les voir heureux, tandis qu'il souffre.

Vers minuit, une chambre placée à l'extrémité de l'hôtel, s'éclaire subitement; il se précipite de ce côté, la porte du balcon est ouverte, le vent soulève les draperies, il voit entrer deux femmes de chambre, et bientôt Valentine paraît, presque portée par sa mère; elle fait signe qu'elle a besoin d'air, et s'avance vers le balcon; elle s'appuie sur la rampe; ses yeux errent quelque temps dans la rue, puis, tout-à-coup, elle tend les bras et s'écrie : Georges!...

La marquise accourt, et voit en effet le jeune soldat qui s'était avancé sous la fenêtre, au cri de Valentine; elle veut l'entraîner, mais celle-ci résiste et s'attache avec force aux barreaux de fer, qui s'impriment dans sa main délicate. La marquise la supplie de rentrer, mais elle ne l'écoute pas, et regarde Georges, qui reste là immobile; enfin, vaincue par les instances de sa mère, elle joint les mains, et prenant à son tour une attitude suppliante :

— Eh bien, dit-elle, encore un souvenir!...

Elle détache précipitamment le voile posé sur sa tête, arrache les épingles qui retenaient sa couronne de roses blanches, et la lance à Georges, qui s'était jeté à genoux pour la recevoir.

Elle disparaît, la croisée se referme, les rideaux tombent, et cette frêle barrière semble à Georges un mur d'airain élevé entre lui et l'innocente victime. Il presse sur ses lèvres la couronne virginale, la met dans son sein, et retourne prendre sa place contre la maison voisine, les yeux constamment fixés sur la chambre de Valentine.

Bientôt une ombre se dessine sur les rideaux : c'est un homme. Plusieurs fois de suite il voit passer devant lui cette apparition qui grandit à ses yeux, et lui semble un fantôme; puis tout-à-coup les lumières s'éteignent, et tout rentre dans l'obscurité. Alors sa rage et son désespoir ne connaissent plus de bornes : il se représente Valentine, froide et livide comme un cadavre, se débattant dans les embrassemens de cet homme

usé et flétri par la débauche, qui sortit la veille des bras d'une courtisane pour y rentrer le lendemain, après avoir souillé de ses lèvres impures les lèvres fraîches et chastes de celle qu'il aime. Il croit entendre ses pleurs et le rire infernal de cet homme qui ne croit point à la pudeur, et pour lequel l'innocent effroi qu'elle éprouve n'est que ruse et coquetterie. Il l'a respectée, un autre la possède.....

Il se déchire la poitrine; ses ongles entrent profondément dans la chair, le sang coule des sillons qu'ils y ont creusés, et pénètre dans les fleurs pures et blanches de la couronne de Valentine. Il quitte, sans s'en douter, ce lieu de tortures, et parcourt en gémissant les rues qui l'avoisinent; il est en proie à une frénésie ardente. Après mille détours, il se trouve tout-à-coup sur une grande place; un immense bâtiment s'étend devant lui, une grille en fer en défend l'approche; il s'avance, une sentinelle lui crie : qui vive! il ne peut répondre; trois fois le même cri se répète, et le même silence lui succède;

enfin on entend une détonation, et au même instant un bruit sourd comme celui d'un corps qui tombe, fait retentir le pavé.

La mort.

Quand le fil de ma vie (hélas il tient à peine),
Tombera du fuseau qui le retient encore ;
Quand ton nom mêlé dans mon sort
Ne se nourrira plus de ma mourante haleine ;
Quand une main fidèle aura senti ma main
Se réfroidir sans lui répondre ;
Quand mon dernier espoir qu'un souffle va confondre,
Ne trouvera plus ton chemin ;
Prends mon deuil : un pavot, une feuille d'absynthe,
Quelques lilas d'avril dont j'aimai tant la fleur !
Durant tout un printemps qu'ils sèchent sur ton cœur ;
Je t'en prie, un printemps ! cette espérance est sainte !
J'ai souffert, et jamais d'importunes clameurs
N'ont rappelé vers moi ton amitié distraite ;
Va, j'en veux à la mort qui sera moins discrète,
Et je ne serai plus quand tu liras : je meurs...

Madame Desbordes Valmore.

LA MORT.

—

Un homme mourant est couché dans un des lits de la salle militaire de l'hôpital St-Jacques; sa poitrine est oppressée, il fait signe qu'il veut écrire, car il peut à peine parler; il n'a que peu d'instans à vivre, et veut tracer ses dernières volontés. Une jeune sœur, au visage doux et compâtissant, dépose sur le lit l'écritoire et le papier qui lui sont nécessaires, et arrange derrière lui

les oreillers qui doivent l'aider à le soutenir; il se recueille un moment, essuie une larme, et trace ces mots :

« Je vais mourir, Valentine; je t'aimais, tu ap-
« partiens à un autre, n'ai-je pas assez vécu? Tu
« m'as donné un souvenir, je vais te le rendre,
« là-haut il me serait inutile. Si l'ame est immor-
« telle, pourrais-je t'oublier; mon cœur t'ap-
« partenait tout entier, sans partage; je n'avais
« personne à aimer, personne qui songeât à moi;
« je te lègue tout ce que je possède : c'est peu de
« chose, mais c'est un souvenir de ma mère, je
« crois, et tu le conserveras, n'est-ce pas, ma
« bien-aimée, en mémoire de moi. Adieu. »

GEORGES VICTOR.

Il tira de son sein la couronne ensanglantée et le bouquet de violettes desséchées qu'il avait ravi à Valentine, détacha de son cou une croix d'or qui y était suspendue; y joignit le billet et les enveloppa dans un papier sur lequel il mit l'adresse de la marquise. Lorsqu'il eut fini :

— Ma sœur, dit-il, en se tournant vers la religieuse qui le regardait d'un œil attendri, vous paraissez si bonne, si charitable, que je m'adresse à vous avec confiance pour exécuter les dernières volontés d'un mourant. Voilà un paquet dont je vous prie de vous charger jusqu'à ma mort, et, lorsque je ne serai plus, promettez-moi de le remettre, vous-même, à la personne à laquelle il est adressé : j'ai besoin de cette promesse pour mourir tranquille.

— Je m'en charge, répondit-elle, et vos désirs seront remplis.

— Merci, ma bonne sœur, merci; à-présent je suis tout à vous; j'ai fini mes comptes avec la terre, priez monsieur l'aumônier de passer quelques instans auprès de moi.

La religieuse sortit et revint bientôt accompagnée d'un prêtre qui écouta d'un air pénétré les aveux du jeune homme. Il lui donna l'absolution, lui mit entre les mains un crucifix d'ébène, tandis qu'à genoux, près du lit, il récitait les prières des agonisans; lorsqu'il eut fini, il se leva et

voulut l'exhorter encore; mais en se penchant vers lui, il s'aperçut que son ame s'était envolée, et qu'il n'existait plus.....

Le soir même, une sœur de charité se présenta à l'hôtel de la marquise, et demanda si elle était visible; on la conduisit, en traversant plusieurs appartemens, jusqu'au boudoir, où elle vit une jeune femme, pâle et défaite, à demi couchée sur un canapé : une dame beaucoup plus âgée, assise à côté d'elle, lisait haut.

La religieuse s'avança humblement; à son approche, les dames se levèrent, et la plus jeune lui offrit sa place, qu'elle refusa; elle tira de la longue poche attachée à son côté, un paquet cacheté, qu'elle remit à la marquise, qui l'ouvrit; mais celle-ci n'eut pas plutôt jeté les yeux sur ce qu'il contenait, qu'elle pâlit; ses cheveux se dressèrent, une sueur froide couvrit son corps, qu'un tremblement convulsif agitait; elle lut le billet, et regardant la signature, elle s'écria : c'est lui!

— Qui donc? ma mère, dit la jeune femme épouvantée....

— Ton frère, mon fils!.....

Bientôt, par les soins de la marquise, le corps de Georges fut transporté dans une de ses terres, et maintenant un marbre somptueux couvre la dépouille mortelle de celui dont une pierre fut le premier berceau.

LA

NOUVELLE NINA.

Sa faiblesse, inclinée au bord de la fontaine,
Y suspendit mes pas;
Seul à quelqu'ombre amie il racontait sa peine,
Car il parlait tout bas.

Madame Desbordes Valmore.

p. 181

LA NOUVELLE NINA.

—

Par une froide matinée du mois de mai, une petite carriole suivait lentement la route qui conduit de Commercy à Neufchâteau. Deux femmes l'occupaient; le conducteur, paysan d'une trentaine d'années, était descendu pour soulager son cheval, et menait par la bride le pauvre animal, qui, boiteux et souffrant, paraissait céder sous les efforts qu'il faisait pour tirer la voiture des

ornières profondes de la route. Les deux voyageuses étaient ma mère et moi; nous aurions bien voulu, comme notre conducteur, pouvoir descendre, et hâtant le pas, arriver avant lui au petit village que nous apercevions à peu de distance; mais le temps était si mauvais, le vent soufflait avec tant de force, la route était tellement inondée, que c'eût été une extravagance d'essayer; et il nous fallut supporter le froid, qui nous avait engourdies, et la pluie, qui, chassée avec violence, nous frappait au visage, et nous avait transpercées presqu'autant que si nous eussions voyagé en voiture découverte.

Aussi, ma joie fut grande lorsqu'après avoir fait quelques pas dans le village, nous arrivâmes devant la seule auberge qu'il possédât, et qui me parut d'abord un lieu de plaisance, tant j'étais heureuse d'échapper pour un instant aux désagrémens du voyage.

Notre entrée attira l'attention des habitans de la maison, et effaroucha une trentaine de canards

qui barbotaient au milieu de la cour dans une mare; ils s'enfuirent à notre approche, en jetant des cris discordans et sauvages; ce bruit réveilla, dans son écurie, le garçon d'auberge, qui parut sur le seuil, se détirant, et ouvrant en bâillant une bouche énorme, qui empêchait de distinguer ses traits; il s'achemina lentement vers nous pour dételer le cheval; notre conducteur lui frappa sur l'épaule d'un air de connaissance, en lui recommandant d'en prendre soin.

Pendant ce temps, la maîtresse de l'auberge, petite femme de bonne mine, mise avec la plus grande propreté, s'avança pour nous aider à descendre; mais comme la carriole n'avait point de marche-pieds, et qu'elle se trouvait assez haut perchée sur les brancards, elle appela une petite fille de mon âge à-peu-près, que la curiosité avait attirée sur la porte, et lui dit de nous apporter une chaise; celle-ci obéit à l'ordre de sa mère, et malgré l'empressement qu'elle mit à l'exécuter, j'étais hors de la voiture, qu'elle traversait encore l'espace qui la séparait de nous.

Je courus aussitôt près du feu, qui brillait dans la grande cheminée de la cuisine, et je m'assis sur une escabelle qui se trouvait auprès; lorsque ma mère entra suivie de l'hôtesse, cette dernière la fit passer dans une salle voisine, garnie tout autour de tables en noyer ciré; je l'y suivis. L'aspect de cette pièce était propre, et pourtant en y entrant je fus frappée d'une sensation désagréable; le plafond en était noirci par la fumée du tabac, dont l'odeur, confondue avec celle des copieuses libations qui s'y faisaient, s'était imprégnée dans les murs mêmes, et formait un mélange qui me soulevait le cœur.

Je voulus retourner dans la cuisine, mais l'hôtesse s'y opposa, insistant avec politesse, pour que je restasse dans la plus belle pièce de la maison, observant que c'était le seul lieu qui convînt à une demoiselle. Nous espérions qu'il suffirait de quelques heures de repos à notre pauvre attelage, pour être remis de sa blessure, et continuer notre voyage; mais, à mon grand désappointement, notre conducteur, qui avait envoyé

quérir la faculté, vint nous dire que le vétérinaire avait déclaré qu'il était impossible de songer à partir avant le lendemain.

A cette nouvelle, je me mis à pleurer, désolée de passer vingt-quatre heures dans une auberge de village, par un temps affreux, n'ayant pour tout spectacle que les gouttières, d'où l'eau ruisselait tellement qu'on ne pouvait mettre le nez dehors sans être inondé, les cris des volailles, qui s'envolaient effrayées à l'approche de chaque passant, les grognemens des porcs, le hennissement des chevaux, les aboiemens du chien de basse-cour enchaîné dans son chenil, et le chant faux et monotone du garçon d'écurie, qui accompagnait chaque couplet d'un sifflement en guise de ritournelle, que terminaient quelques juremens bien prononcés.

Vers midi, le temps s'éclaircit un peu; quelques rayons d'un soleil pâle et fade percèrent les nuages qui passaient rapidement emportés par le vent, et la pluie cessa tout-à-fait. Cette vue me

combla de joie, et malgré la boue qui couvrait la rue du village, je ne pus résister au désir de sortir; et prenant sous le bras Marguerite, la fille de notre hôtesse, avec qui j'avais déjà fait connaissance, je sortis de la maison, joyeuse de sentir le grand air, et de voir le soleil, que je croyais caché pour toujours, faire briller aux feuilles des arbres les larges gouttes de pluie qui y restaient suspendues.

Comme nous marchions sans but, Marguerite me demanda où je voulais aller; je lui répondis que le lieu de promenade m'était indifférent, pourvu que je me promenasse, et que je m'abandonnais à elle entièrement. Elle me fit quelques observations sur la légèreté de ma chaussure, sur le froid vif qui nous pénétrait et qui pourrait m'enrhumer; mais je ne voulus rien entendre, et j'eusse préféré recevoir une ondée que de me renfermer si tôt dans la salle enfumée et vineuse de l'auberge. Lorsqu'elle me vit si bien déterminée, elle me proposa d'aller chez une de ses tantes, qui demeurait au bas du village, et dont

nous apercevions la maison, séparée des autres par une petite prairie.

Le site était charmant; le village était bâti en amphithéâtre, adossé à une colline qui semblait borner l'horizon. Les vitraux coloriés de l'église brillaient aux rayons du soleil, et sa flèche aiguë dominait les maisons entourées d'arbres verts, dont le feuillage frais et nouveau faisait ressortir la couche blanche qui les recouvrait; deux chaînes de montagnes peu élevées se déroulaient à droite et à gauche, et de vastes vergers, de riches prairies, s'étendaient dans la vallée à perte de vue.

Malgré la différence d'éducation, l'intimité est bientôt établie entre jeunes filles de quatorze ans; et Marguerite, dont la figure douce et modeste annonçait un bon caractère et des manières moins grossières que celles des paysannes en général, me plut infiniment. Tout en jasant, nous arrivâmes au petit pré qui longeait le chemin. Nous marchions vite; mais là, je m'arrêtai brusquement....

Au milieu du pré, et à quelques pas de nous, une source d'eau vive jaillissait, et s'étendait dans un bassin creusé par la nature; puis s'échappant par une légère incision, coulait sur des cailloux blancs, qui reflétaient en paillettes la lumière vive et pure qui nous éclairait en ce moment; de gros arbres, dont la force et la hauteur annonçaient un grand nombre d'années, l'entouraient et formaient un berceau épais, à travers lequel perçait avec peine un rayon de soleil; un de ces arbres, abattu par le temps, était tombé à leurs pieds, et dans sa chute, cette masse énorme avait roulé au bord de la fontaine, et servait d'un côté de parapet, ou d'appui aux jeunes filles qui y venaient puiser de l'eau.

Je ne me rappelle pas d'avoir vu, dans mes nombreux voyages, un site qui m'ait frappée d'une plus agréable surprise; mais ce qui redoubla mon étonnement, ce fut le spectacle qu'il offrit à mes yeux.

Sur cet arbre renversé, une jeune personne

était assise; ses jambes pendaient sur la fontaine, et le mouvement qu'elle leur imprimait marquait la mesure; elle suivait le même mouvement avec sa tête, qu'elle balançait lentement, et qui semblait servir d'accompagnement au rhythme cadencé d'une tyrolienne qu'elle chantait d'une voix faible, mais pure; il me sembla que les paroles qu'elle prononçait étaient étrangères : je ne me trompais pas, elle chantait en allemand; mais ces accens, qui nous paraissent si durs et si grossiers, avaient dans sa bouche quelque chose de suave et de moelleux que je ne puis définir; elle rendait surtout ces sons gutturaux, si difficiles pour un gosier français, avec une perfection admirable. Je restais immobile, et ma curiosité était vivement excitée par le tableau que j'avais sous les yeux; je n'osais parler, dans la crainte que le son de ma voix, en frappant son oreille, n'interrompît cette délicieuse mélodie; j'étendis le bras vers elle, et j'interrogeai du regard Marguerite, qui restait à mes côtés. Elle me comprit, et se penchant à mon oreille :

— C'est Thérèse la folle, me dit-elle.

A ces mots, je sentis un frisson courir sur tout mon corps, et je fus saisie de l'effroi dont je n'ai jamais pu me défendre à l'aspect des êtres privés de leur raison.

Cependant ces chants si doux m'attiraient; il me semblait que celle dont la voix touchante m'allait à l'ame, ne pouvait être à craindre, et dégageant mon bras de celui de ma compagne, je m'avançai dans le sentier qui conduisait à la fontaine. Marguerite devina mon projet, et me saisissant par ma robe, elle me retint avec force, en me disant d'une voix altérée :

— N'approchez pas, n'approchez pas!

— Pourquoi? lui dis-je tout effrayée.

— N'ayez pas peur, reprit-elle, Thérèse n'est pas méchante, mais elle est si malheureuse!.... vous la feriez pleurer!

L'air de compassion naïve avec lequel elle prononça ces paroles me pénétra, et je fis quelques pas en arrière. Je sentis presqu'un remords du

mouvement qui m'avait portée à examiner cette pauvre créature comme un objet de curiosité, et je me disposais à continuer ma course, lorsque ses chants, que j'entendais à peine depuis quelques instans, reprirent avec plus de force, et que sa voix douce et claire fit vibrer de nouveau toutes les cordes de mon ame; alors je n'y tins plus, et voulant absolument voir de près cet être qui me semblait extraordinaire, je fis signe à Marguerite de m'attendre, et j'entrai dans le sentier.

Thérèse me tournait presque le dos, je n'avais pu voir sa figure; je m'imaginais qu'elle devait être jolie, et cette idée contribua à l'emporter dans mon esprit sur la crainte que j'éprouvais d'affliger cette pauvre fille. Je marchai avec précaution, et lorsque je fus à quelques pas d'elle, je quittai le sentier, j'entrai dans l'herbe mouillée, et faisant un détour, je parvins à gagner un des gros arbres derrière lequel je me tapis de manière à ne pouvoir être aperçue de Thérèse, et pourtant en avançant la tête, je la distinguais parfaitement, aucun de ses mouvemens ne pouvait m'échapper.

Je la voyais de profil; elle n'avait pas changé d'attitude, et paraissait profondément occupée à tresser une couronne de joncs cueillis au bord de la fontaine; de temps en temps elle s'arrêtait et la posait sur la tête d'un beau levrier blanc couché à côté d'elle; d'autres fois elle prenait dans un petit panier un morceau de pain qu'elle émiettait, et qu'elle présentait dans sa main amaigrie au fidèle animal, qui portait sur elle des regards tristes et caressans; alors elle abaissait vers lui ses grands yeux noirs, ombragés de longues et soyeuses paupières, et prononçait à demi-voix ces mots : Pauvre Oscar! puis elle recommençait sa guirlande et sa romance, et cet éternel balancement de tête qui faisait mal à voir.

Ses traits étaient beaux et réguliers; elle était d'une pâleur blafarde, et si elle fût restée immobile, elle eût semblé de marbre. Ses yeux bien fendus étaient presque toujours baissés vers la terre, et lorsque par hasard elle les fixait sur les objets environnans, ils prenaient une expression d'égarement qui prouvait assez l'aliénation dont

elle était atteinte; elle était grande, bien faite, mais d'une maigreur effrayante; on voyait que le chagrin avait laissé des traces profondes sur cet être bien jeune encore, et qui peu de temps auparavant avait dû être d'une beauté ravissante.

Elle était vêtue d'une longue robe bleue, un fichu de même couleur couvrait ses épaules, et sa tête était enveloppée d'un autre fichu de mousseline d'une blancheur éclatante; une chose qui m'étonna, c'est que pas un cheveu ne paraissait sous cette coiffure; en l'examinant plus attentivement, je vis qu'ils avaient été coupés, car un reflet noir, qui parut derrière sa tête dans un moment où elle se baissa, me prouva qu'autrefois une chevelure brillante devait orner et embellir cette figure encore gracieuse, malgré les souffrances qui l'avaient altérée, et la bizarrerie de son costume.

Je restai là long-temps; mais enfin voyant qu'elle ne faisait aucun mouvement, et jugeant qu'elle pourrait ne pas s'en aller de si tôt, je me

décidai à sortir de ma cachette et à rejoindre Marguerite, qui me témoignait par ses gestes l'impatience qu'elle éprouvait de me voir revenir. Je regagnai la route avec les mêmes précautions que j'avais prises pour la quitter, et j'arrivai près de la petite paysanne, qui se morfondait assise sur une pierre, sans que la pauvre insensée se fût doutée que sa vue avait servi à satisfaire l'indiscrète curiosité d'un enfant.

Nous nous remîmes en marche, et durant le trajet j'accablai Marguerite de questions sur Thérèse; mais soit que cette infortunée n'intéressât pas son cœur, soit que, par un effet de l'habitude, elle n'eût plus le privilége de l'émouvoir, je n'en pus presque rien tirer. Il y a six mois, me dit-elle, Thérèse tomba malade, on crut qu'elle mourrait; cependant elle s'est rétablie, mais la connaissance qu'elle avait perdue pendant sa maladie ne lui est jamais revenue. Long-temps on ne la laissa pas sortir, ou bien elle ne sortait qu'avec sa sœur ou sa mère; comme elle ne s'écarte pas du village, et ne va qu'à la fontaine, on ne la suit

plus, et tous les jours la pauvre Thérèse vient ici tresser des couronnes et chanter; mais il paraît qu'elle ne sait qu'une chanson, car c'est toujours la même qu'elle répète, et je ne conçois pas que vous la trouviez jolie : d'abord on n'en comprend pas les paroles, et puis c'est un air si lent qu'il endort; j'aime bien mieux celle-ci, ajouta-t-elle, tenez, écoutez :

Et, d'une voix aigre et fausse, elle cria à tue-tête :

Il était une bergère...

Je me bouchai les oreilles et la priai de cesser, car les accens de la folle y parvenaient encore, et le babil élevé de Marguerite m'ennuyait, parce qu'il m'empêchait de saisir les sons de cette voix d'ange qui murmurait autour de moi. Nous entrâmes chez sa tante; la bonne femme nous fit l'accueil le plus gracieux, nous offrit de la crême, de la galette, enfin tout ce qu'elle possédait qui pût exciter la gourmandise de deux petites filles; je refusai tout, espérant par là engager Margue-

rite à revenir plus tôt à la maison. Je voulais connaître l'histoire de Thérèse, et je pensais que ma mère pourrait obtenir de l'hôtesse des renseignemens plus sûrs et plus précis que ceux que j'avais reçus de Marguerite.

Mais celle-ci se trouvait bien et ne songeait point à s'en aller; elle mangeait avec avidité, et ses deux joues, gonflées par le gâteau qu'elle entassait dans sa bouche, ne lui permettaient pas de répondre aux questions réitérées de sa tante sur le hasard qui nous avait amenées chez elle, et sur le motif qui faisait séjourner dans le village des personnes dont l'extérieur différait de celui des paysannes endimanchées, qui fréquentaient l'auberge les jours de foire et de marché.

Enfin elle cessa de manger, et lorsque sa gourmandise fut satisfaite, elle ne demanda pas mieux que de retourner chez elle, où il lui restait à faire une tâche de tricot que sa mère lui imposait chaque jour.

Nous revînmes par le même chemin; en passant devant le pré, je ne vis plus Thérèse, elle avait disparu. En rentrant je fis part à ma mère de ce que j'avais vu, et je la priai de demander à l'hôtesse quelques détails sur la jeune folle. La journée s'avançait, il y avait peu de monde à l'auberge, et lorsque les voyageurs furent couchés, la bonne femme prit son ouvrage, et s'approchant d'une table autour de laquelle nous étions assises, elle nous raconta ainsi l'histoire de Thérèse.

La séduction.

Qu'est-ce, après tout, qu'une femme? l'occupation d'un moment, une coupe fragile qui renferme une goutte de rosée, qu'on porte à ses lèvres et qu'on jette par-dessus son épaule; une femme, c'est une partie de plaisir! Ne pourrait-on pas dire quand on en rencontre une : voilà une belle nuit qui passe? et ne serait-ce pas un grand écolier en pareilles matières que celui qui baisserait les yeux devant elle, qui se dirait tout bas : « Voilà peut-être le bonheur d'une vie entière. » et qui la laisserait passer.

Alfred de Musset.

LA SÉDUCTION.

—

« C'ÉTAIT une bien jolie fille, Madame, dit-elle à ma mère, une fille pieuse, bonne et sage, qui faisait l'orgueil de sa mère et qui en était adorée; mais Dieu punit toujours les préférences des parens dans ceux qui en sont l'objet, et plus d'une fois j'ai dit à la mère Bertrand : « Votre Thérèse est une charmante créature, mais vous l'élevez trop en demoiselle, vous la caressez trop, cela

vous causera des chagrins; » et malheureusement j'ai dit vrai, car la pauvre mère meurt de douleur de voir sa fille chérie perdue pour elle à tout jamais.

« La mère Bertrand n'a pas toujours habité le village; elle avait épousé un militaire, et longtemps elle a couru le monde. Il fallait l'entendre, il y a quelques années, raconter ses voyages, elle était si gaie, si heureuse, qu'on ne se lassait point de l'écouter; et moi, Madame, qui ne suis ni bavarde, ni paresseuse, je me suis surprise causant avec elle une heure entière dans la rue, et croyant m'être à peine arrêtée, c'est qu'elle avait toujours du nouveau à dire; et puis c'est une bonne femme, obligeante, serviable et point du tout médisante; enfin, comme je vous le disais, après bien des voyages dans tous les pays, son mari prit sa retraite, et ils revinrent ici avec leurs deux filles, Louise et Thérèse.

« Pendant son absence ses parens étaient morts; il ne lui restait que des cousins éloignés, qui ne

la connaissaient pas; mais elle est si bonne et si franche, qu'ils l'aimèrent bientôt autant que s'ils ne l'avaient jamais quittée. Elle établit une petite boutique; ses filles faisaient de la dentelle, et ce fut ainsi qu'ils vécurent plusieurs années dans l'aisance et le repos.

« Il y a un an environ qu'on reçut ici la nouvelle qu'un régiment de cavalerie prussienne, en garnison à Commercy, devait venir s'établir dans le canton, en effet le lendemain il arriva, et le colonel choisit notre village pour le lieu de sa résidence; il fut logé chez le plus riche fermier, mais un jour il voulut changer de demeure, et désigna la maison de la mère Bertrand comme celle qu'il avait choisie. La pauvre femme était bien embarrassée, car sa maison est propre, mais petite, et en se resserrant le plus possible, elle ne pouvait offrir au colonel qu'une chambre et un cabinet; celui-ci s'en contenta et vint s'installer chez elle.

« Pendant quelque temps elle ne se douta de

rien, puis elle s'aperçut qu'il entrait souvent dans la chambre où Louise et Thérèse travaillaient; il s'asseyait près d'elles des heures entières, sous prétexte d'enseigner à Thérèse des airs de son pays, qu'elle chantait à ravir, et qui demandaient de l'étude parce qu'elle ignorait l'allemand. La pauvre mère n'osait rien dire, mais elle souffrait de ces fréquentes visites; elle avait aussi remarqué le soin extraordinaire que Thérèse apportait à sa toilette et à l'arrangement de sa chambre, le feu dont son regard s'animait lorsqu'on parlait du beau colonel, et la rougeur qui couvrait son visage lorsqu'il s'approchait et qu'il fixait sur elle des regards qu'il savait rendre doux et trompeurs.

« Thérèse semblait malade, elle ne dormait plus, ses belles couleurs disparaissaient, elle n'en était peut-être que plus intéressante; mais enfin ces symptômes n'échappèrent point à la bonne mère; elle vit que sa fille aimait malheureusement un homme qui réunissait les qualités les plus propres à séduire un cœur neuf et aimant, mais dont la position dans le monde, le rang, le grade, la

fortune, le pays qui l'avait vu naître, ne pouvaient faire concevoir l'espérance de son union avec elle.

« La pauvre femme se tourmentait sans cesse; elle était toujours sur les pas de Thérèse, épiant un mot, un geste, un regard, et ne sachant comment faire pour la guérir d'un sentiment qui faisait déjà tant de ravages dans son ame pure et confiante.

« Enfin elle crut en avoir trouvé le moyen: un jeune homme, nommé Claude Charvin, fils d'un riche fermier, était passionnément amoureux de Thérèse; il l'avait demandée en mariage, et celle-ci, sans le repousser positivement, avait annoncé qu'elle y réfléchirait et qu'elle rendrait réponse à une époque fixée (c'était avant l'arrivée du régiment); mais lorsque le colonel vint demeurer chez elle, et qu'après quelque temps elle eut répondu à l'amour qu'il lui témoignait, tous les avantages de son union avec Claude disparurent à ses yeux, et elle ne voulut plus en entendre parler.

« La pauvre mère, qui cachait avec soin l'égarement de sa fille, répondit à Claude que Thérèse demandait encore quelques jours de réflexion; puis elle la prit à part, et lui faisant sentir avec force les chagrins qu'elle se préparait en se livrant à un attachement qui ne pouvait être légitimé par aucun lien, puisqu'il n'était pas probable qu'un homme riche et noble voulût épouser une pauvre fille, elle la conjura, pour échapper à un sentiment qui ferait le malheur de sa vie, et à la honte qui la couvrirait s'il venait à être connu, d'accepter la main de Claude, dont l'excellent caractère lui promettait un bonheur pur et durable.

« Thérèse refusa, elle pleurait amèrement, mais enfin elle refusa. Pour la première fois de sa vie, elle désobéit à sa mère qui ordonnait, priait, conjurait sa fille d'avoir pitié d'elle-même, se traînait, embrassait ses genoux, et arrosait de larmes les mains de son enfant. Thérèse fut inébranlable dans sa résolution; pourtant elle promit à sa mère de ne plus revoir le colonel. Elle tint parole en apparence; mais tous les soirs, lorsqu'on était

couché, elle se levait doucement et se rendait à la fontaine, où l'attendait le monstre qui se faisait un jeu de l'amour et de la crédulité de cette pauvre fille; là ils passaient des heures entières, puis ils se quittaient, prenaient chacun une route différente, et rentraient dans la maison avant les premiers rayons du jour.

« Thérèse, qui n'était qu'entraînée et non corrompue, souffrait de sa dissimulation, et lorsqu'elle voyait les yeux de sa mère, remplis de larmes, se fixer sur elle avec tendresse, elle pressait ses mains dans les siennes, les couvrait de baisers, et semblait prête à lui ouvrir son cœur; puis elle s'arrêtait et concentrait en elle-même le secret de ses fautes; ce n'était pas qu'elle doutât de l'amour de sa mère, mais lorsqu'une jeune fille a cessé une fois de placer sa confiance dans ce guide fidèle et sûr que la nature lui a donné, la fausse honte, qui l'avait empêchée d'avouer une première faute, la retient pour la seconde, et c'est ainsi qu'elle se trouve entraînée dans une suite d'égaremens, et plonge dans le vice une vie qui

eût été heureuse encore, si elle eût cherché dans le sein de sa mère, ce qu'on y trouve toujours, l'indulgence et le pardon.

« Le bonheur de Thérèse (si c'en était un) fut de peu de durée; après six mois de séjour ici, le régiment reçut l'ordre de partir; à cette nouvelle elle s'abandonna à la douleur la plus vive, oubliant toute prudence, et ne songeant point à cacher aux regards des méchans le chagrin qui la dévorait. Le colonel, tout entier aux préparatifs de son départ, s'occupait peu d'elle, cependant on assure qu'il paraissait affecté; en effet il eût fallu lui supposer une ame bien vile, pour n'être pas touché du désespoir de cette innocente créature, dont il avait détruit le bonheur et décoloré l'existence.

« Il partit; le jour même, Thérèse fut saisie d'une fièvre ardente, elle perdit connaissance, et demeura deux mois entre la vie et la mort. Pendant toute sa maladie, elle ne souffrait auprès d'elle que sa mère, qui seule parvenait par ses

caresses à calmer les violens accès auxquels elle était en proie, et dans lesquels elle appelait à grands cris celui qui l'avait indignement trompée.

« La jeunesse l'emporta, elle revint à la vie, mais sa raison, qui l'avait abandonnée dès les premiers jours, ne reparut plus, et la pauvre mère, qui s'était réjouie d'abord, eut à pleurer de nouveau et plus amèrement encore sur le malheur qui l'accablait.

« Claude, qui l'aimait toujours malgré ses fautes, espérait qu'elle oublierait l'infâme qui l'avait séduite, et que, touchée de la constance de son amour, elle consentirait à unir son sort au sien; mais jugez de sa douleur, lorsque les médecins déclarèrent qu'il n'y avait aucun espoir qu'elle pût recouvrer sa raison. Le pauvre garçon erra en désespéré, pendant plusieurs jours, dans tous les environs; il refusait toute nourriture, et sa famille désolée craignait de le voir subir le même sort que Thérèse; il formait mille projets, voulait courir après le colonel, le tuer et venger ainsi le

déshonneur de celle qu'il aimait tant; enfin il se calma, et l'on put croire que cette douleur si vive avait cédé aux tendres consolations qui lui étaient prodiguées.

« Ses parens se tranquillisèrent, et cessèrent d'exercer sur lui cette surveillance active dont ils l'avaient entouré, lorsqu'un soir on le chercha vainement à l'heure du souper, il avait disparu; on s'inquiéta; cependant il avait été si tranquille pendant la journée, qu'aucun pressentiment sinistre ne vint les occuper; on supposa qu'il était allé voir quelque camarade qui l'avait retenu, et que le lendemain, de bonne heure, il reviendrait prendre sa part des travaux de la journée.

« Dès le matin son père, appuyé sur la palissade qui entoure la basse-cour, regardait sur la route s'il ne verrait point paraître son fils, lorsqu'il vit venir à lui plusieurs jeunes gens du village; ils entrèrent dans la cour, quatre d'entr'eux portaient un brancard, et le malheureux père, soulevant le drap qui le couvrait, vit le cadavre de son fils!...

« Les jeunes gens racontèrent que le matin, étant allés pêcher dans un étang voisin, ils avaient aperçu comme un corps qui flottait sur l'eau, qu'ayant dirigé leur barque vers cet objet qu'ils distinguaient à peine, ils avaient vu un homme, et qu'en s'approchant davantage ils avaient eu la douleur de reconnaître dans cet homme leur bon et fidèle ami Claude Charvin; ils prirent ce corps inanimé, l'enveloppèrent pour le réchauffer, le suspendirent pour lui faire rendre l'eau qu'il avait avalée, enfin essayèrent tous les moyens qu'ils connaissaient pour le rappeler à la vie; mais voyant que tout était inutile, ils le mirent sur un brancard, et s'acheminèrent vers la ferme, ne sachant comment préparer l'honnête famille au coup inattendu qui allait la frapper.

« Le lendemain Claude fut enterré; notre curé, par égard pour sa famille, permit qu'il entrât dans l'église, et lui rendit les derniers devoirs. Pendant le service, au moment où le chantre, assisté des jeunes gens, entonnait l'office des morts, on entendit une voix perçante qui se joignait aux leurs,

et faisait retentir la voûte de ses accens, c'était celle de Thérèse; la malheureuse s'était échappée, et voyant la foule se diriger vers l'église, elle l'avait suivie sans se douter que celui qu'accompagnait tant de regrets et de larmes, était mort victime de son amour pour elle.

« Elle était entrée, et profitant du premier moment de confusion qui suit toujours l'arrivée du cortége dans le chœur, s'était agenouillée à la tête du cercueil; elle resta là quelques instans, chantant et souriant aux personnes qui voulaient l'entraîner hors de l'église, car sa vue faisait bien du mal à ces pauvres parens, qui suivaient à sa dernière demeure ce fils qu'ils chérissaient.

« Long-temps on la retint prisonnière; mais on s'aperçut que cette réclusion forcée, en altérant sa santé, augmentait la durée de ses accès. Après s'être assuré qu'elle ne s'écartait point, et que le but de ses courses était toujours la fontaine, on la laissa sortir, et depuis ce temps elle y passe ses journées, toujours suivie d'Oscar, et chantant sans cesse l'air favori de celui qu'elle aimait. »

Il était tard, le récit avait été long, et j'avais avancé le bas de Marguerite de manière à lui laisser, pendant trois jours au moins, liberté toute entière; nous remerciâmes notre bonne hôtesse, qui se retira en nous souhaitant une bonne nuit; mais, soit que le lit de plumes, dans lequel je m'enfonçai jusqu'aux oreilles, ne me parût pas un coucher très-commode, soit que les souris, qui grattaient dans la paillasse, m'empêchassent de sommeiller, j'eus beaucoup de peine à m'endormir; l'histoire de Thérèse m'occupa, j'y rêvai toute la nuit, et je m'éveillai le cœur serré en pensant aux malheurs de cette pauvre fille.

Cependant le soleil brillait à travers les fentes des volets, et traçait un rayon lumineux qui se reflétait sur les rideaux de serge verte qui m'entouraient; je sautai hors du lit, j'ouvris la fenêtre, et je vis, à ma grande satisfaction, le valet d'écurie qui se disposait à atteler notre cheval parfaitement remis de son accident de la veille.

J'allais partir, et je sautais de joie, pourtant je

regrettais Marguerite et sa mère, qui nous avaient comblées d'attentions; après les avoir embrassées avec effusion, je montai en voiture, et le cœur me battit de plaisir aux premiers cahots que je ressentis.

Nous descendîmes le village au pas, notre conducteur causait avec le garçon d'auberge; en approchant de la prairie, j'entendis distinctement la voix de Thérèse, et je dis à ma mère d'écouter; mais l'entretien animé de nos compagnons de route empêchait de saisir toutes les inflexions de sa voix douce et touchante, et j'allais les prier de cesser un moment, lorsque le domestique, la montrant du manche de son fouet, s'écria d'un ton de moquerie grossière et insultante :

— Chante, chante, tu chanteras long-temps avant qu'il revienne; puis, se tournant en riant vers son interlocuteur : — C'est Thérèse la folle.

Elle était déjà là!

DÉVOUEMENT.

Une rencontre.

Connaissez-vous la vierge brune,
Aussi belle qu'un clair de lune
Par un beau soir,
Dont l'œil reluit sous la dentelle.....

Quelquefois aussi sur la pierre
Elle murmure avec mystère
Des mots secrets;
Et puis la douce créature
S'en va répandre de l'eau pure
Sur ses bouquets.

Léonce de P...
Lith de Jobard, Dijon

UNE RENCONTRE.

—

Voulez-vous accepter mon bras, Mademoiselle..... Ne marchez donc pas si vite..... Dieux! quelle jolie jambe, quel pied mignon!....

Il était dix heures, une jeune fille venait de sortir d'un grand magasin de lingerie de la rue Richelieu, et se dirigeait vers le boulevard; elle marchait depuis un moment, lorsqu'elle entendit

derrière elle le pas d'un homme qui semblait suivre le sien; elle y fit d'abord peu d'attention, mais quelques mots prononcés à demi-voix et presqu'à son oreille, ne lui permirent plus de douter que ce ne fût à elle qu'on en voulût. Au moment de quitter le boulevard, un sentiment de curiosité invincible la porta à regarder celui qui la poursuivait avec tant de persévérance; elle vit un jeune homme de la plus élégante tournure, mis en bourgeois, mais le ruban qui ornait sa boutonnière, et de jolies moustaches noires, relevées avec soin, la convainquirent que c'était un officier appartenant à l'un des régimens formant la garnison de Paris; il surprit le regard rapide qu'elle jeta sur lui, et se rapprocha d'elle.

La jeune personne eut peur de ce mouvement; elle se mit à courir, entra dans la rue du faubourg Montmartre, et arriva en peu d'instans devant la boutique d'un épicier; elle s'y jeta haletante, épuisée par la course qu'elle venait de faire, et tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur un ballot de café qui se trouvait à côté du comptoir.

Bon Dieu! qu'avez-vous, Mariette? s'écria une grosse femme qui dormait à moitié dans un grand fauteuil en cuir, et que sa brusque entrée avait réveillée en sursaut :

— Comme vous êtes pâle! Que vous est-il donc arrivé?

Mais la jeune fille ne pouvait répondre, elle était suffoquée; elle s'efforça de sourire pour rassurer Madame Durand.

Celle-ci continuait ses exclamations, qui attirèrent bientôt un garçon de boutique. C'était un jeune homme grand, robuste; ses manches de chemise, relevées jusqu'au coude, laissaient voir des bras nerveux sur lesquels ses muscles se dessinaient fortement; il portait sur la tête un bonnet grec rouge, d'où s'échappaient des boucles de cheveux noirs; ses yeux noirs aussi avaient une expression dure et quelquefois farouche; mais lorsqu'il vit Mariette, son regard s'adoucit et n'exprima plus qu'une tendre sollicitude. Avant de lui faire aucune question, il courut à l'arrière-

boutique et en rapporta un verre d'eau, dont il lui fit avaler quelques gorgées, tandis que Madame Durand s'exclamait et s'empressait auprès de la jeune fille; celle-ci, les yeux tournés vers la rue, suivait avec inquiétude tous les mouvemens de l'officier, qui cherchait à pénétrer de ses regards ce qui se passait chez l'épicier; enfin las d'attendre, il se retira. Alors Mariette raconta à Madame Durand et à Urbain la manière dont ce jeune homme l'avait suivie, et la conversation qu'il avait voulu engager et dont il avait fait tous les frais.

— Je ne lui ai pas répondu un mot, dit-elle, et d'ailleurs j'en eusse été incapable, j'avais le gosier tellement serré par la frayeur que cet homme m'inspirait, qu'à peine pouvais-je respirer; quelques instans encore et j'étouffais! Heureusement je suis arrivée, et me voilà tranquille auprès de vous, ma bonne Madame Durand.

L'excellente femme sourit, car, en suivant la direction qu'avaient prise les regards de Mariette,

elle vit que si cette dernière était reconnaissante des soins qu'elle lui avait prodigués, une partie de sa sécurité se portait sur Urbain, qui, debout, l'examinait en fronçant le sourcil et murmurant entre ses dents : « Le drôle! » Mariette s'aperçut du mécontentement qu'il manifestait, et s'adressant à lui :

— Voulez-vous m'accompagner jusqu'à ma chambre, Urbain?

Il ne répondit pas; elle se tourna vers l'épicière, et lui dit en lui faisant une révérence gracieuse :

— En vous remerciant, Madame Durand, bonne nuit. Puis elle prit dans la poche de son tablier un rouleau de bougie qu'elle alluma à la lampe qui brûlait sur le comptoir. Elle monta les cinq étages, suivie d'Urbain qui ne disait mot; arrivée sur le pallier qui précédait les deux petites chambres composant son modeste logement, elle se retournait pour le remercier, lorsqu'il lui dit d'un ton qu'il tâchait de rendre doux :

— Promettez-moi, Mariette, de ne plus rentrer si tard.

— Mon Dieu! je le voudrais bien, s'écria-t-elle, mais comment faire? l'ouvrage presse; aimeriez-vous donc mieux que je passasse la nuit au magasin?

— Sans doute.

Puis, après un moment de réflexion : — Non, non, quand vous devrez veiller, vous me préviendrez et j'irai attendre votre sortie.

— Je ferai ce que vous voudrez, Urbain.

— Mariette, ajouta-t-il, en se rapprochant d'elle et la fixant d'un air sévère, Mariette, vous êtes jolie, je vous aime, je donnerais ma vie pour vous; mais si vous étiez capable d'écouter les discours de ces freluquets d'officiers qui ne cherchent qu'à tromper les jeunes filles, et qui les éblouissent par le clinquant de leur uniforme; si

celui qui vous a suivie ce soir continuait ses poursuites, si vous les encouragiez, malheur à lui! malheur à vous! je serais capable de tout.

La jeune fille, attérée par ces paroles et par l'air menaçant qui les accompagnait, fondit en larmes, et ne put y répondre que par ses sanglots. Urbain eut un moment de regret de l'emportement auquel il s'était livré, et lui tendant la main :

— Pardon, Mariette, pardon, j'ai tort, faisons la paix; et aussitôt elle posa sa main blanche et potelée dans celle du jeune homme, qui la porta à ses lèvres, et, sans rien ajouter, il descendit rapidement l'escalier.

Mariette entra dans sa chambre; après avoir tiré le verrou de la porte et allumé sa chandelle, elle s'assit contre une table de noyer, et appuyant sa tête dans ses mains, elle pleura doucement. Les réflexions abondèrent dans son esprit, et pour la première fois de sa vie; car à dix-sept ans qu'elle avait alors, on ne réfléchit guère. Elle aimait sin-

cèrement Urbain, et s'affligeait qu'il pût en douter. Il avait pris sur elle un grand ascendant, plusieurs fois il avait manifesté une disposition prononcée à la jalousie, mais Mariette, douce, confiante, sûre de son innocence, n'y avait vu qu'une contradiction par laquelle il s'amusait à l'éprouver; elle ne s'en était point alarmée, et si la pensée qu'il pouvait concevoir sur elle quelques soupçons avait traversé son cœur, elle se le rappelait à peine, et c'était comme un songe pénible dont on repousse le souvenir.

En sortant du magasin, où elle était demeurée deux heures plus tard que de coutume, Mariette sentait que son estomac ferait honneur au petit repas qu'elle prenait chaque soir; mais après l'émotion qu'elle venait d'éprouver, son appétit était passé; la pauvre fille se déshabilla lentement, plia avec soin toutes les pièces de son ajustement, et lorsqu'il ne lui resta plus qu'une petite jupe de calicot et son corset, elle se mit à genoux devant un tableau représentant un Christ doré sur un fond de velours noir, qui était placé à la tête de

sa couchette, prit de l'eau dans le bénitier d'ivoire suspendu au-dessous, et commença sa prière. Malgré sa ferveur, l'image d'Urbain en courroux venait à tout moment se placer entre elle et Dieu, et chaque fois un soupir, qu'elle ne pouvait retenir, s'exhalait de son sein.

Lorsqu'elle eut fini, elle s'approcha d'un petit miroir, et vit que ses yeux étaient rouges et gonflés; comme l'instinct de coquetterie abandonne rarement une jeune fille, même dans ses chagrins qui sont si courts et si tôt effacés, elle prit une tasse, y versa de l'eau, et bassina ses jolis yeux, dont l'expression languissante répandait un charme infini sur sa petite figure ronde et fraîche. Elle se souleva sur la pointe des pieds, examina sa taille si mince et si gracieuse, et il lui parut alors tout naturel qu'un jeune homme l'eût suivie, à Paris surtout, où les femmes les plus éhontées savent prendre à propos l'extérieur décent et réservé qui n'appartient qu'à la vertu.

Cette idée la consola presque, et elle se disposa

à se coucher; mais, au moment d'entrer au lit, elle se souvint qu'elle avait oublié d'arroser son jardin, qui consistait dans un rosier de Bengale, un pied de pensées et un lilas de Perse, qu'Urbain lui avait offerts pour sa fête, et qu'il avait transplantés dans une caisse qui garnissait sa fenêtre. Les fleurs prospéraient, car, à la hauteur où elles se trouvaient placées, rien n'interceptait les rayons du soleil, ni le souffle d'un air pur qui venait les caresser. Elle remua la terre desséchée, afin que l'eau pût pénétrer jusqu'aux racines, et détacha ensuite de la croisée une cage qui renfermait un serin apprivoisé, son ami, son compagnon dans la solitude où elle vivait, qui venait se poser en chantant sur son épaule, ou becqueter sur ses lèvres les graines qu'elle lui présentait. Lorsqu'elle eut satisfait à tous ces petits soins, elle retourna voir si sa clef n'était pas restée dans la serrure, puis elle se coucha en chantant, et quelques instans après on n'entendait plus que le bruit régulier de sa respiration douce et fraîche : Mariette dormait.

Le père de Mariette, nommé Clément, était un ouvrier maçon, qui, fort jeune encore, avait épousé une fille pauvre, mais sage; ils s'aimaient tendrement, ils étaient tous deux économes, laborieux; le mari ne manquait jamais d'ouvrage; la femme savait coudre, et le salaire qu'ils retiraient de leurs travaux répandait l'aisance dans leur petit ménage. Clément avait fait venir de son pays sa mère déjà âgée; il voulait qu'elle trouvât près de lui le bonheur et le repos nécessaires à ses vieux jours; et la bonne femme tâchait encore de se rendre utile et d'aider sa bru, afin que celle-ci eût plus de temps pour se livrer aux ouvrages d'aiguille qu'elle entreprenait. Ils vivaient unis, et dans le quartier, Clément et sa femme étaient cités, l'un pour sa sobriété et sa bonne conduite; l'autre pour sa douceur, son intelligence et son économie.

Ils étaient mariés depuis un an, et déjà la jeune femme prévoyait l'instant où elle pourrait présenter à son époux un nouvel être à aimer, lorsqu'il arriva qu'un jour, travaillant au faîte d'un bâti-

ment très-élevé, Clément tomba; son corps ne présenta, après sa chute, qu'une masse informe, fracassée, et dont plusieurs débris avaient jailli sur le pavé.

C'est dans cet état qu'on le rapporta chez lui, sans prévenir sa femme, qui, en le voyant, fut saisie de douleurs violentes et spontanées; au bout de quelques heures elle mit au monde une fille, puis elle expira.

Le spectacle de si grands malheurs émut vivement les voisins accourus pour porter secours à la pauvre veuve; ils se cotisèrent, et placèrent en nourrice la petite fille qui, frêle, délicate et née avant terme, semblait avoir peu de jours à vivre. Chacun s'empressa aussi d'aider la vieille mère inconsolable. Mais, comme tout s'use, la pitié qu'elle inspirait s'affaiblit bientôt et fit place à l'indifférence, et la malheureuse entrevit le moment où elle serait obligée de mendier pour soutenir sa triste existence. Elle sentit alors la nécessité de se créer une industrie : elle loua une

échoppe, acheta des fruits, les revendit, et parvint ainsi à subvenir à ses besoins et à ceux de l'innocente créature dont elle était chargée. Celle-ci, soignée avec affection par la femme qui l'avait nourrie, était devenue une jolie petite fille, blonde, rieuse et lutine, dont les traits offraient aux regards de sa grand'mère l'image chérie de ceux à qui elle devait le jour.

La bonne vieille parvint, à force de travail et de privations, à amasser une petite somme qui la mit à même de placer Mariette dans un des meilleurs ateliers de lingerie de la capitale, où la jeune fille se fit aimer et remarquer des maîtres de la maison par son zèle, sa douceur et son assiduité. Elle gagna bientôt assez pour que sa grand'mère pût se reposer, et rendit avec usure à sa vieillesse caduque les soins qu'elle en avait reçus dans sa débile enfance. Elles quittèrent l'échoppe, et vinrent s'établir dans un petit logement au cinquième, rue du Faubourg Montmartre. Mariette acheta quelques meubles qu'elle cirait avec soin, et dans lesquels elle se mirait; elle garnit de ri-

deaux blancs l'alcôve qui contenait deux petits lits jumeaux, où elles reposaient toutes deux, et plaça devant sa fenêtre une mousseline transparente, qui interdit aux curieux la vue de son réduit.

Lorsqu'elle vint habiter la maison de Madame Durand, Urbain y était déjà; il remarqua la jeune ouvrière et regarda son arrivée comme une bonne fortune, qui lui promettait un agréable passe-temps. Il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé dans ses conjectures, et séduit par la modestie et la décence de Mariette, son caprice de jeune homme fit place à un attachement solide, fondé sur de solides vertus et sur le respect que lui inspiraient surtout l'amour filial et les soins dont Mariette comblait sa grand'mère. Il devait un jour hériter d'une petite fortune; il pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de l'offrir en partage à une jeune personne qui réunissait les qualités les plus désirables dans une mère de famille, et dont la sagesse et l'économie valaient une dot.

Il profita un jour de l'absence de Mariette, et s'adressa à la vieille femme, qui, surprise et charmée d'une fortune inespérée pour sa petite fille, accueillit avec joie sa proposition. Le soir même, elle en fit part à Mariette. La jeune fille y fut d'abord peu sensible, cependant elle céda aux raisonnemens de sa grand'mère, et finit par s'attacher vivement à Urbain, qui avait pour elle les attentions les plus soutenues, les soins les plus délicats.

Déjà leur mariage se préparait : ils en avaient déterminé l'époque. La bonne vieille se réjouissait du bonheur de Mariette, et attendait avec impatience le jour qui devait fixer sa destinée; il semblait qu'elle prévît une séparation prochaine, et qu'elle sentît venir l'instant où elle ne pourrait plus veiller sur sa fille, et le besoin qu'aurait celle-ci d'un protecteur tendre et prudent, qui écartât d'elle les dangers qui entourent la jeunesse et l'inexpérience. Mais la pauvre mère ne put le voir ce jour tant désiré!..... Un soir, en rentrant, Mariette la trouva étendue sur le plancher : elle était frappée de paralysie.

Elle vécut ainsi quelques jours encore, entourée des soins les plus tendres; Mariette et Urbain, chacun à son tour, veillaient près d'elle et ne quittaient pas son chevet; mais elle s'affaiblissait sensiblement, ses forces diminuaient, elle s'éteignait comme une lampe qui manque d'alimens; pourtant elle trouva encore, à ses derniers momens, assez d'énergie pour recommander à Urbain le bonheur de sa fille chérie, et étendit ses mains décharnées et tremblantes sur le front de celle qui, par sa tendresse, lui avait procuré, après tant de rudes épreuves, encore quelques jours de bonheur.

Il y avait deux mois qu'elle avait cessé de vivre, et Mariette ne voulait se marier qu'à l'expiration de son deuil; Urbain murmurait souvent de ce retard, mais il était forcé de s'y soumettre.

Elle lui peignait avec tant d'éloquence les regrets que lui causait la perte qu'elle venait d'éprouver, et le respect dont elle croyait devoir entourer son souvenir, qu'il se taisait et n'osait

parler de rapprocher une époque destinée à la joie et aux plaisirs. Ils en étaient là, lorsque Mariette fit la rencontre dont il est parlé précédemment; depuis elle ne s'attarda plus, mais soit hasard, soit que le jeune officier voulût réellement s'attacher à ses pas et poursuivre une conquête qu'il croyait facile, elle le rencontra souvent, et le vit plus d'une fois se promener de long en large dans la rue de Richelieu, et s'approcher des vitraux du magasin dans lequel elle travaillait. Mais Mariette était sage, et n'avait nullement le désir de lui plaire; elle ne répondit point à ses avances, s'habitua à sa vue, et finit même par ne plus le remarquer.

Un coeur de femme.

Oh ! méprise qui voudra le cœur des femmes, c'est le plus pur limon qu'ait pétri la main de Dieu. Rien n'est sublime comme de voir la nature des anges servir à deux genoux la force humaine, de voir les femmes se faire un bonheur de la souffrance, et tourner pour elles seules le calice amer qui passe à la bouche des hommes. C'est toujours pour elles la continuation des angoisses du sauveur; c'est l'agonie immense et acceptée avec joie au jardin des olives. Pauvres femmes ! méprise qui voudra vos nobles cœurs; s'il y a un paradis, votre place y sera plus belle que la nôtre, et s'il est une justice, elle sera plus indulgente pour vos crimes que pour nos fautes.

Edouard Viller.

UN CŒUR DE FEMME.

—

Le 29 juillet, Mariette, appuyée sur sa croisée, écoutait attentivement les sons confus et menaçans qui partaient des boulevards; elle entendait dans plusieurs directions le bruit de la fusillade et le grondement du canon; puis c'étaient des vociférations, des cris de mort et de vengeance, des plaintes sourdes, une rumeur toujours croissante, qui l'épouvantaient et glaçaient son sang

dans ses veines. La pauvre fille n'osait sortir, et pourtant elle souffrait d'être ainsi emprisonnée et livrée aux plus vives inquiétudes sur le sort d'Urbain, qui, dès les premiers mouvemens qui eurent lieu dans Paris, avait abandonné son magasin, s'était mêlé aux groupes qui parcouraient les rues, et n'avait plus reparu. Elle ignorait ce qu'il était devenu, et ne doutait pas qu'avec son caractère ardent et exalté, il ne se fût porté là où le danger était le plus grand; quelques mots, qui lui étaient échappés devant elle, lui prouvaient qu'il regardait comme une action héroïque l'appui qu'il prêterait dans cette circonstance au peuple, lésé dans ses intérêts les plus directs et les plus chers. Toutes ces idées bouleversaient l'esprit de la pauvre enfant, qui, ne pouvant s'occuper de rien, descendait de temps en temps près de Madame Durand, aussi tremblante qu'elle, et n'osant entr'ouvrir sa porte pour voir ce qui se passait au dehors. Plusieurs fois Mariette lui demanda la permission dé détacher un des volets, dans l'intention d'interroger quelque passant sur les événemens dont elle ignorait le cours. Elle

espérait aussi que quelque voisin, quelqu'ami d'Urbain viendrait à paraître, et pourrait lui en donner des nouvelles. Mais la bonne femme, d'ailleurs si complaisante, ne voulait rien entendre, et n'aurait pas souffert que Mariette ouvrît seulement un carreau. Alors celle-ci, fatiguée des lamentations de Madame Durand, remontait dans sa chambre, où elle pouvait donner un libre cours aux pensées qui l'assiégeaient.

Elle était donc, vers la nuit, livrée à ses tristes réflexions, lorsqu'elle entendit dans l'escalier les pas d'un homme qui montait précipitamment : C'est lui! s'écria-t-elle, et s'élançant vers la porte, elle l'ouvre et se trouve en face d'un officier de la garde, haletant, couvert de sueur et de poussière, sans coiffure, les cheveux en désordre, et le bras gauche en écharpe. Mariette recula de quelques pas, mais l'officier s'approchant d'elle, lui dit :

— N'ayez pas peur, ma belle enfant, et si vous

êtes aussi bonne que jolie, ne refusez pas un asile à un militaire blessé, poursuivi, et qui n'a pu échapper que par la fuite aux assassins qui le menaçaient.

— Entrez, Monsieur, dit la jeune fille toute tremblante, ce n'est pas vous que j'attendais, mais c'est égal, il ne sera pas dit que Mariette aura refusé un service à qui que ce soit.

Elle lui offrit une chaise, il s'assit, elle ferma sa porte à double tour, et vint se placer devant lui.

— Puis-je savoir, Monsieur, lui dit-elle en rougissant (car elle avait reconnu le jeune homme qui l'avait suivie si souvent), puis-je savoir le motif qui vous a fait choisir cette maison de préférence à toute autre pour vous soustraire aux gens qui vous poursuivaient?

— Le hasard seul, ma chère enfant; hier j'ai été blessé, aujourd'hui j'ai continué de me battre,

mais embarrassé par ce maudit appareil, j'ai été désarmé, et j'allais succomber sous les coups de trois ou quatre hommes du peuple qui se ruaient sur moi, lorsque des soldats de mon régiment, voyant le danger de ma position, vinrent me délivrer; je courus à quelques pas, pour m'emparer d'une arme et vendre chèrement ma vie; mais deux misérables, se doutant de mon projet, me poursuivirent, et ce n'est que grâce à mes jambes et à force de détours que je leur échappai; je marchai long-temps dans les rues, espérant me réfugier quelque part, et trouver une ame compâtissante qui voulût bien m'accorder un asile, mais toutes les portes étaient fermées; en passant devant celle de votre allée, je m'aperçus qu'elle était entr'ouverte, j'y entrai, et montai les cinq étages sans rencontrer personne. Je croyais parvenir ainsi jusqu'au ciel, lorsqu'un de ses anges, sous les traits d'une jeune fille, vint m'arrêter en chemin. A présent que vous savez mon histoire voulez-vous me renvoyer?

— Oh! non, Monsieur, et malgré tous les pro-

pos que tiendraient les mauvaises langues, si elles savaient que j'ai reçu chez moi un jeune homme, un officier encore, vous resterez tant qu'il y aura du danger, car ce n'est pas ici qu'on viendra vous chercher; quand tout sera tranquille et que vous pourrez regagner votre demeure, vous quitterez Mariette, et vous ne parlerez à personne de l'hospitalité qu'elle vous a accordée; vous tâcherez même de l'oublier.

— Non, non, ma belle enfant, je n'oublierai jamais votre bonté et votre bienveillance; mais je puis vous promettre d'être discret, quoiqu'il me serait doux de faire connaître ce que je vous devrai.

— A présent, dit-elle, occupons-nous de votre logement; j'ai heureusement un petit cabinet où vous coucherez, vous serez bien mal, je suis une pauvre fille; mes meubles sont simples, et vous voyez les plus beaux; mais vous y demeurerez si peu de temps..... Nous allons y porter le lit de ma grand'mère; il est propre, Monsieur, et vous pourrez y dormir en toute sécurité.

— Non, je ne veux rien déranger à votre petit ménage, et ma personne est déjà pour vous un assez grand embarras, sans l'accroître encore par un déménagement. Une chaise, Mademoiselle Mariette, une chaise me suffira; rappelez-vous que je suis militaire et que je puis être plus mal couché.

Mais Mariette n'écoutait rien; déjà elle avait transporté dans le cabinet les couvertures qui garnissaient le lit; le jeune homme l'aida du bras qui lui restait libre, pour y porter les matelas, et au bout d'une demi-heure, il se trouva en possession d'une petite chambre fort propre, meublée d'un lit, d'une commode, d'une table et d'une chaise de paille, ayant une fenêtre d'où la vue s'étendait sur les toits à une très-grande distance.

Il ne put jouir, le soir même, de cet avantage, car pendant ces arrangemens la nuit était venue, et quand Mariette eut garni le lit d'une paire de draps grossiers, mais d'une blancheur éblouissante, elle lui offrit de partager son souper; elle

mit sur la table une petite nappe, qu'elle couvrit d'un pain blanc, d'une tranche de jambon et de quelques fruits; elle prit dans une armoire une bouteille de vin qu'Urbain lui avait donnée, sachant que la jeune fille, lorsqu'elle n'avait pas le temps de préparer son repas, se contentait souvent d'un morceau de pain et d'un verre d'eau.

Le jeune officier fit peu d'honneur au souper qui lui était offert d'aussi bonne grâce, et, pour ne point mortifier Mariette, il lui avoua qu'il était trop inquiet du sort de ses camarades et de l'issue du combat, trop fatigué et trop souffrant de sa blessure, pour éprouver de l'appétit, et lui demanda la permission de se retirer. Mariette lui donna une lumière, lui souhaita une bonne nuit, et dès qu'il fut entré dans le cabinet, elle en ferma la porte et mit la clef dans sa poche.

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire de la précaution de Mariette; et quoiqu'il fût jeune, qu'elle fût très-jolie, et qu'il eût reconnu de suite la petite ouvrière qui l'avait fait si sou-

vent trotter sur les boulevards, il était trop homme d'honneur pour abuser de l'hospitalité généreuse qu'elle lui avait accordée; et d'ailleurs préoccupé par les graves événemens qui avaient lieu depuis trois jours, et dont les suites ne pouvaient être prévues, son esprit était dans ce moment peu porté à la galanterie. Pendant longtemps il repassa dans sa mémoire les diverses scènes dans lesquelles il avait figuré, ou dont il avait été témoin, et ne s'endormit que vers le matin.

Le lendemain de bonne heure, Mariette, après avoir fait son ménage bien doucement et sans bruit, pour ne pas réveiller son hôte qui dormait profondément, se disposait à sortir pour s'informer des nouvelles qui devaient circuler dans le quartier, et tâcher de se procurer quelques provisions, devenues nécessaires par l'arrivée d'un commensal, qui pourrait bien être obligé de demeurer chez elle quelques jours encore. Elle était devant sa glace, et posait sur sa tête son petit bonnet de tulle, lorsqu'elle entendit frapper brusquement à sa porte.

— Qui est là, demanda-t-elle?

— C'est moi, dit une grosse voix.

Et Mariette, tremblante de joie et d'émotion, ouvrit et se précipita dans les bras d'Urbain qui entrait.

— Ah! mon Dieu! Urbain d'où venez-vous? Dans quel état je vous revois!

Et elle examinait le jeune homme, dont les vêtemens déchirés, couverts de sang, les mains et le visage noircis par la poudre, attestaïent qu'il avait pris une part active aux événemens des jours précédens. Il portait une ceinture de laine rouge dans laquelle étaient passés d'énormes pistolets; un sabre de cavalerie traînait à son côté, et il s'appuyait sur un fusil. Cet accoutrement bizarre, joint à la dureté de ses traits, lui donnait l'air d'un brigand.

Mariette, qui d'abord avait suivi l'impulsion de son cœur, se détacha de lui et compara en elle-

même le jeune officier de la garde, vaincu, blessé, lui demandant asile, et conservant dans son malheur sa physionomie distinguée, cet abord noble et digne de l'homme bien né, avec l'air brutal et féroce, le ton tranchant et l'insolence du vainqueur.

— Qu'êtes-vous devenu depuis trois jours, Urbain? lui demanda-t-elle; que vous m'avez causé d'inquiétudes! je n'osais sortir. Qu'aurais-je fait, moi, pauvre femme, dans cette foule qui se tuait? mais quelle existence! que d'angoisses!..... Je vous voyais sans cesse blessé, mourant, écrasé sous les chevaux, que sais-je? tout ce que l'imagination peut enfanter de plus sombre se présentait à mon esprit, et me poursuivait le jour, la nuit dans mes songes, partout..... Ah! je ne voudrais pas recommencer; vous ne sortirez plus, Urbain, vous me le promettez, n'est-ce pas? j'ai trop souffert.

— Enfant, reprit Urbain, ému par cette tendresse naïve et touchante, ne craignez rien, tout est fini.....:

Puis s'élançant vers la commode, il ramassa quelque chose, et s'approchant de Mariette avec des yeux étincelans :

— Qu'est-ce que cela? dit-il; et il lui montrait un gant de peau de daim, dont la dimension prouvait qu'il ne pouvait appartenir à la petite main de Mariette.

Un nuage passa sur ses yeux, elle devint pâle comme la mort, et resta attérée:

— C'est..... vous le voyez bien, c'est un gant.

— D'où vient-il? qui vous l'a donné? qui est venu chez vous? comment se trouve-t-il ici?

— Je..... je l'ai trouvé.

— Vous mentez, Mariette, vous n'êtes pas sortie.

La pauvre fille se mit à pleurer.

— Mariette, reprit-il d'une voix foudroyante, il se passe ici quelque chose d'étrange, un mys-

tère que je ne puis pénétrer. Vous avez reçu un homme, un amant peut-être; ce gant, c'est celui d'un militaire : peut-être ai-je été votre dupe? Un officier vous a suivie autrefois, l'auriez-vous écouté, m'auriez-vous trompé?... Et quand je croyais à votre innocence, à votre candeur, à la sincérité de votre attachement; quand je vous abandonnais en retour mon cœur, celui d'un brave; quand j'aurais donné mille fois pour vous mon existence, vous vous riiez de ma crédulité; et tandis que je versais mon sang pour ma patrie, un séide du pouvoir, de ce pouvoir qui voulait nous ravir nos plus chères libertés, aura trouvé ici un asile et du repos!..... Vous pâlissez, aurais-je dit vrai? aurais-je deviné? Mariette, il faut tout me dire; à l'instant même, je veux savoir la vérité.

— Calmez-vous, Urbain, vous savez que je n'entends rien à ces choses-là, je ne me mêle pas de politique.

— Vous éludez ma question, un homme est-il venu chez vous? un militaire, l'avez-vous reçu?

Songez que votre avenir dépend de la réponse que vous allez me faire; si vous ne m'avouez pas la vérité tout entière, c'est fini entre nous, je ne vous reverrai plus.

Tout le sang de Mariette reflua vers son cœur, elle pâlit encore, et tomba sur une chaise. Un moment elle eut la pensée de trahir celui qui s'était confié à elle, mais en jetant les yeux vers le cabinet, elle se représenta l'anxiété à laquelle il était en proie pendant cette scène affreuse, et se dévouant pour l'abréger, elle répondit d'une voix étouffée :

— Je n'ai rien à vous dire, Urbain.

— Rien! Mariette, rien! s'écria-t-il, en lui serrant la main au point de lui arracher un cri. Vous l'avez voulu, adieu!

L'ange qui console.

Plus ne m'est rien.
Rien ne m'est plus.

Valentine de Milan.

L'ANGE QUI CONSOLE.

—

Mariette resta anéantie, elle ne pouvait se mouvoir, elle ne pleurait pas, elle ne pensait à rien; son œil était fixe, et pendant plusieurs secondes ses facultés restèrent suspendues. Elle revint à elle, au bruit que faisait le jeune officier, qui s'était levé dès qu'il avait entendu la voix d'Urbain, s'était habillé à la hâte, et n'avait rien perdu de la scène qui venait d'avoir lieu. Il serait

impossible d'exprimer ce qu'il souffrit, enfermé et hors d'état de porter secours à la pauvre fille qui se dévouait ainsi pour lui; en y réfléchissant, il pensa que sa présence lui serait plus nuisible qu'utile, et qu'en exposant sa vie, il ne ferait qu'aggraver la position de Mariette, la faire paraître plus coupable, et faire passer dans l'ame d'Urbain, qui n'avait que des soupçons, une certitude complète. Alors il attendit en silence, et ce ne fut que lorsque les pas d'Urbain cessèrent de retentir dans l'escalier, et que l'immobilité de Mariette lui fit craindre qu'elle ne se fût trouvée mal, qu'il hasarda de frapper, en l'appelant et la suppliant de lui ouvrir.

Celle-ci se traîna vers la porte, et en sortant du cabinet, il fut frappé de la pâleur et de l'air morne et désolé de la pauvre fille. Cette douleur muette et concentrée le toucha vivement; il la porta plutôt qu'il ne la conduisit sur une chaise, et s'agenouillant devant elle, il couvrit de baisers ses mains glacées.

— Comment m'acquitterai-je envers vous, ma généreuse libératrice? que puis-je faire pour vous prouver ma reconnaissance? dites, qu'exigez-vous de moi? tout ce qui est possible à l'homme me sera facile. Dès ce jour, Mariette, vous n'êtes plus orpheline, abandonnée; vous avez trouvé un frère, un ami sûr, dévoué, infatigable, prêt à tous les sacrifices pour assurer votre bonheur et votre tranquillité. Voulez-vous que j'aille trouver Urbain? que je lui explique mon séjour chez vous; s'il vous connaît, s'il vous aime, s'il a su apprécier vos vertus, il est impossible qu'il résiste au récit d'une action si touchante.

— Hélas! Monsieur, répondit-elle, gardez-vous en bien, votre vue ne ferait qu'accroître sa fureur, et pourrait donner lieu à des malheurs que je déplorerais toute ma vie. Vous ne seriez pas en état de lutter avec lui, vous, blessé et sans armes. Non, non, restez ici, et redoublons de précautions, car s'il se doutait qu'un homme est caché chez moi, il serait capable de nous tuer tous deux.

— Mais expliquez-moi, Mariette, comment vous, si douce, si bonne, vous avez pu vous attacher à un homme violent, emporté et brutal même, comme cet Urbain?

— Que voulez-vous que je vous dise, Monsieur, il a toujours été bon avec moi, il me témoignait lui-même tant d'attachement; je ne connaissais que lui, ma grand'mère m'avait permis de l'aimer, notre mariage était fixé, il jurait de me rendre heureuse et je le croyais. Au reste, dois-je le blâmer, les apparences ne sont-elles pas toutes contre moi, et l'entêtement que j'ai mis à ne rien avouer ne suffirait-il pas pour exaspérer un caractère plus doux et plus facile?

— Mais il reviendra, Mariette, n'est-ce pas? il reviendra, il est impossible qu'il vous quitte ainsi?.....

Mariette secoua la tête en signe d'incrédulité et pleura; malgré la jalousie d'Urbain et le peu de bonheur que devait lui promettre son caractère

violent et jaloux, elle l'aimait, comme on aime pour la première fois, quand le cœur est pur et vertueux, et quand on jouit encore de toutes les illusions qui font le bonheur de la jeunesse. Elle l'aimait aussi comme un soutien, un appui; en le perdant, elle retombait dans son isolement, et pas un être ne s'intéressait à elle. Elle s'était habituée à regarder Urbain comme devant être son époux, et elle était avec lui aussi soumise que si le sacrement reçu lui en eût fait un devoir. C'était lui qui dirigeait toutes ses actions, et Mariette, timide et craintive, n'osait agir seule, et prenait toujours conseil d'Urbain dans les moindres circonstances de sa vie.

En la voyant pleurer, le jeune homme sentit que c'était le seul allégement qu'elle pût trouver à sa douleur, et n'essaya plus de lui donner des consolations et un espoir qu'il n'avait pas lui-même.

Dans la matinée, Mariette descendit plusieurs fois pour faire diverses commissions, elle ne vit

pas Urbain; enfin elle rencontra Madame Durand, qui lui apprit qu'il était parti pour Joigny, où son père demeurait, et qu'il n'avait pas désigné l'époque de son retour.

Quand la tranquillité fut assez rétablie dans Paris pour qu'elle pût s'éloigner du quartier sans inquiétude, Mariette, munie d'un billet de son hôte, se rendit à l'hôtel du comte de..... au faubourg Saint-Germain.

En entrant dans la rue Saint-Dominique, elle remarqua que l'hôtel paraissait inhabité, elle était près de retourner sur ses pas; cependant elle sonna, le concierge vint ouvrir, et lui dit que le comte était parti, mais qu'il avait laissé à l'hôtel un domestique de confiance. Il conduisit Mariette près de cet homme, auquel elle remit le billet dont elle était chargée, et lui raconta de quelle manière son jeune maître avait échappé à la mort.

Le comte, attaché à la cour, avait suivi le roi dans l'exil, mais en quittant Paris, il avait chargé

son valet de chambre de découvrir les traces de son fils, dont il n'avait pas entendu parler depuis le commencement de la lutte, et sur le sort duquel son cœur paternel éprouvait les plus vives inquiétudes. Le serviteur fidèle avait fait d'inutiles démarches, il avait rempli autant qu'il était en son pouvoir les intentions de son maître; mais n'ayant rien appris, redoutant le plus grand des malheurs, il se disposait à le rejoindre, lorsque l'arrivée de Mariette et les nouvelles qu'elle lui donna calmèrent les angoisses dans lesquelles il était plongé.

Il lut le billet, et remit à Mariette un paquet contenant un habillement bourgeois complet et un porte-feuille, que le jeune homme priait son père de lui envoyer; car, s'étant réfugié chez Mariette en tenue militaire, il ne voulait pas en sortir dans le même équipement et traverser tout Paris dans un costume qui n'eût pas manqué d'attirer sur lui une attention dangereuse.

Le vieux serviteur conduisit Mariette en ca-

briolet jusqu'au boulevard Montmartre, où il la descendit, afin de ne point exciter la curiosité des commères du quartier.

Le soir même, le jeune officier quitta, les yeux humides, cet asile où il avait trouvé tant de vertus ignorées, et où il avait passé d'heureux instans près de la douce créature qui lui avait sacrifié son premier amour, son bonheur de jeune fille, le rêve de ses plus beaux jours.

Il lui promit de la revoir le lendemain.

Lorsqu'il ne fut plus là, lorsqu'elle eut cessé de l'entendre, Mariette fut épouvantée de son isolement, elle eut peur de se voir ainsi seule, elle s'était bien vite accoutumée au ton affectueux, aux manières polies du comte, qui ne savait dans quelles expressions lui témoigner sa reconnaissance. Elle entra dans le cabinet, en examina tous les meubles, s'empara de quelques papiers et d'une plume qu'il avait laissés, et les pressa sur son cœur; c'était le seul souvenir qui lui restât

d'un ami. Elle s'assit sur la chaise qu'il avait occupée, y rêva long-temps, repassa dans sa mémoire tout ce qu'il avait dit et fait pendant les deux jours qu'ils avaient passés ensemble, et ne trouva dans tous ces souvenirs que l'intérêt le plus tendre, la plus exquise délicatesse. Elle allait rentrer dans sa chambre, lorsqu'il lui vint à l'idée d'ouvrir un tiroir de la commode. Quelle fut sa surprise d'y trouver le porte-feuille qu'elle avait rapporté; une lettre à son adresse était placée auprès, elle l'ouvrit et lut ces mots :

« Je vous avais promis de revenir demain, Ma-
« riette, je vous ai trompée, mais j'ai voulu par ce
« moyen nous éviter à tous deux de trop pénibles
« adieux. Les ordres de mon père sont formels,
« je dois le rejoindre de suite, et peut-être, quand
« vous lirez cette lettre, serais-je loin de ce Paris,
« où je laissai la femme que j'aime le plus au
« monde. J'ai une prière à vous faire, Mariette,
« c'est d'accepter ce porte-feuille. Ce témoignage
« d'amitié ne doit pas vous humilier, ce que vous
« avez fait pour moi ne se paie point avec de l'ar-

« gent; un dévouement sans bornes, le sacrifice
« de ma vie entière, pourraient seuls m'acquitter
« envers vous. Si vous étiez moins jeune et moins
« jolie, je vous proposerais de me suivre, et j'eusse
« été heureux de ne point me séparer de vous;
« mais ce moyen est impraticable, et votre vertu
« ne doit pas être soupçonnée. Vous êtes labo-
« rieuse, tâchez d'acquérir un petit établissement;
« il se trouve d'honnêtes gens encore, et quel est
« l'homme qui, vous connaissant et appréciant
« votre mérite, ne sera pas fier de vous donner
« son nom; vous l'aimerez, et si jamais je puis
« revoir ma patrie, j'espère vous y trouver heu-
« reuse et respectée, comme vous méritez de
« l'être. Mais si, malgré mes vœux, de nouvelles
« infortunes vous atteignaient, adressez-vous à
« moi, et n'oubliez point qu'après mon père, Ma-
« riette sera toujours ce que j'aurai de plus cher!...

Mariette relut encore cette lettre, la baisa avec tendresse et la mit dans son sein. Elle ouvrit ensuite le porte-feuille; il contenait douze mille fr. en billets de banque, c'était une fortune pour

elle, il y avait là de quoi rendre folle de joie toute autre que Mariette; mais la pauvre fille était frappée au cœur, il n'y avait plus de bonheur possible pour elle en ce monde. Elle renferma avec soin son petit trésor, s'habilla proprement et se disposa à mettre à exécution un projet qu'elle avait formé dès sa rupture avec Urbain.

Elle sortit, monta la rue du faubourg Montmartre et sonna à la porte d'une maison simple et sans apparence. Là, vivaient cinq ou six femmes dont l'existence, toute d'abnégation et de sacrifices, se partage entre les soins qu'elles prodiguent à tous les malheureux sans exception, et les exercices d'une piété qui peut seule inspirer un si grand dévouement; c'est dans cette retraite que Mariette a résolu de finir ses jours, d'ensevelir sa vie.

Elle se présente à la supérieure, et lui fait le tableau de sa vie innocente et pure; la sainte femme fut touchée de cette douleur vraie, de ce découragement profond, et lui fit sentir tous les

dégoûts et toutes les privations auxquels elle serait exposée dans la profession austère qu'elle voulait embrasser, lui conseilla de ne pas se livrer à une exaltation produite par des chagrins que son ame faible ne pouvait supporter, mais que le temps calmerait; et qu'alors elle pourrait regretter le monde qui avait tant d'attraits à son âge, et auquel il faudrait renoncer pour toujours.

Mariette l'assura qu'elle y avait réfléchi, que sa résolution était irrévocable, et que ne pouvant plus espérer de bonheur sur la terre, elle voulait gagner le ciel en consacrant sa vie au service des malheureux.

Elle déposa entre les mains de la supérieure la somme qu'elle avait reçue du comte; peu de jours après elle vendit son petit mobilier, et ne conserva que son Christ, son bénitier, la montre d'argent de son père, et le chapelet béni que lui avait légué sa grand'mère. Avant de quitter son modeste logement, elle en visita tous les recoins, s'assit dans tous les endroits qui lui rappelaient de doux

souvenirs, s'arrêta long-temps dans le cabinet qui avait servi d'asile au comte, et soupira en songeant qu'il serait désormais occupé par des étrangers; elle pensa aussi à ses fleurs qu'elle avait négligées dans les jours de malheur; hélas! elles étaient mortes, elles avaient cessé d'être avec l'amour de celui qui les lui avait rendues chères; la cage aussi était vide, le serin s'était envolé; il ne lui restait rien, plus rien de ce qu'elle aimait; elle était donc seule dans ce monde bruyant, qui s'agitait autour d'elle. Elle dit adieu en pleurant à cette chambre, témoin de tant de douces rêveries, de gaîtés folles, d'innocentes joies, à cette petite alcôve où elle avait dormi d'un sommeil si paisible et si doux, à cette fenêtre où chaque matin elle allait respirer un air pur et frais. Elle se mit à genoux et pria au seuil de cette porte qu'elle ne devait plus franchir, et quitta, le cœur navré, cette maison où elle avait passé ses premières et ses plus heureuses années.....

..... Si vous avez quelquefois rencontré dans Paris ces pieuses femmes qui, toujours actives,

courent dans tous les quartiers, montent à tous les étages, et portent en tous lieux des secours et des consolations;

Si vous avez vu l'une d'elles, au pied furtif dans son gros soulier garni de clous; si sa manche, en se relevant par hasard, vous a laissé entrevoir une main blanche et délicate, malgré les travaux pénibles auxquels elle s'est vouée; si vous avez admiré son front lisse et uni sous le bandeau de lin, et les beaux sourcils qui se dessinent en arcs purs et gracieux au-dessus de ses yeux bleus veloutés, dont l'expression est calme et résignée; si vous avez vu son sein se soulever doucement sous la guimpe de toile blanche et fine; si votre œil a su deviner, sous ses vêtemens grossiers, sous son corset et sa robe de bure, une taille toujours élégante, des formes délicieuses;

C'est elle! c'est Mariette!

Si, lorsqu'une affreuse maladie vint fondre sur

la France, et dévora, dans son cours, l'enfance, la vieillesse, la jeunesse, l'âge mûr, sans distinction de rang et de fortune; si vous avez vu les morts confondus, entassés pêle-mêle, emportant dans un même asile la misère et le luxe; dans ces momens de deuil et d'horreur, si vous avez visité le grenier du pauvre, si vous avez vu une jeune religieuse penchée sur un mourant, l'entourant de ses bras, le réchauffant de son haleine, et, lorsqu'il n'y a plus d'espoir, lorsqu'elle voit la vie s'éteindre dans ce corps déjà glacé, si elle s'agenouille et prie pour celui qui n'a pu recevoir à ses derniers momens les secours de la religion; si elle console la veuve affligée, la mère désolée qui pleure son enfant, la fille qui a perdu sa mère, le vieillard qui appelle en vain son fils; si quelquefois, heureuse et fière, elle arrache à la mort une proie presque certaine, et fait renaître la joie dans une famille où l'on n'entendait auparavant que plaintes et sanglots; si elle va quêtant chez le riche une aumône pour le pauvre, toujours elle l'obtient; qui pourrait lui refuser? elle prie avec tant d'éloquence! c'est un ange sous les traits

d'une femme, c'est la vertu dans toute sa sublimité! et cet être rare, précieux.....

C'est encore elle! c'est Mariette!

Si quelque temps après, vous êtes passé devant l'église Notre-Dame de Lorette, et que vous ayez vu arrêté à la porte le char des morts, mais simple, sans autre ornement qu'une tête qui grince des dents et qui montre ses orbites vides, reposant sur des os croisés, le char des pauvres en un mot; si la curiosité vous a poussé jusqu'à entrer dans le temple, et que vous ayez vu devant l'autel de la vierge un cercueil couvert d'un linceul blanc, entouré de cierges jaunis sur des chandeliers de bois; si vous avez vu quelques religieuses prosternées en priant; si vous avez entendu les pleurs de quelques malheureux en haillons, rendant les derniers devoirs à leur bienfaitrice; si vous avez interrogé l'un d'eux, il vous aura dit : Celle qui repose là était jeune, belle, bonne, charitable; elle s'était dévouée au service de Dieu, au soulagement du pauvre, elle a combattu sans

relâche le fléau qui a pesé sur nous, elle lui a arraché une foule de victimes, elle a usé sa vie au bonheur de l'humanité, et quand la maladie a cessé ses ravages, quand on a pu respirer, quand sa mission a été remplie, elle a été atteinte du mal dont elle avait délivré tant d'autres, et Dieu l'a rappelée à lui, pour nous montrer que, miséricordieux jusque dans sa colère, s'il punit par de grands malheurs les crimes de la terre, il envoie toujours parmi nous un ange qui console.

Mais, ajoutera-t-il, j'oubliais de vous dire son nom : on l'appelait Mariette.

271

UNE PASSION

GERMANIQUE.

... S'il se rencontre souvent de ces hommes qui ne comprennent point l'extase de l'amour, s'il en est qui n'ont du plaisir qu'à flétrir les fleurs que le hasard jette sur leur chemin, combien en voit-on aussi qui s'agenouillent devant une seule femme, qui n'aiment à respirer qu'un parfum, qui ne savent épeler qu'un seul nom....

Vous avez vu, sans doute, de ces figures qui nous charment par leur seule expression? Un sentiment parfait de tristesse ou de mélancolie se mèle à la pureté des lignes; c'est quelque chose qui tient de l'ange et de Dieu; on dirait, à contempler leur front penché, leur ame recueillie, que ces femmes ont eu autrefois une autre existence, et qu'elles se souviennent d'un bonheur perdu sans espérance de retour....

Alphonse Brot.

Elle me résistait... je l'ai assassinée!

Alexandre Dumas.

Léonce de P***

Lith. de Jobard, Dijon

UNE PASSION GERMANIQUE.

—

— Après vous avoir témoigné aussi souvent combien toute conversation sur ce sujet m'était pénible, j'espérais, Monsieur le comte, que vous m'épargneriez l'obligation de vous prier de cesser vos instances.

— Mais le puis-je, Madame? lorsque vous me fuyez, lorsque je vous vois éviter mes regards,

vous éloigner de moi avec crainte; et quand le hasard me procure le bonheur de vous parler sans témoin, comment résister à vous peindre l'excès de mon amour et les angoisses dont mon cœur est déchiré? Si vous saviez, Constance, combien je vous aime; si vous saviez combien un mot consolant de vous me rendrait heureux! si vous le vouliez, je serais votre esclave, je ne vivrais que par vous et que pour vous; et quand vous me voyez souffrir de votre rigueur, vous me repoussez, et votre cœur froid, insensible, ne trouve à me jeter que quelques mots de compassion en échange de l'amour le plus ardent et du dévouement le plus absolu.

— Assez, Monsieur, assez, reprit la jeune femme d'un ton de dignité polie; je vous ai déjà dit que je ne pouvais plus vous entendre. Cependant ne croyez pas que mon cœur reste froid devant les maux que vous éprouvez. Ah! je regrette bien sincèrement d'en être la cause; mais pouvez-vous m'accuser? je vous ai offert mon amitié, vous l'avez repoussée; il faut à votre cœur, dites-

vous, un sentiment plus tendre; mais pouvez-vous exiger l'impossible, et si le mien, flétri de bonne heure par les chagrins, n'est point susceptible d'éprouver cette dévorante passion, puis-je l'y contraindre pour vous? Croyez-moi, Monsieur, jetez les yeux sur cet essaim de jeunes filles que vous rencontrez dans le monde, et voyez si toutes ne combleraient pas mieux les désirs de votre cœur qu'une femme de trente ans, vieillie par les souffrances, et ne trouvant plus en soi que la force d'aimer ses enfans et sa mère. Je voudrais vous voir heureux, je voudrais que, revenu à la raison, vous vous décidassiez à choisir une compagne dont le cœur, empressé de répondre à votre amour, vous donnerait le bonheur que je ne puis vous procurer. Ne secouez pas la tête, vous l'aimeriez bientôt; ayez seulement un peu de bonne volonté, suivez mes conseils, je suis votre amie quoique vous en disiez, et si je m'éloigne de vous, si je vous fuis, c'est que vos emportemens m'effraient.....

— Ainsi je vous fais peur, Madame, reprit le

comte avec une rage concentrée, ainsi ma vue ne vous inspire que de l'effroi et peut-être du dégoût. Constance, dit-il, en lui serrant le bras de manière à y laisser l'empreinte de ses doigts, voici le moment qui doit décider de mon avenir, il faut que je connaisse mon sort, et j'exige de votre amitié (il sourit amèrement) une réponse franche et précise. Voulez-vous m'aimer, Constance, dites? le voulez-vous? Je vous jure que vous serez heureuse, vous aurez en amour, en soins, en dévouement, tout ce qui peut charmer le cœur; vous aurez en richesses, en rang, en honneurs, tout ce qui peut flatter l'amour-propre; vos enfans seront les miens, je les rendrai riches, je les aimerai comme un père; mais laissez-moi espérer qu'un jour vous serez touchée de tant d'amour. Vous détournez les yeux, vous essayez de fuir, ne craignez rien, Madame, je ne suis point un méchant homme, mais il faut que vous choisissiez entre la haine et l'amour; il n'y a que ces deux sentimens qui puissent exister entre nous, tout autre je le rejette, après vous avoir tant aimée, je ne puis que vous haïr.

— Eh bien! je vais répondre puisque vous m'y forcez, mais auparavant lâchez-moi, car vous me faites mal, voyez plutôt; et relevant sa manche, elle lui montra son bras meurtri par la rude pression qu'il lui avait fait supporter pendant plusieurs secondes. Non, Monsieur le comte, je ne vous aime pas, et ne pourrai jamais vous aimer, votre caractère violent, emporté, tyrannique, me ferait mourir; il me faut des sentimens doux et tranquilles, et ceux que je ressens pour les êtres chéris qui m'entourent, suffisent à mon cœur, je n'ai jamais connu l'amour, et ne veux point le connaître; votre exemple me le ferait redouter, si je n'y avais renoncé pour toujours. Voilà mon dernier mot, et je compte qu'après cette explication, vous sentirez, Monsieur, que je ne dois plus vous revoir; si, comme je l'espère, dans quelques années, guéri d'une passion si funeste, l'amitié de Constance peut vous offrir quelques douceurs, venez à moi, mon cœur vous sera toujours ouvert, et vous me rendrez justice.

En disant ces mots, Constance, arrivée près

d'un pavillon dont la porte entr'ouverte laissait voir trois petits garçons jouant sur un tapis, fit une profonde révérence, et entra dans l'appartement. Elle en ferma la porte sans jeter un regard sur le cavalier qu'elle venait de quitter.

Les deux interlocuteurs, dont on vient de lire la conversation, étaient : l'un, une femme de trente ans environ, vêtue de longs habits de deuil, et dont la démarche chancelante, et le visage décoloré, portaient l'empreinte de la souffrance et de l'abattement; le cavalier qui la suivait, plus jeune de quelques années, portait un brillant uniforme d'état-major; il était grand, bien fait, d'une tournure élégante, et ses traits, sans être réguliers, avaient un air de noblesse et de dignité. Cependant un large pli qui se formait à son front, et quelques rides prématurées répandues sur son visage, annonçaient des passions ardentes, et dont les ravages se faisaient déjà sentir. La dame hâtait le pas en suivant une large allée des magnifiques jardins du château de D...; elle paraissait souffrir de l'obligation d'écouter son compa-

gnon de promenade, et lorsqu'il la saisit par le bras, elle éprouva une terreur qui anima son teint pâle et fit briller ses yeux qu'elle avait tenus constamment baissés. Elle s'arrêta pour répondre à la dernière question qu'il lui adressa, et, après l'avoir salué, elle s'élança dans le pavillon, heureuse d'échapper aux regards sombres et menaçans qu'il lançait sur elle. Elle tremblait, une sueur froide couvrait son corps; ses enfans, effrayés de l'altération de ses traits, l'entourèrent, et leurs douces caresses calmèrent son agitation. Après quelques instans de repos, elle prit un livre, appela l'aîné de ses fils et le fit épeler. De temps en temps ses yeux se portaient avec crainte sur la porte vitrée, elle croyait à chaque instant voir paraître le comte, et jamais son amour forcené ne lui avait paru aussi redoutable que dans ce moment.

La mère de Constance, mariée très-jeune et contre son gré à un homme qu'elle ne pouvait aimer, profita de la loi qui autorisait la séparation entre époux pour des motifs quelquefois bien fri-

voles, et recouvra sa liberté; elle n'avait qu'un enfant : c'était Constance. Quelque temps après, elle se remaria avec le général prince de D..., qui en devint éperdûment amoureux, et qui passa sur les considérations de fortune et de naissance, tant les agrémens de sa personne et les charmes de son esprit l'avaient séduit. N'ayant point d'enfans de cette union, il s'attacha à la petite Constance, comme si elle eût été sa fille; et les maîtres les plus habiles et les plus renommés préparèrent et achevèrent son éducation. Cependant la princesse de D..., lancée dans le monde, où elle était fêtée et recherchée, occupée aussi très-souvent par des travaux littéraires, sentit qu'avec ce genre de vie, elle ne pourrait surveiller, comme elle le devait, l'éducation de sa fille, et Constance fut mise de bonne heure dans un des meilleurs pensionnats de Paris; elle y fit des progrès rapides, y resta plusieurs années, chérie de ses compagnes et regardée à juste titre par ses maîtres comme l'élève la plus distinguée de la maison. Constance n'était pas jolie, elle était blonde, très-blanche, mais sans animation, ses grands yeux bleus étaient

ternes et voilés; il y avait dans toute sa physionomie un air de tristesse et de malheur qui intéressait, et qui semblait prendre sa source dans une constitution délicate, et dans l'instinct des souffrances auxquelles elle était destinée; sa démarche était gracieuse, et l'ensemble de sa personne avait cette distinction qui n'appartient qu'aux gens bien nés.

Constance, douée d'un sens droit, d'un jugement exquis, n'avait point, comme sa mère, cet esprit brillant et fin qui éclatait en saillies, et qui étincelait de mille traits charmans et variés; sa conversation, simple et sérieuse, conservait l'empreinte de douceur, de modestie et de réserve, qui la caractérisait. L'imagination se reposait près d'elle, et pourtant on l'écoutait avec plaisir; elle possédait beaucoup de talens et d'instruction, mais elle n'en faisait point parade, et en jouissait seule; aussi n'humiliait-elle jamais l'amour-propre des jeunes filles élevées avec elle; toujours empressée à les obliger, à les excuser, à dissimuler leurs fautes, elle avait eu le rare talent de se faire aimer de toutes sans exception.

Elle atteignit sa dix-huitième année sans désirer un seul instant de sortir du pensionnat; elle allait quelquefois chez sa mère, qui recevait l'élite de la société, et tout ce que Paris renfermait d'artistes distingués, d'hommes de lettres célèbres; tout ce que le grand monde et l'armée produisaient d'honorable et d'illustre, admis chez elle, s'y réunissait, et son salon était l'un des plus brillans et des plus recherchés. Constance, perdue dans cette foule, écoutait avec avidité ce cliquetis de paroles, les récits variés, la verve féconde et inépuisable des acteurs de ces scènes toujours nouvelles et toujours attachantes. Mais ce mouvement la fatiguait bientôt, elle rentrait avec joie dans sa douce retraite, et repassait dans sa mémoire les traits qui l'avaient frappée, les récits qui avaient charmé son imagination. Cette habitude de réflexion, en mûrissant son jugement, formait son esprit et son cœur.

Déjà plusieurs partis s'étaient présentés pour elle, et tous avaient été refusés par la princesse, quoiqu'ils réunissent les conditions d'éducation

et de fortune auxquelles Constance pouvait prétendre; mais aux yeux de sa mère, il leur manquait l'essentielle : c'était un titre qui précédât leur nom.

Parmi les nombreux prétendans à sa main se trouvait le baron Derval. C'était un brave militaire qui, sorti d'une famille obscure, était parvenu, en passant par tous les grades, jusqu'à celui de colonel d'un régiment de cavalerie de la garde impériale. Tout son mérite consistait dans une valeur éprouvée et presque chevaleresque; l'empereur, qui l'aimait, l'avait nommé baron en récompense de ses longs services, et avait joint à ce titre un majorat de dix mille francs.

Ce fut lui que la princesse désigna comme son gendre, oubliant les chagrins qu'elle avait éprouvés dans une union mal assortie, sans connaître le caractère et les habitudes de l'époux qu'elle choisissait pour sa fille, sans savoir si la pauvre enfant pourrait trouver le bonheur dans ce lien. Elle conduisit le colonel au pensionnat, où il vit

Constance, qui était loin de se douter que cet officier, chamarré d'or et de décorations, dont l'âge et l'extérieur commun n'avaient rien qui pussent plaire, fût l'époux qu'on lui destinait.

Celui-ci, persuadé qu'une demoiselle bien élevée n'avait de volontés que celles de ses parens, s'inquiéta peu des sentimens de sa future, et se fia avec présomption sur les liens qui l'uniraient à lui, pour faire naître l'attachement et la confiance, sans lesquels le mariage n'est qu'une chaîne bien lourde à supporter.

Constance, avertie par sa mère, vit encore une fois son futur, et le colonel, agréé par la famille, put faire sa cour et déployer toute sa galanterie. Ce rôle l'ennuyait, car, malgré le rang qu'il occupait, il ne s'était adressé, dans ses nombreuses amours, qu'à des personnes dont la réputation établie promettait une conquête facile, et qui coûtait peu de soins et de démarches; aussi n'entendait-il rien à ces délicatesses de femme, qu'il appelait minauderies, et Constance fut souvent

choquée des expressions qui lui échappaient par habitude, quelques efforts qu'il fît pour les contenir. Son jugement l'avertit de l'extrême distance qui les séparait; elle entrevit que sa vie ne serait qu'une suite de sacrifices; mais sûre d'avance que sa mère ne consentirait point à retirer la parole qu'elle avait donnée, elle se résigna au malheur qui l'attendait dans cette union, et s'en consola presque par la volonté ferme de remplir ses devoirs avec autant de zèle que si son mari dût les lui faire chérir.

Le mariage se fit avec éclat; Constance reçut une corbeille magnifique; et les cachemires, les diamans, les dentelles, lui furent prodigués. Son père adoptif lui donna cent mille francs de dot; on l'installa dans un bel hôtel du faubourg Saint-Germain; elle eut un équipage, de nombreux domestiques, on l'amena pâle et triste fiancée dans de somptueux appartemens, on lui dit : « Sois heureuse. » Sa mère l'embrassa tendrement, puis on la laissa seule vis-à-vis de cet homme, qu'elle ne connaissait pas, et qui tout-à-coup était devenu l'arbitre de sa destinée.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, elle ne fut point heureuse. Sacrifiant journellement ses goûts, ses désirs, ses habitudes, son caractère doux et timide prit une teinte de tristesse habituelle qui déplut à son mari; il s'en plaignit d'abord, plus tard il s'en fit un prétexte pour sortir et chercher ailleurs les plaisirs et le bonheur qu'il ne pouvait ni recevoir ni donner.

Constance eut trois enfans, elle les nourrit, s'adonna exclusivement aux soins qu'ils réclamaient, et trouva dans ces occupations des plaisirs si doux qu'ils lui firent oublier tout ce que les procédés de son mari avaient d'affligeant pour elle. Tout entière à sa famille et aux exercices de piété et de bienfaisance auxquels elle se livrait, les caresses de ses enfans, les bénédictions du pauvre, l'estime et le respect dont elle était environnée, les consolations qu'elle trouvait dans la religion, lui firent envisager avec moins d'amertume le long avenir qui se déroulait devant elle, et sur lequel elle avait si souvent pleuré. Aussi, quand sa mère, attentive, inquiète, cherchait à

lire sur son visage, et l'interrogeait sur son bonheur, elle montrait ses enfans et répondait : « Vois, bonne mère, si je suis heureuse. »

Dans un de ses voyages en Allemagne, le prince de D... avait ramené avec lui le comte Frédéric de..., qu'il s'était attaché en qualité d'aide de camp. Ce jeune homme, issu d'une famille illustre, allié à ce que l'Allemagne possédait de plus recommandable, était particulièrement affectionné du général, qui le traitait comme un fils. Il avait souvent entendu parler de Madame Derval, et le respect avec lequel on s'exprimait sur elle, l'amour et la vénération qui semblaient attachés à son nom, soit qu'il fût prononcé par les gens au service du prince, ou par les pauvres dont elle était la bienfaitrice, avaient exalté son imagination au point qu'il n'eut plus qu'un désir, qu'un but, celui de voir une fois seulement cette femme dont la vertu, admirée de tout le monde, avait échappé aux traits empoisonnés de l'envie. Aussi, pendant le trajet qui séparait la petite principauté de D... de Paris, combien le temps lui sembla

long, et s'il eut quelques momens de distraction, il les dut aux éloges réitérés du prince, qui ne pouvait se lasser de parler de Constance.

Pendant les premiers jours qui suivirent son arrivée à Paris, il se présenta vainement chez Madame Derval; elle était souffrante et ne recevait personne. Il apprit bientôt qu'elle sortait rarement, et ne venait à l'hôtel que le matin, lorsqu'elle pouvait y amener ses enfans. Mais son indisposition avait dérangé ses visites matinales, et c'était sa mère qui, chaque jour, allait passer quelques heures près d'elle, heureuse de consacrer ses soins à cette aimable créature, si digne de sa tendresse.

L'anniversaire de la naissance de Constance arriva; c'était un jour de fête chez la princesse, et sa maison hospitalière devenait le rendez-vous de ce que la société de Paris offrait de plus distingué, empressé de joindre ses vœux à ceux de la bonne mère, et de rendre hommage aux vertus de celle qui en était l'objet.

Déjà les salons splendidement éclairés présentaient un coup-d'œil magique; des hommes couverts d'uniformes riches et élégans, surchargés de broderies ou de cordons de tous les ordres; des femmes éblouissantes de parure et de beauté, se pressaient en étalant leur luxe à l'éclat de mille bougies, que reflétaient les glaces qui couvraient les panneaux des boiseries. Cependant cette fête était triste, celle qui devait l'embellir y manquait; et malgré soi, on partageait la peine qu'éprouvait la princesse à la vue de ce fauteuil placé au coin de la cheminée, et qui restait vide par l'absence de sa fille bien aimée. Le baron était arrivé seul, et tout espoir de la posséder s'était évanoui. Le comte Frédéric, qui avait espéré la voir dans cette circonstance, assis tristement près d'une table de jeu autour de laquelle venaient se grouper des femmes, dont la beauté, les manières séduisantes et la grâce enchanteresse, devaient au moins fixer ses regards, si elles ne captivaient son cœur, était distrait, et regardait sans la voir, cette foule grâcieuse, tourbillonner autour de lui, lui jetant des paroles de coquetterie et d'amour.

Il songeait à se retirer, et depuis long-temps on n'annonçait plus personne, lorsque les battans de la porte s'ouvrirent avec bruit; il leva la tête machinalement, et écouta par pure curiosité le nom que le domestique allait prononcer, lorsqu'il entendit ces mots : « Madame la baronne Derval. » Alors, dans l'excès de sa surprise, il se précipite pour voir celle qu'il désire depuis si long-temps, celle qui était, dans son imagination ardente, l'idéal de la perfection, cette chimère qu'il avait créée, nourrie, caressée!.. Cette femme qu'il souhaitait si ardemment, qu'il aimait sans la connaître, il allait la voir, lui parler, elle était là!... C'était un rêve? il ne pouvait y croire, et, dans son empressement à s'assurer que ce n'était point une erreur, il coudoyait, heurtait sur son passage, et n'entendait pas les exclamations des élégantes Parisiennes, qui se plaignaient tout haut qu'un cavalier d'aussi bonne mine fût aussi peu galant.

Enfin il put voir Constance, et comme il savait qu'elle n'était pas jolie, il n'éprouva pas ce dou-

loureux désappointement qu'on ressent à l'aspect d'une personne médiocre, qu'on avait entendu vanter avec exagération, et qui n'offre aux regards surpris que des traits communs et sans expression; il savait que chez Constance toutes les beautés venaient de l'ame, et sa figure, qu'il croyait laide, lui parut presque jolie, tant il s'y peignait de douceur et de bonté; sa démarche chancelante, les veines qu'on apercevait sous sa peau pâle et transparente, le sourire grâcieux et bienveillant avec lequel elle accueillait les empressemens de toute cette société, qui s'informait avec intérêt de sa santé, et la remerciait d'avoir oublié ses souffrances pour embellir une soirée qui lui était consacrée; les soins du prince, qui la soutenait pour la conduire à son fauteuil, et jusqu'au baiser que sa mère lui donna, émurent fortement le jeune comte, dont le cœur tendre et passionné était ouvert aux plus vives impressions.

Il pria le prince de le présenter à Constance, et pendant qu'elle lui demandait des nouvelles des personnes qu'elle avait connues en Allemagne,

il retenait sa respiration pour écouter cette voix faible et pénétrante, prononçant lentement des paroles qui lui semblaient pleines de charme et de douceur; il sentit qu'il ne pouvait, une première fois, rester long-temps auprès d'elle; mais ne voulant perdre aucun de ses mouvemens, il alla s'appuyer presqu'en face sur l'angle de la cheminée, et là, perdu dans sa contemplation et le vague de ses rêveries, il fixait ses regards sur Constance.

Elle était là, celle qu'il eût choisie pour compagne, s'il l'eût trouvée libre; quel bonheur, pensait-il, de passer son bras autour de sa taille souple et délicate, de l'attirer à soi, de sentir son cœur battre sur le sien, de poser ses lèvres sur les siennes, de voir son teint s'animer sous les baisers qu'on lui prodigue, de lire dans ses yeux l'amour qu'on lui inspire!.....

Il aimait la pose qu'elle avait prise, à demi couchée dans son vaste fauteuil. Il aimait sa main blanche et frêle, tombant négligemment sur le

velours cramoisi, ses petits pieds croisés sur le coussin qui les supporte, et cette douillette de satin qui l'enveloppe, et cette ceinture dont les bouts flottans retombent jusqu'aux genoux, et ces beaux cheveux blonds, séparés sur son front comme ceux d'une madone, et retenus par une flèche de diamans, et toute cette parure pleine d'élégance, en harmonie avec les goûts simples de celle qui la portait.

Il aimait cette constitution maladive, à laquelle il eut consacré avec joie ses soins et sa vie. Il croyait la posséder; il était près de tomber à ses pieds, de baiser ses mains délicates; il eut voulu lui épargner la peine de marcher, la porter dans ses bras, créer chaque jour un bonheur nouveau pour elle; puis, par un retour sur lui-même, un air d'abattement se répandait sur toute sa personne. Celle qui faisait naître en lui de si douces illusions, liée à un autre, ne pouvait répondre à ses sentimens, ni les partager, elle devait même les ignorer toujours, car son caractère bien connu interdisait tout espoir de retour. Le parfum

de vertu, qui s'exalait de son ame, se répandait autour d'elle, et venait arrêter des paroles qui eussent excité son indignation, s'il se fut trouvé un homme assez imprudent pour les prononcer.

Quelques mois se passèrent, le comte, saisissant avec empressement les occasions de voir Constance, s'attachait à elle de plus en plus, et finit par l'aimer avec délire, avec frénésie. Il la voyait partout; son image le suivait en tous lieux. Le jour, la nuit, dans les bals, aux spectacles, dans les promenades, partout enfin; il recherchait de préférence les femmes qui pouvaient lui offrir quelque ressemblance avec celle qu'il idolâtrait; et cette singularité lui valut des plaisanteries mordantes de la part des jeunes beautés, qui dépensaient près de lui, en pure perte, les grâces les plus séduisantes et les charmes de leur esprit.

Le baron tomba malade, et ce fut pour lui un prétexte pour voir Constance; il ne manquait pas un jour de se présenter chez elle, et chaque fois admis dans la chambre du malade, il la voyait,

empressée autour de son mari, que les souffrances rendaient encore plus grondeur et plus difficile, supportant avec une douceur inaltérable les impatiences qu'il manifestait, cherchant à deviner ses moindres désirs, soumise à ses volontés, et lui épargnant par mille prévenances jusqu'à la peine de demander. La maladie du baron fut longue et douloureuse, et dans les derniers temps, Constance, jour et nuit assise près de lui, oubliait ses souffrances personnelles, pour s'occuper du malheureux qui reconnaissant trop tard le mérite de sa femme, l'appelait sans cesse, voulait toujours sentir sa main dans la sienne, ne prenait que d'elle les breuvages préparés pour adoucir ses douleurs, et ne pouvant plus parler, lui exprimait, par ses regards, les regrets qu'il éprouvait de l'avoir méconnue, et la tendresse tardive dont il payait ses soins.

Il succomba, et Constance, veuve à vingt-neuf ans, retourna chez sa mère avec ses trois enfans.

Quelque temps après, le prince partit pour l'al-

lemagne, emmenant avec lui sa famille et les personnes attachées à sa maison. Constance se livra avec plus d'ardeur encore à l'accomplissement des devoirs qu'elle s'était imposés; elle devint l'institutrice de ses fils, et ne parut que rarement dans le salon de sa mère, qui là, comme en France, réunissait toujours une société nombreuse. Le comte ne la voyait qu'aux heures des repas. Cependant il obtint d'être reçu dans le pavillon, où elle passait ses journées avec une demoiselle de compagnie, brodant, lisant ou faisant réciter à ses enfans les leçons qu'elle leur enseignait. Quelque fois un peu de musique ou de peinture venait couper la monotonie de ses occupations, qui, sans cesse renouvellées aux mêmes heures et de la même manière, eussent paru bien insipides aux femmes légères et dissipées du grand monde, mais qui pour Constance étaient l'unique distraction qu'elle put trouver à ses chagrins.

L'amour de Fréderic s'accrut encore; il avait un peu d'espoir; Constance était libre. Pendant les premiers temps de son veuvage, il respecta sa dou-

leur et l'habit qu'elle portait; mais enfin il s'en hardit, la douce confiance qu'elle lui témoignait, lui fit essayer quelques mots qu'elle ne comprit pas d'abord, et qu'elle traduisit en expressions d'amitié auxquelles elle parut sensible. Fréderic, heureux de ce premier succès, s'expliqua plus clairement, et la conjura d'unir son sort au sien. Constance, affectée de l'aveu d'un sentiment qu'elle ne voulait et ne pouvait partager, lui répondit avec douceur et indulgence; elle lui fit sentir le ridicule qui s'attacherait à lui, s'il épousait une femme plus agée que lui-même, et qu'il ne pourrait aimer long-temps, parce qu'il ne trouverait point en elle les charmes qui séduisent la jeunesse. Elle lui déclara que son intention était de ne point se remarier, qu'elle voulait consacrer sa vie entière à ses enfans, et qu'en contractant un nouveau lien, elle manquerait à la promesse qu'elle s'était faite de subir un veuvage éternel.

Elle lui offrit son amitié, lui promit de l'aider à choisir une compagne, et tâcha, par des raisonnemens solides et des paroles pleines de douceur,

de calmer l'irritation qui se manifestait sur le visage du comte, à mesure qu'elle parlait.

Ce n'était pas tant l'échec qu'il essuyait, qui l'agitait si violemment, mais la jalousie qui se glissait dans son cœur, et la conviction que Constance aimait ailleurs. Il ne pouvait se persuader qu'une femme si aimée, si considérée, douée des plus hautes vertus, et des qualités les plus attachantes, restât insensible à l'amour, il crut qu'un autre plus heureux l'avait précédé dans son cœur, et il se promit de s'en assurer et de s'en venger.

En conséquence il épia les moindres démarches de Constance, il était sans cesse sur ses pas; recevait-elle une lettre, il fixait sur elle des yeux qui semblaient vouloir sonder les replis de son cœur, et lire dans son ame l'impression qu'elle en éprouvait; arrivait-il un étranger, un français, il écoutait avec avidité les paroles qu'elle lui adressait, suivait ses regards, et s'ils se reposaient par fois sur le nouveau venu, le soupçon envahissait son ame, et d'affreuses pensées de mort et de vengeance venaient l'assaillir.

Il renouvela plusieurs fois ses tentatives auprès de Constance et toujours sans succès; mais comme ces scènes, qui devenaient toujours plus vives par le caractère violent de Fréderic, fatiguaient Constance, et aggravaient ses peines, elle se condamna à une retraite absolue, pour éviter l'obsession à laquelle elle était en butte; il ne la vit plus. Enfin un jour il parvint à la surprendre dans le jardin, où elle se promenait seule, et redoubla ses instances pour obtenir un sentiment, un espoir sans lequel il ne pouvait supporter la vie; et ce fut alors qu'il eut avec Constance la conversation qui précède, où effrayée de ses emportemens, elle lui défendit de se présenter désormais devant elle.

Il rentra chez lui, la rage et le désespoir dans le cœur; il se répandit en imprécations sur Constance, se meurtrit la poitrine, accusa le ciel des maux qu'il éprouvait, demeura plusieurs jours dans cet état violent et frénétique, et conçut la plus affreuse résolution.

Un mois se passa sans que Constance le vit une seule fois, elle se félicitait du succès de sa fermeté, et se croyait débarassée pour toujours des témoignages d'une passion qui l'épouvantait, et qu'elle souffrait d'avoir inspirée, lorsqu'un jour le prince raconta, que le comte Fréderic, malade depuis quelque temps, lui avait exprimé le désir de faire un voyage en Italie, comptant sur la beauté du climat, le changement d'air, et les distractions de ce nouveau séjour, pour se rétablir promptement.

— Je lui ai accordé un congé de six mois, il part demain, et doit venir ce soir prendre vos ordres, madame, dit-il à la princesse.

Puis se tournant vers Constance :

—Il m'a aussi chargé d'une petite requête près de vous, ma fille; il désire vous faire ses adieux, et comme il sait que vous restez dans votre appartement, il voudrait obtenir la faveur d'être reçu chez vous..... puis-je lui annoncer qu'elle lui est accordée?